UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00587764 2

1866

POÉSIES

DE

CHAULIEU

ET DU MARQUIS

DE LA FARE.

Cette édition stéréotype se vend à Paris,

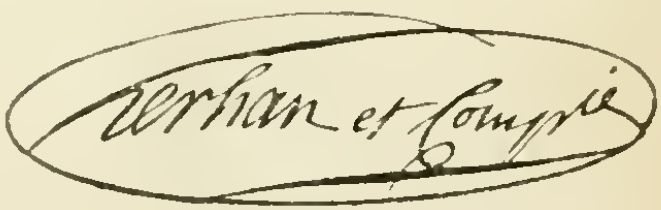
Chez ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD, libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42.

Exemplaire interligné.

Petit papier d'Essone, imprimé en Thermidor an XI, sur 372 clichés, ou pages fixes de métal à caractères saillants, estampées à chaud par la chute d'une forte planche en creux.

La planche matrice en usage depuis un siècle n'étoit d'abord qu'une masse de terre argileuse, et en dernier lieu de plomb, creusée par l'enfoncement simultané d'un texte mobile en caractères d'imprimerie. Or, chacun de ces caractères n'étant que le produit d'une fonte dans sa matrice particulière frappée par un poinçon, il est évident que la forme du relief primitif, gravée sur acier avec une justesse extrême, passoit par trois empreintes intermédiaires avant d'être exprimée sur le cliché.

Notre procédé en matrices à caractère isolé n'admet qu'une seule empreinte préparatoire, qui n'altère jamais la pureté du poinçon original. Qu'on se figure des types mobiles de cuivre, séparément frappés EN CREUX par l'acier prototype; et les assembler ce sera obtenir une de nos matrices paginaires. On voit que ce stéréotypage, simple comme la typographie usuelle, n'en diffère que par le sens inverse de ses caractères, dont l'unique usage est d'estamper le relief de la page fixe, qui doit porter l'encre sur le papier.



POÉSIES

DE

CHAULIEU.

PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

XI. = 1803.

PQ
1737
C4A17
1803

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

La première édition des poésies de Chaulieu parut en 1724. On en a donné depuis plusieurs autres, dont chacune a ses avantages sur celle qui l'avait précédée.

La dernière de toutes et la meilleure est celle de 1774, en 2 vol. in-8°. Ce qui fait sa supériorité, c'est moins encore d'être plus complète qu'aucune autre, que de donner le texte des poésies de Chaulieu d'après des manuscrits que lui-même avait préparés pour l'impression. Aussi contient-elle beaucoup de corrections et de changements heureux.

Outre que cette édition est maintenant assez rare, elle a l'inconvénient d'être trop volumineuse, ce qui n'a pu arriver que par l'indiscrétion avec laquelle on a accumulé sur les poésies de Chaulieu des pièces qui en ont été l'occasion ou la suite, mais qui n'ont guère d'autre mérite que celui-là. Elle contient aussi des lettres et quelques autres morceaux de prose qui sont de Chaulieu, sans ajouter un prix réel à la collection de ses vers.

C'est cette collection complète, et dégagée de tout ce qui lui est étranger, que nous donnons au public. Nous aurions pu en retrancher un assez grand nombre de pièces, sans nuire à la gloire de leur auteur ; mais nous avons pensé que s'il y a un

cas où l'on doive respecter la curiosité si générale et si naturelle pour les productions, même les moins parfaites, d'un écrivain célèbre, c'est surtout celui où l'on peut la satisfaire sans excéder les bornes d'un volume.

Nous avons suivi constamment le texte de l'édition de 1774, excepté dans un très petit nombre de passages, où nous avons cru devoir admettre des leçons de l'édition de Saint-Marc, comme évidemment préférables, et également connues pour être de Chaulieu.

L'ordre suivant lequel sont disposées les pièces de ce recueil n'est pas le plus régulier possible. Mais outre que, dans un recueil de ce genre et aussi peu volumineux, rien n'est moins nécessaire, ou même moins agréable, qu'un arrangement où les pièces sont classées par ordre de genres, nous avons cru qu'il convenait de conserver celui que Chaulieu avait établi dans ses manuscrits.

Enfin, nous avons pensé qu'une édition complète des poésies de Chaulieu, suivie d'un choix de celles de La Fare, en serait plus intéressante, sans être beaucoup plus volumineuse.

NOTICE

SUR CHAULIEU.

Guillaume Amfrye de Chaulieu naquit en 1639, à Fontenay, dans cette partie du territoire français autrefois désignée par le nom de Vexin-Normand.

Sa famille était originaire d'Angleterre, mais établie d'ancienne date dans la basse Normandie, où elle possédait des terres considérables. Plusieurs de ses ancêtres avaient joué un rôle dans les affaires, et obtenu de la considération à la cour.

Son père (Jacques-Paul Amfrye, maître des comptes à Rouen,) fut employé par le cardinal Mazarin dans la négociation relative à l'échange de la principauté de Sédan; et cette circonstance fut la première cause de l'intimité dans laquelle Chaulieu vécut ensuite avec la maison de Bouillon.

On l'envoya très jeune au collège de Navarre, où il fit des études brillantes. Il y eut pour condisciples et pour amis le prince et l'abbé de Marsillac, tous deux fils de l'illustre La Rochefoucauld; et il cultiva pendant le reste de sa vie cet attachement de sa jeunesse.

Mais de toutes les liaisons de Chaulieu avec des

personnes d'un rang supérieur, aucune ne fut plus intime et ne servit autant à sa fortune que celle qu'il forma avec les deux princes de Vendôme. Il fut chargé de la direction de leurs affaires, et obtint à leur recommandation un revenu de plus de 30,000 livres en bénéfices.

Quand on songe combien de familles trouveraient dans une pareille fortune un prix magnifique de l'industrie la plus laborieuse, on est affligé d'apprendre que Chaulieu ne regardait la sienne que comme une sorte de milieu entre l'aisance et la pauvreté. Cette manière de voir peut s'accorder avec les inclinations d'un avare, tout comme avec celles d'un dissipateur; mais on sent bien que Chaulieu ne pouvait pas être avare. Il faut dire aussi, pour être juste, qu'il regrettait peu ce dont il croyait manquer, et qu'une fortune plus considérable n'eût pas moins favorisé l'empressement généreux avec lequel il savait obliger ses amis, que son goût pour les plaisirs.

Avec un esprit vif et brillant, un caractère où l'énergie s'alliait heureusement à la souplesse, avec l'art de flatter à propos et sans bassesse, il est probable que Chaulieu aurait eu des succès dans la carrière de l'ambition. Mais, dans celle qu'il avait préférée, la vivacité de son imagination ne servit qu'à lui faire sentir les charmes d'une paresse voluptueuse et réfléchie; et tout le fruit qu'il tira de la force de son caractère, ce fut le courage de se passer d'hypocrisie. Il devint bientôt le favori

de toutes les sociétés où l'on se piquait de faire un usage délicat de la fortune et de l'esprit.

Il ne cultiva et peut-être ne soupçonna qu'assez tard son talent. Ce fut Chapelle qui lui inspira le goût de la poésie, et lui donna les premières leçons de l'art des vers. Il débuta par un rondeau satirique contre la traduction des Métamorphoses d'Ovide en rondeaux par Benserade; et telle était alors la célébrité de ce bel esprit dont on ne sait plus guère aujourd'hui que le nom, que Chaulieu, âgé de quarante ans et soutenu par La Fontaine et par Chapelle, regarda comme une témérité de jeune homme d'oser faire une épigramme contre lui.

On imagine facilement qu'un homme du caractère de Chaulieu dut chercher avant tout, dans la culture de la poésie, un nouveau moyen de plaire à ses amis et de se distraire lui-même. Les maximes de la philosophie qu'il s'était faite et les douceurs de l'amour furent le sujet constant de ses vers. Mais il y eut entre lui et beaucoup d'autres poëtes cette différence, qu'il ne perdit pas son temps à chanter des maîtresses imaginaires : les hommages variés de sa muse ne s'adressèrent jamais qu'à des beautés qui pussent en jouir, et surtout en acquitter le prix.

Il nous apprend lui-même que le plus grand nombre de ses vers lui fut inspiré par madame d'Aligre, femme moins distinguée encore par sa beauté que par la supériorité de son esprit et la

bonté de son ame. C'est la même que La Bruyère a célébrée dans ses écrits sous le nom d'Artenice, et dont il nous a laissé un portrait charmant.

La vieillesse ne put refroidir le cœur ni l'imagination de Chaulieu. A un âge où l'homme se recueille, pour ainsi dire, tout entier dans le sentiment du peu de vie qui lui reste, il avait conservé une ame expansive et passionnée ; et, comme il le dit lui-même avec autant de grace que de naïveté, il

Servait encore un dieu qu'il n'osait plus nommer.

Vers les dernières années de sa vie, il connut la célèbre mademoiselle de Launay, depuis madame de Staal, et fut lié avec elle d'une amitié d'autant plus vive et plus tendre, qu'il était toujours tenté de la prendre pour de l'amour. Mademoiselle de Launay s'amusait beaucoup de cette méprise d'imagination, et surtout des accès d'humeur, des prétentions et des caprices qui en étaient l'expression habituelle. Long-temps après la mort de Chaulieu, elle ne se rappelait son amitié qu'avec un plaisir mêlé d'attendrissement et de réflexions sérieuses. « Il me fit connaître, dit-elle en parlant de lui dans ses mémoires, qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimé de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous. » Mais peut-être trouvera-t-on dans ce sentiment plus de dépit que de vérité,

même en songeant qu'il était inspiré par un vieillard qui avait mérité le surnom d'Anacréon.

La vieillesse de Chaulieu, tourmentée par les souvenirs trop passionnés d'un autre âge, fut encore éprouvée par les maux physiques. Dès 1695, il avait eu des attaques de goutte devenues plus fréquentes et plus cruelles par le progrès des années. A la goutte se joignirent des douleurs d'yeux vives et continues, et qui finirent par le priver entièrement de la vue. Au milieu de ces souffrances accumulées il conserva une gaieté inaltérable, et toute la vivacité de son esprit. Sans cesse entouré d'amis qui venaient pour le consoler ou le distraire, il était toujours si aimable, que les plus affectionnés d'entr'eux le visitaient encore plus par goût que par devoir.

Il mourut dans sa maison du Temple, le 27 juin 1720, âgé de 81 ans. Il manifesta dans ses derniers moments des sentiments et des principes qui furent regardés comme l'expiation et le démenti de ceux qu'il avait professés toute sa vie. Son corps fut transporté à Fontenay, et inhumé près de CES BEAUX ARBRES QUI L'AVAIENT VU NAÎTRE, et à l'ombre desquels il avait autrefois chanté le bonheur d'une vie indépendante et solitaire.

Chaulieu a tracé son portrait dans une épître au marquis de La Fare, qui passe avec raison pour une de ses meilleures pièces ; et il paraît n'avoir manqué, en parlant de lui-même, ni de sincérité, ni de franchise. Il s'est représenté comme glorieux,

sujet à l'impatience et à la colère ; tour à tour actif et paresseux, avide de projets, et épris des douceurs du repos ; prompt à censurer les travers et le ridicule, même en leur présence ; habile à flatter la vanité des grands, même quand il avait de l'estime pour eux. Il faisait néanmoins assez peu de cas du mérite qui n'est fondé que sur les préjugés sociaux, et réservait sa considération pour le mérite personnel. Avec ce caractère, il se fit beaucoup d'ennemis plus ou moins actifs à le calomnier et à lui nuire, et plusieurs amis éclairés dévoués et constants, dont il regarda l'affection comme un ample dédommagement de la haine ou de l'envie.

Il affectait pour la gloire littéraire plus d'indifférence qu'il n'en avait réellement. Il fit des tentatives pour être de l'académie française ; mais il fut écarté par une cabale à la tête de laquelle s'était, dit-on, mis Toureil, traducteur alors renommé de quelques harangues de Démosthène. Il est probable que les raisons qui l'empêchèrent d'être académicien l'auraient gravement compromis auprès d'un tribunal chargé de l'examen de sa croyance.

Chaulieu louait ses vers avec franchise, et parlait souvent de lui-même d'un ton presque aussi aisé que celui qu'il prenait pour louer les autres. Mais son amour propre littéraire tenait plus encore au fond de son caractère qu'à sa bonne opinion de ses ouvrages ; et l'on peut croire

que, pour être vain, il n'avait pas besoin d'être poëte.

Il avait plus de goût que d'esprit, et plus d'esprit que d'originalité; ce qui aiderait peut-être à concevoir pourquoi il fut injuste envers quelques uns de ses illustres contemporains, et particulièrement envers la Motte et Fontenelle.

Louis-Joseph de Vendôme avait eu le projet de faire écrire par Chaulieu les mémoires de ces campagnes qui l'ont placé au rang des grands capitaines. On a peu regretté que ce projet soit resté sans exécution. Mais il faut convenir que Chaulieu n'aurait guère pu varier d'une manière plus piquante le contraste de ses ouvrages avec son état, qu'en ajoutant des mémoires militaires à des poésies qui respirent la doctrine d'Épicure.

On a de lui quelques morceaux de prose et un petit nombre de lettres qui n'auraient fait la réputation de personne. La sienne est entièrement fondée sur ses poésies, et même sur la moindre partie de ces poésies. Voltaire en a caractérisé l'auteur avec la grace et la justesse qui lui sont si familières, dans ce passage du Temple du Goût :

« Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination

Prodiguait, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction,
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.

La négligence et l'incorrection sont en effet le défaut dominant dans Chaulieu. Aucun de nos poëtes, depuis que la langue est fixée, ne s'est fait moins de scrupule d'en violer les règles, aucun ne s'est écarté plus souvent de celles de la versification. Il faut sans doute attribuer le peu de sévérité dont il usait, à cet égard, envers lui-même à l'habitude de ne composer ses vers que pour un petit cercle d'amis, dont le suffrage lui tenait lieu de celui du public, sans le représenter rigoureusement.

Quoi qu'il en soit, ce défaut principal et ceux que l'on pourrait encore y joindre se trouvent unis à des beautés réelles et qui leur tiennent de si près, que l'on serait tenté de les en croire inséparables. Ainsi, chez lui, le charme du naturel et de l'abandon semble naître de la négligence, ou du moins il en dédommage ; son incorrection est rachetée par des hardiesses heureuses. On pardonne les inversions irrégulières ou forcées, assez fréquentes, même dans ses meilleures pièces, en faveur de celles par lesquelles il réussit à varier le tour de ses vers. Enfin la chaleur et la vivacité de son imagination font oublier ce qu'il y a quelquefois de peu juste ou de disparate dans ses idées.

Il adopta de Chapelle l'usage des rimes redoublées, et acheva, en quelque sorte, de le consacrer par son exemple et par son succès. Il est certain qu'il a tiré souvent de cette innovation un parti heureux pour le nombre et l'harmonie du style; mais souvent aussi il n'y a trouvé qu'une facilité de plus pour être diffus ou familier.

Ce qui fait le charme particulier de Chaulieu, le trait original de son talent, c'est la teinte de mélancolie qui, tantôt douce et légère, tantôt plus prononcée sans aller jamais jusqu'au sombre, distingue ses meilleures pièces; ce sont ces transitions toujours faciles et toujours imprévues des regrets qu'inspire la durée passagère de la jeunesse à l'éloge de ses plaisirs, et de cet éloge à la pensée de l'heure fatale et incertaine; c'est l'art séduisant de faire tourner au profit de la volupté les réflexions les plus importunes de la raison, et le sentiment de ce qu'il y a d'imparfait dans notre destinée.

La faculté d'éprouver et de communiquer ces sortes d'impressions appartient quelquefois plus particulièrement à l'ame, et d'autres fois semble tenir davantage à l'imagination. La mélancolie de Tibulle est du premier genre. Les regrets qu'il donne à la fuite rapide du temps et du plaisir, le pressentiment volontaire de la mort et des adieux qui la précèdent, le désir si touchant de revivre dans la douleur d'un objet aimé, ne sont, chez lui, que l'expression variée d'une sensibilité

exquise qui cherche dans le contraste de ces tristes images un nouveau motif d'exaltation, et un charme plus pénétrant.

La mélancolie de Chaulieu n'est pas de ce genre; elle est moins une qualité de son ame qu'un attribut de son imagination. Plus voluptueux que sensible, l'idée du bonheur se restreint pour lui à celle du plaisir. La pensée de l'incertitude et de la brièveté de la vie ne lui inspire pas le besoin d'en faire un usage plus délicat et plus passionné, mais plus assuré. Ce n'est que d'une manière accidentelle et fugitive que la douleur anticipée de quitter des objets chéris se lie à ses réflexions sur l'avenir. Le sentiment qui résulte pour lui de ces réflexions, c'est un regret vague et général de l'existence elle-même, regret auquel il s'abandonne avec grace et facilité, et dont il triomphe de même.

On a comparé Chaulieu tantôt à Horace, tantôt à Anacréon. Heureusement il n'est pas nécessaire, pour sa gloire, que ces comparaisons soient justes. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque analogie entre ces trois poëtes, mais elle existe beaucoup plus dans le sujet général de leurs vers, que dans le caractère de leur talent. On a trop souvent jugé Anacréon d'après des traductions qui ne permettent pas même de soupçonner la grace parfaite, l'originalité piquante, l'inimitable légèreté de son style. Quant à Horace, il est peut-être plus difficile encore d'être son semblable que son égal, et Chaulieu n'a été ni l'un ni l'autre.

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

METTRE une préface en forme à la tête de ses ouvrages sent un peu trop l'auteur et le poëte de profession. Ce sont des qualités dont un homme du monde doit faire peu de cas, et dont tous mes amis savent que j'ai tiré trop peu de vanité, pour que je veuille ici suivre cet exemple, et me servir de cette méthode. Les talents sont des présents gratuits de la nature, dont nous ne nous devons savoir aucun gré : ce sont des espèces de faveurs dont un honnête homme ne doit ni se glorifier ni se vanter non plus que des faveurs de sa maîtresse, quelque plaisir secret qu'il sente à les recevoir. La répugnance que tous ceux avec qui j'ai vécu savent que j'ai eue à donner ou à dire de mes vers, et la retenue que j'ai toujours eue à ne les pas rendre publics, me serviront d'excuse.

J'ai cru seulement devoir compte et n'ai songé qu'à le rendre ici aux honnêtes gens qui auront assez de temps à perdre pour s'amuser à lire mes folies, ou assez d'indulgence et de gaieté pour s'en divertir. Je n'ai pas voulu qu'ils pussent être choqués d'un

manquement apparent de bienséance dont j'ai toujours été esclave, ou qu'ils soupçonnassent de libertinage des choses que la chaleur d'une imagination trop vive m'a dictées, et que je n'ai jamais pensées. Ce que j'ai fait ne s'appelle point des ouvrages; il m'en a trop peu coûté pour cela : c'est un amas confus des sentiments de mon cœur quand les différentes passions les ont fait naître, ou des caprices de mon imagination quand elle s'allumoit par mon enjouement naturel, l'occasion, la gaieté de la table, la galanterie, et, plus que tout cela, par l'envie de plaire à des princes, à tant d'illustres amis que j'ai eus, plus distingués par leur agrément et par leur esprit que par leur naissance et leur dignité, et tous ensemble aussi libertins que moi. L'applaudissement de tant de gens d'esprit, et le malheureux amour-propre, dont il est impossible de se défendre, qui rehausse le prix de ce que nous possédons, me persuada alors que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante et féconde pouvoit mettre au jour. Cette pensée me flatta; je crus posséder quelque partie de ce trésor inestimable : séduit par ces erreurs plutôt que guidé par la raison, je voulus faire quelque chose de singulier; je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je pensai que l'imagination, portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triste, conserver les ornements de la poésie parmi ce qu'il y a de plus sérieux, et jeter des fleurs sur ce qu'il y a de plus sec et de plus aride.

C'est dans cette idée que j'ai composé les TROIS FAÇONS DE PENSER SUR LA MORT. Il faut plaire aux esprits bien faits, disoit monsieur Pascal. C'est à eux que je m'adresse ici, et je les conjure de ne me pas condamner sur les apparences, et de n'aller pas prendre pour mes opinions ce qui n'étoit en effet que des essais de poésie.

J'ai fait LA PREMIÈRE FAÇON DE PENSER SUR LA MORT dans les principes du christianisme et de toute l'étendue de la miséricorde de Dieu, seul asile des pécheurs comme nous; et je l'ai faite sans être par malheur dévot. J'ai fait LA SECONDE dans les principes du pur déisme, sans être socinien; LA TROISIÈME, dans les principes d'Épicure, sans être impie ni athée. C'est ainsi que j'ai chanté les amours et le vin, toujours voluptueux et jamais débauché. Ferme dans les principes de ma religion, je n'ai point prétendu dogmatiser le libertinage; j'ai cherché seulement à faire voir jusqu'où l'abondance de la rime, la fécondité de l'imagination, et la facilité du génie, pouvoient aller.

Voilà le seul chapitre sur lequel je demanderai quelque grace au lecteur; j'abandonne tout le reste à la censure et à la critique de tous ceux qui voudront prendre la peine de la faire. Je n'ai jamais prétendu tirer des louanges de mes vers; il seroit injuste de me blâmer, s'ils ne sont pas meilleurs : personne au moins, tels qu'ils sont, ne dira qu'ils ne sont pas tout-à-fait à moi. Je n'en ai trouvé le modèle dans aucun de nos poëtes

anciens ni modernes. Je les ai lus tous, depuis Villon jusqu'à la Motte exclusivement, et ma mémoire est ornée de tout ce qu'ils ont fait de beau; c'est sur cela que, sans toutefois les imiter ni les suivre, je me fis un genre de poésie, qui du moins eût la grace de la nouveauté et de la singularité, s'il n'en avoit d'autres. Plein de reconnoissance pour tant d'illustres auteurs, je veux bien convenir que je leur dois tout, sans leur avoir toutefois rien pris; et j'ai le plaisir d'être riche de leur bien, sans les avoir pillés. Eux seuls ont achevé ou réglé le génie que je ne dois qu'à la seule nature. C'est dans ce nombre infini de vers que je sais que j'ai puisé cette quantité de rimes que l'abondance rend si naturelle, sans le secours des épithètes, secours froid et infortuné de ceux qui ne sont point nés poëtes, et qui, croyant s'élever au langage des dieux, ne sont tout au plus que des faiseurs de bouts-rimés. J'atteste cette vérité exacte dont j'ai toujours fait profession, que jamais dictionnaire de rimes n'est entré chez moi, et que je n'ai appris dans aucun livre les règles de la poésie.

Chapelle, à qui je dois ses premiers éléments, ce maître qui me fait tant d'honneur, et à qui je crains d'en faire si peu, ce dieu de l'imagination, livré tout entier à son seul enthousiasme, tenta le premier les rimes redoublées. Il ne les poussa pas aussi loin qu'elles peuvent aller; j'en ai cru entrevoir ou deviner la cause. Quelque élégant que soit son badinage, il ne l'a pas assez orné, assez soutenu

de traits de morale, de maximes de philosophie, de grands principes ou de réflexions, et par-là n'a pu donner assez d'étendue, ni soutenir assez long-temps un badinage qui a quelque chose de trop frivole s'il n'est enrichi ou rehaussé par ces grands traits. Pour ne pas tomber dans le même inconvénient, j'ai cherché, à l'exemple d'Horace que je trouve en cela merveilleux, à mêler les réflexions les plus sérieuses sur la brièveté et sur le néant de la vie, sur les misères de la condition humaine, et sur la fatale nécessité de mourir, aux peintures et aux idées agréables de la molle volupté d'Épicure, et à cette jouissance du présent que j'ai célébrée comme le seul bien dont la providence nous laisse maîtres ici-bas. Mais si Chapelle, comme les autres inventeurs des arts, qui ne les perfectionnent jamais, n'a pas tiré des rimes redoublées tout ce qu'il pouvoit, nous lui avons au moins l'obligation d'avoir inventé un genre de vers qui corrige le plus grand défaut de notre poésie, en ôtant l'uniformité et la monotonie des deux rimes masculines et féminines de nos vers alexandrins, que les étrangers nous reprochent avec tant de raison, et qui véritablement rebutent, ou du moins fatiguent l'oreille. Ce n'est pas assez que les rimes redoublées corrigent ce défaut, elles seules donnent aux vers libres et irréguliers le nombre et l'harmonie, en quoi je suis convaincu que consiste le principal agrément de la versification. Quoique pénétré déjà de la vérité de cette opinion, j'y ai été

confirmé par un excellent livre latin, écrit par un Anglois, DE RHYTHMO ET MENSURA : il établit pour principe que la poésie est une espèce de musique. Il est aisé de conclure de là que le nombre et les sons harmonieux en doivent faire la perfection.

Mais quoi que lui et moi pensions là-dessus, on ne peut donner de règle pour y parvenir; et nous n'avons de juge souverain en cela que la délicatesse de l'oreille, présent rare et précieux que nous devons à la seule nature, quand elle veut bien être prodigue envers ceux en qui elle joint ce talent à la vivacité d'une imagination féconde et juste. Je ne prétends ni soutenir mon opinion par des arguments, ni la prouver par des raisons ; ainsi je ne parle point à ceux à qui le sentiment ne le persuadera pas, et je ne m'adresse point à ceux à qui la délicatesse de l'oreille ne fera point sentir la différence du nombre et de l'harmonie des vers de Virgile et de Tibulle d'avec ceux de Lucrèce et d'Ovide, ou, dans notre langue, des belles strophes de Malherbe d'avec celles de tous nos faiseurs d'odes. J'avoue ingénument que, pénétré de ce sentiment, il n'est point de soins que je n'aie pris, il n'est point d'études que je ne me sois faites, pour n'employer que des mots justes et choisis, qui font la délicatesse de l'expression : mais j'ai voulu encore qu'ils fussent sonores, et j'ai tout sacrifié pour tâcher à mettre du nombre et de l'harmonie dans mes vers; j'ai évité non seulement des mots durs qui se heurtassent désagréablement les uns

contre les autres, mais encore la collision ou le choc des syllabes, et même des voyelles et des consonnes dont la rencontre produisoit un son désagréable : j'ai porté la délicatesse et le scrupule jusqu'à ne pouvoir souffrir que le commencement d'un vers heurtât * désagréablement la fin de celui qui le précédoit. Voilà la seule peine et le seul travail que m'ont coûté mes vers : je ne pensois que trop ; et mon imagination eut toujours plus besoin de frein que d'aiguillon.

Il ne me reste qu'un mot à dire des licences que je me suis données quelquefois dans les rimes : c'est l'effet d'une autre opinion dont je suis également convaincu, que c'est le seul son et non l'arrangement des lettres qui fait la rime ; que l'on en doit sacrifier la richesse à la beauté de la pensée, et au tour heureux de l'expression. Mais il faut bien observer au moins que le son soit également uniforme : ainsi je ne ferois pas rimer OCCASION et RAISON, le son de l'une étant ION et non pas ON ; mais je ne ferai jamais de scrupule de rimer VALEUR, MALHEUR, avec HONNEUR et FAVEUR, le même son frappant l'oreille, quoique la consonne qui le précède soit différente. Il est impossible que la recherche et le trop d'exactitude dans la rime n'ôtent un air facile et naturel à la poésie, qui en fait la grande beauté.

---

* Les mots DÉSAGRÉABLEMENT et DÉSAGRÉABLE reviennent trois fois en sept lignes. Mais nous donnons Chaulieu.

En voilà trop pour un homme qui ne doit ni ne veut faire de préface. Quoi qu'il en soit, dans tout ce que j'ai fait, je n'ai cherché qu'à divertir mes amis, ou à plaire à mes amies : on me doit au moins savoir gré de l'intention ; et, comme dit La Fontaine,

Si de leur agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

POÉSIES
DE
CHAULIEU.

AU MARQUIS
DE LA FARE.

SUR LA MORT,

Conformément aux principes du Christianisme.

1695.

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts;
Et les noires vapeurs, et les brûlants transports

Alloient de ma raison offusquer la lumière :
C'est lors que j'ai senti mon ame tout entière,
Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort.
Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains sont enfants de la peur
Qu'une foible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De démons et d'enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état, mon esprit abattu
Tâchoit de rappeler sa force et sa vertu ;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel interprète effrayante,
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un juge rigoureux :
Tes crimes ont déjà lassé sa patience ;
Mais ce Dieu vient enfin, et tes égarements,
Mis dans son austère balance,
Vont bientôt éprouver, sans grace et sans clémence,
La rigueur de ses jugements.

Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit : eh ! mon Dieu n'est point un Dieu cruel ;
On ne voit point de sang ruisseler son autel ;
C'est un Dieu bienfaisant, c'est un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,

Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Eh quoi! disois-je, hélas! au fort de mes misères,
Ce Dieu dont on me peint les jugements sévères,
C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos pères,
Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A pour les secourir oublié leurs forfaits;
C'est ce Dieu qui pour eux renversa la nature.
Et qui, pour leurs soulagements,
Força même les éléments
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naissance des temps;
Et c'est ce même Dieu de qui la main puissante
De ma frêle machine ajusta les ressorts,
Et, dès-lors qu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit, et ranime mon corps!
Son souffle m'a tiré du sein de la matière;
C'est lui qui chaque jour me prête sa lumière;
Lui, dont, malgré mes maux et l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis:
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance;
Trop sûr de ses bontés, je vis en assurance
Qu'un Dieu, qui par son choix au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voilà par quels secours mon ame défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,

Et, sans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir.

Ami de qui pour moi l'amitié tendre et sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidèle peinture
Des mouvements de la nature,
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiser cet instant nous convie :
Et j'ai cru que c'étoit, ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes pensers sur la mort.

AU MÊME.

SUR LA MORT,

Conformément aux principes du Déisme.

1708.

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute;
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus le doute:
Je ne suis libertin ni dévot à demi.

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces foibles esprits dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur,
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure
Le remède que la nature
Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piquure
Nous sentons les émotions.

D'un Dieu maître de tout j'adore la puissance;
La foudre est en sa main; la terre est à ses pieds:

Les éléments humiliés
M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.
Mer vaste, vous fuyez!
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes?
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les cieux!

Mais, s'il est aux mortels un maître redoutable,
Est-il pour ses enfants de père plus aimable?
C'est lui qui, se cachant sous cent noms différents,
S'insinuant partout, anime la nature,
Et dont la bonté sans mesure
Fait un cercle de biens de la course des ans;
Lui, de qui la féconde haleine
Sous le nom des zéphyrs rappelle le printemps,
Ressuscite les fleurs, et dans nos bois ramène
Le ramage et l'amour de cent oiseaux divers
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.
De Mercure tantôt empruntant le symbole,
Il dicte en ses instructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon il enseigne les arts;
Pour assurer nos biens et défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone et de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles
Et faire jaunir les guérets,
Il se sert des présents et du nom de Cérès.

Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'insolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
Par l'imbécile amas de femmes, de dévots,
A cet être parfait d'imputer mes défauts ;
D'en faire un dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, et même sanguinaire ;
Changeant de volonté ; réprouvant aujourd'hui
Ce peuple qui jadis seul par lui fut chéri !
Je forme de cet être une plus noble idée ;
Sur le front du soleil lui-même il l'a gravée.
Immense, tout-puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel ?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice,
Du sang innocent des taureaux ?

Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple :
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vas point suivre l'exemple
Des mortels insensés de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneurs à la divinité
Dans ces grands monuments de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice ;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,

Ou par quelque indigne artifice
Rompu les doux liens de la société.

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colère
Me demande les biens ou le sang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.

Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, LA FARE, et mes amours,
Mon ame n'ira point, flottante, épouvantée,
Peu sûre de sa destinée,
D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours;
Mais, plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asile assuré dans le sein de mon Dieu.

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

SUR LA MORT,

Conformément aux principes des Épicuriens.

1700.

Princesse, en qui l'art de plaire
Est un talent naturel;
Toi, dont le nom immortel
Dans le temple de Cythère
Aura toujours un autel,
Tant qu'on y célèbrera
L'esprit, la grace et les charmes,
Et qu'Ovide y chantera
Les beautés à qui Rome avoit rendu les armes;
Bouillon, je veux que ma muse,
Philosophe en ses chansons,
De ses morales leçons
Et t'instruise et t'amuse;
Surtout que leur vérité,
Quoique parfois renfrognée,

Semble pourtant être née
Du sein de la volupté.

Apprends à mépriser le néant de la vie.
Songe qu'au moment que je veux
Enseigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie.
Les dieux sans m'appeler ont commencé son cours ;
Ils ont fixé sans moi le nombre de mes jours;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur pitié ne me laisse maître
Que de l'instant présent dont j'ai droit de jouir.
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir.
Mais bien loin que la vitesse
Dont s'écoulent nos beaux ans
Soit un sujet de tristesse,
Il faut que notre sagesse
Tire de la fuite du temps,
De la mort, de nos maux, et de notre foiblesse,
Les raisons de nous réjouir.

Aux pensers de la mort accoutume ton ame;
Hors son nom seulement elle n'a rien d'affreux.
Détachez-en l'horreur d'un séjour ténébreux.
De démons, d'enfer et de flamme,
Qu'aura-t-elle de douloureux?
La mort est simplement le terme de la vie;
De peines ni de biens elle n'est point suivie :
C'est un asile sûr, c'est la fin de nos maux,
C'est le commencement d'un éternel repos;

Et pour s'en faire encore une plus douce image,
Ce n'est qu'un paisible sommeil,
Que, par une conduite sage,
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.

Nous sortons sans effort du sein de la nature;
Par le même chemin retournons sur nos pas :
Eh ! pourquoi s'aller faire une affreuse peinture
D'un mal qu'assurément on ne sent point là-bas ?
Que ces sages réflexions
Soient le principe de ta joie;
Goûte l'erreur des passions,
Mais n'en deviens jamais la proie;
Prends-les pour des amusements
Dont il faut égayer le temps
Que nous demeurons sur la terre :
Ce sont de secrets ennemis
Que la nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre;
Défendons-nous sans la finir :
Ce sont des sujets peu fidèles;
Mais ce sont des sujets rebelles
Que le bien de l'état empêche de punir.
Tranquille, attends que la Parque
Tranche, d'un coup de ciseau,
Le fil du même fuseau
Qui dévide les jours du peuple et du monarque.
Alors, contents du temps que nous aurons vécu,
Rendons graces à la nature,

Et remettons-lui sans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Cependant jetons des roses;
Je les vois avec les lis
Briller, fraîchement écloses,
Sur le teint de ma Phyllis.

Viens, Phyllis, avec moi, viens passer la soirée;
Qu'à table les Amours nous couronnent de fleurs;
De myrte, comme toi, que leur mère parée
Vienne de mon esprit effacer ces noirceurs :
Et toi, père de l'alégresse,
Viens à l'ardeur de ma tendresse,
Bacchus, joindre ton enjoûment;
Viens sur moi d'une double ivresse
Répandre tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux vois comme ce vin brille :
Verse-m'en, ma Phyllis; et noye de ta main,
Dans sa mousse qui petille,
Les soucis du lendemain.

Ainsi l'on peut passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée,
Et goûter sagement la molle oisiveté
D'une paresse raisonnée.

Princesse, puissiez-vous comprendre par ma voix
Un léger crayon des lois
Que la prudente nature
Dictoit en Grèce autrefois
Par la bouche d'Épicure,

Cet esprit élevé, qui, dans sa noble ardeur,
S'envola par-delà les murailles du monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur,
Et bannit, le premier, de la machine ronde
Les enfants de la peur, le mensonge et l'erreur !

SUR LA PREMIÈRE

ATTAQUE DE GOUTTE

QUE J'EUS EN 1695.

Le destructeur impitoyable
Et des marbres et de l'airain,
Le temps, ce tyran souverain
De la chose la plus durable,
Sape sans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment,
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de sa ruine.

Je touche aux derniers moments
De mes plus belles années;
Et déjà de mon printemps
Toutes les fleurs sont fanées.
Je regarde, et n'envisage,
Pour mon arrière-saison,
Que le malheur d'être sage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raison.

Autrefois mon ignorance
Me fournissoit des plaisirs;

Les erreurs de l'espérance
Faisoient naître mes désirs :
A présent l'expérience
M'apprend que la jouissance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience
Ni l'ardeur de nos souhaits.

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs.
Comme un autre avec souplesse
J'aurois brigué ses faveurs :
Mais, sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés ;
Et je passai, quoi que donne
D'éclat et pourpre et couronne,
Du mépris de la personne
Aux mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'amour joignit son flambeau ;
Les ans de ce dieu volage
M'ont arraché le bandeau :
J'ai vu toutes mes foiblesses,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidèles maîtresses,
Enivré de leurs caresses,
Je ne les possédois pas.

Mais quoi ! ma goutte est passée ;
Mes chagrins sont écartés :
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités ?
Laissons revenir en foule
Mensonge, erreurs, passions :
Sur ce peu de temps qui coule
Faut-il des réflexions ?
Que sage est qui s'en défie !
J'en connois la vanité :
Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

LA RETRAITE,

EN 1698.

La foule de Paris à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manèges de cour;
Je vois bien que j'y suis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends graces au ciel que l'esprit de retraite
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes aïeux, plus sages, s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient su m'arracher.

C'est là que, jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi;
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Tout respire à la cour l'erreur et l'imposture:
Le sage avant sa mort doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute la beauté.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures,
Je consulte souvent le cristal d'un ruisseau;
Mes rides s'y font voir: par ces vérités dures
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reste de foiblesse,
Rappelant à mon cœur quelques tendres désirs,

En dépit des leçons que me fait la vieillesse,
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisirs.

Nos champs du siècle d'or conservent l'innocence;
Nous ne la devons point a la rigueur des lois;
La seule bonne foi nous met en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornements:
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amarylle et Daphnis de leur sort sont contents.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Graces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, et les Nymphes des bois.

Mais je commence à voir que ma veine glacée
Doit enfin de la rime éviter la prison;
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours et l'ordre des saisons,
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succèdent les trésors des fruits et des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumière,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet sa carrière,
Ou si, sans se mouvoir, il éclaire les cieux.

Puis de là tout-à-coup élevant ma pensée
Vers cet être du monde et maître et créateur,
Je me ris des erreurs d'une secte insensée
Qui croit que le hasard en peut être l'auteur.

Ainsi coulent mes jours ; sans soin, loin de l'envie,
Je les vois commencer et je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie ;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser !

LES LOUANGES

DE

LA VIE CHAMPÊTRE,

A FONTENAY, EN 1707.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude,

Quoi! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté;

Et, plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité;
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre;

Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais sous ces ormeaux,

Puis sur le soir à nos musettes
Ouïr répondre les côteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.

Déjà la vieillesse s'avance ;
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,

Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre

Où de ces arbres dont exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui d'une coiffure de fleurs
Avec son teint à leurs couleurs
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse;
Parlons de plaisirs et d'amours :
C'est le conseil de la sagesse.

RÉFLEXION

SUR

LA MAXIME D'ÉPICURE,

Sapiens non accedat ad Rempublicam.

A DAMON.

Je sais que, partisan d'une austère sagesse,
Que, nourri de l'esprit d'Épicure et Lucrèce,
Tu penses que le sage avec tranquillité
Laisse couler en paix cette suite d'années
Dont nous font en naissant présent les destinées;
Qu'il ne doit, occupé de son oisiveté,
S'embarrasser des soins de la chose publique,
Mais goûter à longs traits la molle volupté,
Loin du tourbillon politique.

Souffre, mon cher Damon, qu'à tes préventions
J'ose opposer ici quelques réflexions,
Et que mon amitié, contraire à ton système,
T'impose une espèce de loi,
En te faisant sentir ce que doit à soi-même,
Ce que doit à l'état, un homme tel que toi.

Dès-lors que, né sous d'heureux temps
Où le mérite et les talents
Ont une sûre récompense,
Sans qu'il en coûte d'innocence,
De manège ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire sa cour,
Un doux regard de la fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune
Vous appelle au gouvernement,
On ne doit plus souffrir que la raison réplique;
Il faut pour son pays un entier dévoûment;
Et l'on doit rigoureusement
Compte de ses talents à la chose publique.
Adieu donc pour jamais, calme, tranquillité,
Enfants de mon indépendance;
Ne goûterai-je plus ma chère liberté
Dans les bras de la nonchalance?
Quitte, quitte, DAMON, d'inutiles regrets
Qui doivent au plus être faits
Pour ces esprits bornés qui ne font rien sans peine,
Et qui, sur leurs bureaux attachés à la chaîne,
Abîmés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le ciel leur dénie,
Croient que la peine et le travail
Peuvent tenir lieu de génie.

Pour toi, de qui l'esprit dans sa vaste étendue
Découvre tout d'un coup la fin et les moyens,
Et, fertile en expédients,

En voit cent d'une seule vue,
Chaque jour tes heureux talents,
Aux gens d'état si nécessaires,
Des plus épineuses affaires
Te feront des amusements :
Ainsi, hélas ! les mouvements
Dont l'embarras paroît extrême,
Le sage trouve des moments
Pour habiter avec lui-même.

Surtout que la grandeur n'enfle point ton courage ;
Avec un esprit haut mêle un accueil si doux
Que qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ton odieuse splendeur,
En faveur du modeste usage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais, parmi quoi qu'on puisse faire,
La prudence ne sert de rien :
La fortune est femme et légère,
Son caprice seul la retient.
Des plus aimables maîtresses
Elle a l'empressement et la vicacité ;
Mais ses infidèles caresses
Tiennent de leur légèreté ;
Tremble donc au milieu de ta prospérité.
Quand, du battement de ses ailes,
La volage divinité
Portera ses faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi,

Prêt à lui pardonner son manquement de foi,
Remets-lui les trésors dont ses mains infidèles
T'avoient si richement doté;
Et, foulant aux pieds ses largesses,
Préfère à l'éclat des richesses
Une honorable pauvreté.
C'est lors que tu verras la troupe fugitive
De tous tes complaisants disparoître à tes yeux,
Et leur amitié trop craintive,
Qui te cherchoit partout, t'éviter en tous lieux....
A ces adversités oppose un front d'airain;
Reçois d'un visage serein
La nouvelle de ta défaite:
Fais une honorable retraite;
Ne va point par des cris exhaler ta douleur;
D'aucun emportement qu'elle ne soit suspecte;
Et que ton silence respecte
L'injustice de ton malheur.
Étouffe dans ton cœur tout retour de tendresse
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié;
Et chasse comme une foiblesse
L'indigne sentiment d'aller faire pitié:
Va plutôt, d'une ame hardie,
Suivre le sentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis dont le cœur abattu
Laisse le mensonge et l'envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la vertu.

ODE

CONTRE L'ESPRIT,

EN 1708.

Source intarissable d'erreurs,
Poison qui corromps la droiture
Des sentiments de la nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des mortels insensés,
Esprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dressés.

Et toi, fatale poésie,
C'est lui, sous un nom spécieux,
Qui nomma langage des dieux
Les accès de ta frénésie;
Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller consacrant le mensonge,
Et de traiter de vérité
La vaine illusion d'un songe.

Encor si, telle qu'autrefois,
Toujours modeste en sa parure,
L'églogue faisoit la peinture
Des bergers, des prés et des bois,

Ou qu'au bon siècle de Catulle,
Simple dans ses expressions,
Et de Virgile et de Tibulle
Elle chantoit les passions !

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de raffinements,
Tu cherches les vains ornements
Dont une coquette se pare ;
Et, suivant les égarements
Où jette une verve insensée,
Tu négliges les sentiments,
Pour faire briller la pensée.

Tel ne chantoit, au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tityre,
Mais simplement faisoit redire
Le nom d'Amarylle aux échos ;
Et les naïades attentives
Quittoient leurs joncs et leurs roseaux
Pour venir danser sur ses rives
Au doux son de ses chalumeaux.

Esprit, tu séduis ; on t'admire,
Mais rarement on t'aimera :
Ce qui sûrement touchera,
C'est ce que le cœur nous fait dire ;
C'est ce langage de nos cœurs
Qui saisit l'ame et qui l'agite ;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite.

Mais sur ces frivoles sujets
Pourquoi s'amuser à se plaindre,
Quand de toi l'on a tout à craindre
Sur de plus importants objets?
Dans les choses les plus sacrées
Tu te plais à nous faire voir
Que, plus elles sont révérées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité simple et pure
D'une sainte religion,
De quelle superstition
N'y mêles-tu point l'imposture!
Le moyen de te pardonner
Ce que tu veux tirer de gloire
De nous apprendre à raisonner,
Quand il est question de croire?

Que d'inutiles questions!
Que de distinctions frivoles!
Et combien, des mêmes paroles,
De contraires inductions!
Ah! que le docteur angélique
Nous eût épargné d'embarras,
De la Somme théologique
S'il n'eût compilé le fratras!

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'empire des opinions:
Respecte au moins les passions
Et les goûts que nature donne.

Pourquoi troubles-tu nos désirs
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocents plaisirs
Viens-tu nous faire des scrupules ?

Demande aux hôtes de ces bois
Si la guide la plus fidèle
N'est pas la pente naturelle,
Plus sage que toutes les lois ;
Et si jamais dans leurs tanières
Ils eurent la démangeaison
De venir chercher tes lumières,
Ou t'emprunter de la raison.

Toi seul, auteur de ces caprices
Par qui Vénus soutient sa cour,
Tu viens sophistiquer l'amour
Par un attirail d'artifices.
Qui jamais ouït les oiseaux,
Accablés de fers et de chaînes,
Étourdir rochers et ruisseaux
Du triste récit de leurs peines ?

C'est toi qui fais ces beaux romans
Qui, toujours loin de la nature,
Par leur vaine et folle lecture
Font tourner la tête aux amants :
Les pigeons et les tourterelles
Savent se plaire et se charmer ;
Fut-il quelque Ovide pour elles
Qui fit jamais un Art d'aimer ?

C'est dans ce livre détestable
Où paroît ta corruption
Qui, d'une douce passion,
A fait un art abominable;
Art d'où nous vint en sa fureur
Ce monstre de coquetterie,
Et ce métier faux et trompeur
Qu'on appelle galanterie.

Mais, hélas! insensiblement
Je suis un charme qui m'entraîne;
Je sens que j'oublîrai ma haine,
Si j'écris encore un moment.
Esprit, que je hais et qu'on aime,
Avec douleur je m'aperçoi,
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut se passer de toi!

AU DUC
DE NEVERS,
EN 1680.

Excuse, grand Nevers, la lenteur de ma veine.
L'hiver a glacé l'Hippocrène :
Pégase ne peut plus marcher,
Et la divine Melpomène
En Lipare s'en va chercher
Brontes pour le ferrer à glace;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un maréchal sur le Parnasse,
Où jamais d'artisan grossier
De grimper n'auroit eu l'audace,
Si, pour te plaire, près d'Horace,
Apollon n'avoit donné place
A Maître Adam ton menuisier.
Grace à cet heureux sacrifice
Que d'un coq à propos tu fis,
Nous avons toujours eu propice
Le docte fils de Coronis :
Cette peste, malgré sa rage,
A respecté notre Adonis :
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de son beau visage;

Car la nature, bonne et sage,
A mêlé quelque rose à des fagots de lis,
Et par un si prudent mélange
A fait, sans le secours du fard,
D'un Vendôme un peu trop blafard,
Un Vendôme plus beau qu'un ange.
Sa santé revient à grands pas;
Et si la faim qui la devance
Augmente ainsi qu'elle commence,
Les halles n'y suffiront pas;
Et bien que chez toi l'abondance,
Si familière en tes repas,
Y fournisse cinquante plats
Des mets les plus exquis de France,
Tu verras ce prince glouton
Rendre facilement croyable
Tout ce que nous conte la fable
Du famélique Érésichthon.
Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux
Où de cet appétit fameux
Tu souffriras l'expérience!
Et pour rendre encor plus pompeux
L'éclat de si belle journée,
Si tu veux qu'il ne manque rien,
Et que ta cave soit ornée
De Saint-Laurent et de Verdée,
De Falerne et de Formien,
Immole au Père Bromien
De ton pauvre baron la victime empestée.

AU MÊME,

Sur des vers de CHAPELLE dans les seules rimes d'AGE et d'IF, en 1680.

J'AI vu, du paisible rivage,
Enfoncer le fragile esquif
Que Chapelle et d'age et d'if
Avoit lesté pour son voyage.
Mais par un vent superlatif
Sa métaphore a fait naufrage;
Je l'ai laissé sauvant à nage
Sur le rocher du Château-d'If
Sa muse et tout son équipage.
Moi, d'un style plus libertin,
Et d'une verve moins prisée,
Par la paresse autorisée,
Sans m'en réveiller plus matin,
Je vais griffonner ma pensée;
Car ce n'est pour moi chose aisée
De mettre ainsi dans la prison
D'une rime tant épuisée
Le peu que tu sais de raison
Que la nature m'a laissée.
Si tu connoissois chaque jour
Avec combien d'impatience
Nous voyons que Phébus commence
Et finit son oblique tour,
Sans que ton aimable présence
Vienne embellir notre séjour,

Bientôt Vilpreux et Garancière
Verroient tes vites postillons
De leurs fertiles sillons
Faire voler la poussière;
Tel qu'après les froids rigoureux
Des hivers qui nous font la guerre,
Tu quittes ce climat heureux
Qu'habitèrent jadis les maîtres de la terre,
Et, partant avec les zéphyrs
Dont tu devances la vitesse,
Tu ramènes la politesse
Dans nos repas et nos plaisirs.
Qui donc à Saint-Germain t'arrête?
Es-tu prié de quelque fête
Que donne ce seigneur courtois
Qui, toujours entouré d'anchois,
Pendant sa podagre passée,
D'un grand fromage polonois
Faisoit une chaise percée,
Mais que je voyois autrefois,
Dans ces glaciales contrées,
Donner un sage contrepoids
Aux puissances hyperborées;
Lui, dont l'esprit plein de ressorts
Forma les importants accords
Entre le Turc et le Sarmate,
Et dont la pacifique voix
A fait pendre au croc les carquois,
De l'Océan jusqu'à l'Euphrate.

AU MARQUIS

DE DANGEAU,

Qui m'avoit traité de poëte, en m'envoyant à Anet deux cents billets blancs de la loterie du roi, tirée à Saint-Germain en 1680.

Quelque faveur que l'on me fasse,
Jamais d'un assez long sommeil
Je n'ai dormi sur le Parnasse,
Pour me trouver, à mon réveil,
Salué du nom de poëte;
Moi, qui ne me serois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte, ou la pauvreté.
Mais, puisque tant obligeamment
Tu me le dis et m'en assure,
Je suis poëte assurément;
Car je sais bien qu'une imposture,
En chose de cette nature,
Tu ne ferois légèrement.
Et puis, nourri dès ton enfance
Parmi les aonides chœurs,
Tu sais tout ce que dit et pense
La chaste troupe des neuf sœurs;
Et tu n'aurois pas l'imprudence

D'initier à leurs chansons
Un profane, par l'ignorance
Éloigné de toute apparence
D'être un jour de leurs nourrissons;
Je me vais donc, sur ta parole,
Hasarder à faire des vers,
Pour te peindre ce grand revers
Qui trompa notre espoir frivole,
Et mit nos projets à l'envers.

Déjà du dieu de la lumière
L'inégale sœur, par deux fois,
Avoit achevé sa carrière
Dont le cours partage les mois,
Depuis que la douce espérance
Employoit son flatteur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.
Cependant, du haut de nos tours,
Nous regardions tous les jours,
Pour voir si notre destinée,
Qui tant nous tenoit en suspens,
En caractères noirs ou blancs
Par les dieux mêmes crayonnée,
Et par leur ordre souverain
A deux cents billets consignée,
N'arrivoit pas de Saint-Germain.

Telle en foule dessus le port
Athène attendoit ce navire

Dont les voiles devoient prédire
Le triste ou le glorieux sort
Du héros que l'Amour en Crète
Sauva d'une sûre défaite;
Dont le destin seroit plus beau,
Si sa trop fatale méprise,
Au retour de son entreprise,
N'avoit mis son père au tombeau.
Après une si longue attente
Dont nous sommes très mal payés,
Par toi de billets envoyés
J'ai vu la troupe blanchissante :
Jamais il ne fut plus certain,
Et jamais preuve plus solide
Ne montra que rien de ta main
Ne peut sortir que de candide.
Mais tu t'étonneras peut-être
De voir rimer si longuement
Un poëte qu'en un moment
Ta seule autorité fit naître.
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main secourable
D'une muse plus favorable,
Que l'on auroit vue autrefois,
Malgré Phébus et sa neuvaine,
Plus dignement que Melpomène
Au Parnasse donner des lois.

AU MÊME,

Qui m'avoit envoyé autres cent billets blancs de la seconde loterie du roi.

Je m'étois seulement flatté
Qu'à la cour ma champêtre muse
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil qui servît d'excuse
Du moins à sa témérité ;
Mais je n'aurois jamais compté
Que cette plume consacrée
Par autant d'ouvrages divers
Au service de Cythérée
S'amusât à louer mes vers.

Plût au ciel, marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'eusse connu l'importance,
Et que, sans m'apprendre un succès
Qui passe trop mon espérance,
Tu m'eusses laissé vivre en paix
Dans une juste défiance !

Que c'est un dangereux poison
Qu'une délicate louange !
Hélas ! qu'aisément il dérange
Le peu que l'on a de raison !

Et qu'avec un plaisir extrême
On laisse, quand on est auteur,
Endormir à ce bruit flatteur
La connoissance de soi-même!

Contre un si doux enchantement
Je sens que la philosophie
Ne me défend que foiblement;
Et comme raisonnablement
De la mienne je me défie,
J'ai juré solennellement
De ne t'écrire de ma vie:
Mais on quitte malaisément,
Cela peut s'avouer sans honte,
Un commerce où si finement
L'amour-propre trouve son compte.
Tu sais mêmes en flatterie
Si bien tourner la dureté
De l'aveugle divinité
Qui préside à la loterie,
Que contre sa malignité
Je n'ai pu garder de rancune;
Et tu m'as insensiblement
Engagé, je ne sais comment,
A pardonner à la Fortune.

Tel qu'un pauvre amant maltraité
Que son cœur entraîne sans cesse
Vers une volage beauté,
J'ai de cette ingrate maîtresse,
Que je sers depuis si long-temps,

Par de nouveaux empressements
Voulu réchauffer la tendresse :
Mais tu sais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidèle,
Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.

Aussi son injuste rigueur
De la plus légère faveur
N'a payé ma persévérance ;
Et j'ai vu son indifférence
Derechef entre mes rivaux,
Par une aveugle préférence,
Partager jusqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement
Ne crains pas que ma vertu cède ;
Dans mon désintéressement
J'en sais bien trouver le remède.
Heureux, et trop chéri des cieux,
A qui des favorables dieux
La main sagement ménagère,
En donnant de modiques biens,
Donne en même temps les moyens
Et l'esprit de s'en satisfaire !

A MADAME LA PRINCESSE

DE CONTI,

Sur ce qu'elle s'amusoit à parler en rébus. 1703.

Cessez d'affecter un langage
Où règne tant d'obscurité,
Vous dont l'esprit eut en partage
Les graces, la justesse et la vivacité.
Déjà le dieu de l'éloquence
En a porté sa plainte aux cieux;
Minerve et le père des dieux
Avec justice s'en offense,
Elle dont vous tenez la persuasion,
Qu'elle plaça sur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche
Dans votre conversation.
On s'en plaint au Parnasse, on murmure à Cythère;
Les Muses, les Amours grondent également,
Et disent partout hautement
Que, lorsqu'en ses discours on a le don de plaire,
Il ne faut que parler tout naturellement.
Princesse, quittez donc logogryphe et rébus,
Ce sont les vains efforts des esprits de bibus.
Sachez qu'en vous la parole
Ne doit être simplement

Que le gracieux symbole
De ce que vous pensez si délicatement :
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra,
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra.

RONDEAU

Sur la traduction des Métamorphoses d'Ovide en rondeaux par BENSERADE, en 1676.

Pour des rondeaux, chant-royal et ballade,
Le temps n'est plus; avec la vertugade
On a perdu la veine de Clément :
C'étoit un maître; il rimoit aisément;
Point ne donnoit à ses vers l'estrapade.

Il ne faut point de brillante tirade,
De jeu de mots, ni d'équivoque fade,
Mais un facile et simple arrangement,
Pour des rondeaux.

Cela posé, notre ami Benserade
N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement
De s'en tenir à la pantalonnade,
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des rondeaux?

A MADAME LA DUCHESSE

DE MAZARIN,

ET

A M. DE SAINT-ÉVREMOND,

En leur envoyant en Angleterre le Voyage de l'Amour et de l'Amitié, en 1696.

La divine Bouillon, cette adorable sœur
Qui partage avec vous l'empire de Cythère,
Et qui, par cent moyens de plaire,
Séduit et l'esprit et le cœur,
Malgré ce que j'ai pu faire,
Veut aujourd'hui que mes vers,
Au hasard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée :
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet homme si fameux
De qui le goût seul décide
Du bon et du merveilleux,
Et qui, plus galant qu'Ovide,
Est comme lui malheureux ;

Ce sage qui se confie
Au seul secours du bon sens,
Et dont la philosophie,
Bravant l'injure des ans,
Pour suspendre la vieillesse
Par de doux enchantements,
Sait l'art d'y mêler sans cesse
Mille et mille amusements,
Et même les enjoûments
De la plus vive jeunesse:
Ce critique tant vanté,
Qui, pour sa délicatesse,
Des ouvrages de la Grèce
Auroit été redouté,
Ne saura jamais peut-être
Que ces vers m'ont peu coûté.
Enfants de l'oisiveté,
L'Amour seul les a fait naître;
Et sans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortense,
Par un regard de ces yeux
Qui désarmeroient des dieux
La colère et la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payez mon obéissance.

AU MARQUIS

DE LA FARE,

Étant à Fontainebleau, en 1701.

Depuis votre départ de la bonne ville, un enchaînement de plaisirs m'a bien laissé le temps de penser à vous, mais non pas celui de vous écrire. Vous croyez peut-être, parceque, depuis la destruction du paganisme, vous avez pris la place de Comus, et le faites adorer sous le nom de la Fare, qu'il ne nous étoit pas permis, en l'absence du dieu des festins et de la joie, de faire des soupers agréables : nous en avons fait, ne vous en déplaise, les meilleurs et les plus délicieux qu'on puisse faire, chez M. le duc de Nevers. La compagnie exquise et peu nombreuse, qui rejoignoit seulement les graces de Mortemar à l'imagination de Mancini, tout eût été parfait, si le luxe et la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des convives. Il a fallu tout leur enjouement pour m'empêcher de sentir le dégoût de l'abondance ; malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier, en pensant à vous :

Quand verrai-je ma pauvreté,
Honorable et voluptueuse,
Te donner avec liberté

Un souper où la propreté
Fait, loin d'une foule ennuyeuse,
Une chère délicieuse
De beaucoup de frugalité?

Là le nombre et l'éclat de cent verres bien nets
Répare par les yeux la disette des mets;
Et la mousse petillante
D'un vin délicat et frais
D'une fortune brillante
Cache à mon souvenir les fragiles attraits.

Quelle injure à l'abondance,
Lorsqu'avec volupté ton appétit glouton
Borne ton intempérance
A l'épaule de mouton,
Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours sur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au secours de ta faim le ciel propice envoie!

Alors l'imagination,
Par ce nouveau mets aiguisée,
De mainte nouvelle pensée
Orne la conversation.
A des maximes de sagesse
On mêle de joyeux propos;
Et l'on jette sur quelques mots
Ce sel que produisoit la Grèce,
Qui nous fait la terreur des sots.

Mais, hélas! le temps fuit avec tant de vitesse,

Que, parmi ces propos de morale et d'amour,
Nous attrapons bientôt la naïssance du jour.
L'Aurore, pour nous voir, prend sa face riante;
Elle rougit, de peur de troubler nos plaisirs,
Et, pour plaire à nos yeux, met sa robe éclatante,
Faite des mains de Flore et des jeunes Zéphyrs.
Pour honorer la déesse
Nous n'allons point semer des fleurs sur son chemin;
Mais chacun avec alégresse
Court pour y répandre du vin :
On voit ces jours-là le soleil
Sortir plus brillant de l'onde;
Et la rose aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil;
Le lis quitte sa face blême;
La violette elle-même
En a perdu sa pâleur;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'est-il pas vrai que cela se passe ainsi souvent au Temple ? Messieurs les poëtes de la cour, vous devriez répondre à de pauvres poëtes de la ville : voilà un cartel que je vous envoie de la part de tous mes confrères. Adieu, monsieur le marquis; aimez-moi toujours; et ne me faites point de réponse, si vous ne voulez.

DIALOGUE

ENTRE DEUX PERROQUETS,

Composé à l'occasion d'une mascarade donnée à Marly en 1701.

Tôt tôt, tôt tôt, tôt tôt,
Du rôt, du rôt, du rôt;
Holà, holà, laquais,
Du vin aux perroquets.

Le vin qui monte à la tête
Fait jaser le perroquet;
Ce n'est pas la seule bête
Dont le vin fait le caquet.

Paix! crois-moi, ne parle guère;
J'en sais qui, sans dire mot,
N'ont pas mal fait leur affaire;
Et ce n'est pas le plus sot
Que celui qui sait se taire.
A force de jaser, les muets aujourd'hui
Pourroient bien t'envoyer jaser dans la rivière,
Fi fi, fi fi, fi fi, fi.

Mignon, ne songeons qu'à rire;
Parlons tout le long du jour,

Sans rien penser, sans rien dire :
C'est comme on parle à la cour.

De ceux que notre fête attire
Nous ne sommes pas les plus fous ;
De cent parleurs qu'on admire
Trente parlent comme nous.

Tais-toi, le sultan s'apprête
A voir faire quelques tours.
Çà, pour honorer la fête,
Gambadez, messieurs les ours.

Perroquet de bonne mine,
Qui sait et rire et chanter,
Quand il est d'humeur badine,
Est en droit de plaisanter.

ÉPIGRAMME

Sur les courtisans, qui prétendirent que la cour étoit tournée en ridicule dans le dialogue précédent.

Au bon vieux temps, où le gentil Ésope,
Pour débiter maint bon enseignement,
Des animaux se fit le truchement,
Point ne fut lors si parfait misanthrope
Qui ne louât un tel amusement.
Aujourd'hui donc que notre cour abonde
En discoureurs qui n'ont que du caquet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde
Pour avoir fait parler un perroquet?

AU CHEVALIER
DE BOUILLON,

EN 1711.

Le beau tableau de Téniers que vous m'avez envoyé, monseigneur! qu'il est bien peint! et qu'il est vrai!

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'auteur de certaine chanson
Qui de manière si galante
Affubla Bertrand et Raton,
Que cette paire malfaisante
N'a, depuis ce jour-là, repris,
Par épigramme ou vaudeville,
Les ridicules de Paris :
Ce qui fait que l'essor ont pris
Tous les fats de la bonne ville,
Si haut, et de telle façon,
Qu'il faudra bien que d'Argenson,
Ce savant maître de police,
Dans chaque quartier rétablisse
Bureaux où l'on fasse chanson,
Le tout pour corriger le vice.

Des bureaux qu'on établira,
Le premier, au bord de la Seine,

A l'hôtel de Bouillon sera;
Et quatre fois de la semaine
Pour le bien public s'ouvrira;
Et là, d'une facile veine,
Le chevalier chansonnera
Quiconque le méritera;
Et fera vers sur la bedaine
Du Céladon de l'opéra,
Si qu'enfin le corrigera:
Mais je crois plutôt que sa peine
Et que son temps il y perdra.

Le second bureau se tiendra
Butte Saint-Roch, dans une rue
Que maint vaudeville a rendue
Très fameuse sur ce point-là.
C'est dans cette aimable boutique
Que revient l'esprit qui pinça
La Fare, et qui rendit publique
L'aventure tragi-comique
De la belle qu'il écrasa.
Là toujours cet esprit viendra,
Et toujours avec lui sera
Muse goguenarde et caustique,
Qui, tandis que fats il sera,
Sans cesse les chansonnera.

Si vous ne trouvez pas assez de bureaux établis pour la correction du grand nombre de fats qui inondent Paris, dont il nous est venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien

dans notre Marais, et vers la rue.... établir aussi quelque bureau; et, en cas de besoin, nous en établirons un dans le Temple même. Je ne sais pas bien qui sera le chansonnier qui y fera sa résidence; mais la place ne sera pas vacante longtemps, et il se trouvera toujours quelque homme de bien, quelque bonne ame, qui, par le seul zèle du bien public, fera quelques petits couplets de chansons, le tout pour l'édification du prochain. Voilà, je crois, monsieur le chevalier, un établissement nouveau qui ne sera point à la charge du public, mais bien à l'extirpation du FATUISME; chose qui, je crois, sera de votre goût, et de celui de M. d'Argenson qui le hait autant que nous.

A MADAME LA MARQUISE

DE LASSAY,

De Fontenay, le premier jour de mai 1705.

Loin de la foule et du bruit,
Je suis dans mon château, comme vous dans le vôtre:
Car ne se peut prendre pour autre
Que pour château, votre réduit;
Et croiriez une baliverne,
Si, sur la foi d'une lanterne
Qui par l'ordre d'Argenson luit,
Vous pensiez qu'être aux Incurables,
Entre gens un peu raisonnables,
Ce soit demeurer à Paris.
Entre nous autres beaux esprits
Qu'il faut bien que dans nos écrits
Toujours la justesse accompagne,
Vous demeurez à la campagne;
Et pour moi, maintenant j'y suis.

C'est là que, plus touché d'un ruisseau qui murmure,
Que de tous ces vains ornements
Fils de l'art et de l'imposture,
Je me fais des amusements
De tout ce qu'à mes yeux présente la nature.

Quel plaisir de la voir rajeunir chaque jour!
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins; et dans les doux ramages
Des oiseaux de nos bois elle parle d'amour.
Hélas! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeunesse des saisons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buissons,
Ne puisse ranimer notre machine usée;
Rendre à mon sang glacé son ancienne chaleur,
A mon corps, à mes sens leur première vigueur,
Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée;
Surtout, rendre à mon cœur ces tendres sentiments,
Ces transports, ces fureurs, ces précieuses larmes,
Qui de nos jours font l'unique printemps,
Et dont mon cœur usé ne connoît plus les charmes?
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux
Vous redire combien vous me semblez aimable;
Vous jurer que le ciel me fit exprès pour vous;
Que mon attachement seroit tendre et durable;
Que dans l'imagination
Quelque chose de sympathique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur souvent se communique;
Enfin, sans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talents
Que je sens qu'il faut pour me plaire.
Ainsi je parlerois dans ces bienheureux temps;
Mais je dois maintenant me taire.

LETTRE

Pour madame la marquise DE LASSAY, à S. A. S. madame la duchesse, qui l'appeloit RUSON, et l'avoit laissée à Paris pour lui mander des nouvelles à Marly, 1701.

Ah! cessez, par vos vers, adorable princesse,
D'insulter à l'ennui de la pauvre Ruson:
Loin de vous, je n'ai plus ni rime ni raison;
Sans vous j'invoque en vain les nymphes du Permesse;
De vous dire un seul mot je n'ai pas le pouvoir;
Je sens tarir ma veine, et mes sens se confondre.
Votre absence, en m'ôtant le plaisir de vous voir,
M'ôte l'esprit de vous répondre.
Quand j'aurois de l'esprit, il n'est point d'aventures
Qui vaillent vous entretenir.
On dit que le bon sens ici va revenir.
Paris cède à la mode, et change ses parures;
Ce peuple imitateur, ce singe de la cour,
A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ses coiffures.
Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête,
Et, pour se rallonger consultant les devins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris :
Pour la coiffure des maris,
Elle est toujours ici la même.

A LA MÊME,

Qui m'avoit demandé des croquets de Reims.

Voilà, madame, des croquets de Reims que je vous envoie, qu'un ange y apporta à Clovis pour sa collation, dans le temps qu'un autre lui apporta la sainte ampoule pour son sacre et les fleurs de lis pour ses armes. Depuis ce temps-là toute la famille royale aime les croquets; et l'on a même remarqué que plus les princesses de cette maison sont aimables, plus elles ont de goût pour ces sortes de pains d'épice. Voilà une tradition constante dans l'église de Reims, dont j'ai l'honneur d'être archidiacre depuis vingt ans.

Et puis on lit, près de la sacristie,
Sur un vieux marbre enchâssé dans le mur,
En vieux gaulois, certaine prophétie
Dont vous rendrez l'accomplissement sûr,
Si vouliez bien croire à la centurie

Que voici :

Lorsqu'à Saint-Maur on remettra
Croquets de Reims dans les mains de Julie,
Deux choses lors très sagement fera :
La première est qu'elle les croquera,
Puis en après avoir fait chère lie,

S'elle fait bien, à part soi se dira :
Cil qui me fait ce petit présent-là
De me croquer long-temps a fantaisie ;
Et toute fois que croquer me pourra,
Très bien je sais que lors me donnera
Tout son avoir, même sa propre vie :
Rien que plaisirs il ne m'en coûtera ;
Par quoi seroit à moi grande folie
De refuser à qui tant m'aimera
Croquets que j'ai, dont il a tant d'envie.

A LA MÊME.

Pour recevoir écrits si gracieux
Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coûte;
Et je consens de pardonner aux dieux,
Quand à ce prix me donneront la goutte.

Pour vous louer suffit la vérité;
A mon égard usez de flatterie :
C'est mal répondre à ma simplicité
Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,
Vous me donnez si douce récompense !
Aurez en moi serviteur très parfait,
Quand voudrez bien payer ainsi d'avance.

Je n'ai besoin pour affermir mon cœur
De rappeler aucun dogme stoïque;
Vous avez l'art d'endormir ma douleur
Au doux jargon de muse marotique.

Onques ne fut si fortuné goutteux.
Vous en ferez refrain de ma ballade,
Quand le voudrez; car, fussé-je piteux,
De corps peu sain, et d'esprit langoureux,
Venez me voir, plus ne serai malade;
Et, dans mes maux content et trop heureux,
Je chanterai, faisant une gambade,
Onques ne fut plus fortuné goutteux.

AU DUC
DE NEVERS,

En réponse à une épître en vers de trois syllabes écrite de Lyon en 1702.

Grand Nevers,
Si les vers
Découloient,
Jaillissoient
De mon fond
Comme ils font
De ton chef,
Derechef
J'aurois jà
De piéça
Répondu.
Confondu
Je me sens,
Et me rends.
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,
Sinciput;
Ma foi rien
Ne me vient :

Comme toi,
Près de moi
Si j'avois
Ou tenois
Dans mes bras
Les appas
De ta sœur
Domte-cœur,
Enchanté,
Transporté,
Rimerois,
Chanterois
Rime en ON
De Bouillon.
Doux aimant,
Nom charmant,
Tu me peux,
Si tu veux,
Rajeunir
Sans bouillir
Comme Éson !
Un garçon
Fort gaillard
D'un vieillard
Tu feras,
Et rendras
A l'amour
Un Soyecour;
Et ce dont
Besoin ont

Mes Chloris
A Paris,
Près de qui,
Dieu merci,
Tes brocards
Goguenards
M'ont tondu,
M'ont perdu.
Cependant
En servant
Ma Cypris,
Mal j'ai pris,
Dont le pied
Dolent j'ai.
Muse, holà!
Brisons là,
Et venons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Excellents
Pour un mois;
Mais pour trois,
Serviteur.
Leur bonheur
Nous rend tous
Trop jaloux.
Revenez,
Ramenez
Jeux et ris.
A Paris

Quand serez,
Y ferez
De ce lieu
Un Chaulieu.
Revenez donc promptement,
Revenez, couple adorable;
Cédez à l'empressement
Qu'on a de se voir à table
Avec vous passer des jours
Qui, filés d'or et de soie,
Font toujours naitre la joie,
Et badiner les Amours.
On sent la vapeur légère
Déjà de maint vin nouveau,
Qui, tout sortant du berceau,
Petille dans la fougère,
Et menace le cerveau;
Et l'on m'écrit qu'à Surène
Au cabaret on a vu
La Fare et le bon Silène,
Qui, pour en avoir trop bu,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.

A M. L'ABBÉ

COURTIN.

Abbé dont le discours flatteur,
Qu'avec grace ta muse étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale,
Tu crois qu'avec avidité
Déjà l'amour-propre enchanté
Avale la délicatesse
D'un poison si bien apprêté :
Je sens, malgré ma vanité,
Que je dois à ta politesse
Beaucoup plus qu'à la vérité.
Il faut avouer sa foiblesse,
J'en conviens, puisque tu le veux.
Né sensible et voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine,
Soit bien traité, soit malheureux,
J'ai vécu souvent amoureux;
Toujours d'humeur si libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des pasteurs fidèles
Mon amour eut toujours des ailes
Aussi bonnes du moins que celui de Chloris.
Ovide, que je pris pour maître,
M'apprit qu'il faut être fripon;

Abbé, c'est le seul moyen d'être
Autant aimé que fut Nason.
Catulle m'en fit la leçon.
Pour Tibulle, il étoit si bon,
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon;
Et là, qu'on l'eût placé peut-être
Entre La Fare et Céladon.
L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien;
C'est un songe enchanteur, un fragile lien
Que ne forme et ne rompt rien qui soit raisonnable.
Le père des héros, ce dieu si redoutable
Que la Victoire suit partout dans les combats,
Avoit beau paroître estimable,
Sa maîtresse ne laissa pas
De découvrir à nu ses plus secrets appas
Au berger qui parut aimable
A la femme de Ménélas.
Chez moi tous les amusements
Ont encore une libre entrée;
Mais fût-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachements.
Pour toi, qu'un teint vif et fleuri
Et la perruque bien poudrée
Flattent d'être le favori
Encor de quelque mijaurée,
Goûte l'erreur des passions,
Étends tout au plus loin les bornes du bel âge:
La moindre de tes actions

Vaudra bien mieux que la plus sage
De toutes mes réflexions.
Moi, qui sens qu'à grands pas la vieillesse s'avance,
Et qui, par mille changemens,
Connois déjà la décadence
Qu'apporte le nombre des ans,
Dans une douce nonchalance
Je jouis du printemps, du soleil, d'un beau jour;
Je vis pour moi, content que ma seule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune et de cour.
Si j'ai du goût pour quelque belle,
J'y trouve du plaisir, et n'en crains point de maux;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me moquer de mes rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la philosophie,
Qui ne déçut jamais le sage qui s'y fie,
Et dont j'ai si souvent éprouvé le secours.
C'est elle qui me fait avec tranquillité
Regarder fixement le terme de la vie.
Occupé seulement du soin de ma santé,
De goûter à longs traits ma chère liberté
Qu'une foule d'erreurs m'a si long-temps ravie,
L'avenir sur mon front n'excite aucun nuage;
Et bien loin de craindre la mort,
Tant de fois battu par l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'essuîrai plus tempête ni naufrage.

AU MÊME,

Qui avoit prié l'auteur d'aller le voir dans sa nouvelle maison.

Bien connoissois d'officieux talents
Que sur ta bonne et facile nature
Avoit entés, dès tes plus jeunes ans,
Ce gentil dieu qu'on appelle Mercure;
Dieu des fripons, des ribleurs et ribauds;
Dieu, qui mieux est, d'autres rimes en AUX,
Dont je faisois autrefois grande mise,
Mais qu'entre abbés je n'ose plus nommer,
Tant par respect que l'on doit à l'église,
Que pour raison que de leur entremise
N'ai le besoin qui me les fit aimer.
Ce dieu, qui sait que tu cherches à plaire
A tes amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maison,
Et tout ainsi qu'on les meuble à Cythère;
Canapé large, amples et bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que pusse faire usage
Aussi fréquent que le voudroit mon cœur!
Que si n'ai plus ma première vigueur,
Ce qui m'en reste, et beaucoup de courage,
Me peut encor tirer avec honneur
D'un mauvais pas où mon penchant m'engage.

De plus, en moi l'Amour est beau parleur;
Maître passé je suis en son langage,
Et sais très bien d'un tendre badinage
L'amusement et le tour enchanteur:
Par quoi bien loin, dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Puissé-je encor trouver quelque charme vainqueur
Dont le pouvoir me rattache à la vie,
Et malgré moi remette dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur
Qui sans pitié par les ans m'est ravie!
Malheureux qui bannit une si douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Asservit aux leçons d'un triste raisonneur,
Dont tout le beau sermon d'un moment ne recule
L'instant où l'Achéron nous attend sur ses bords,
Et qui, de ses plaisirs se faisant un scrupule,
Meurt déchiré de cent remords!

Ah! que Des-Yveteaux, la gloire de notre âge,
Et l'Épicure de son temps,
Connut bien mieux quel est l'usage
Que doit faire de ses moments
Le parfait philosophe et l'homme vraiment sage!
Jusques au dernier de ses jours
Il porta constamment panetière et houlette,
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette,
Cherchant parmi ses doux accords,
Prêt à descendre chez les morts,

A se faire une route aisée.
Voluptueux, même en sa fin,
Il sema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Élysée.

Mais sans vouloir tant raisonner,
Quand trouverai corps gentil et cœur tendre
Qui voudra bien la goutte me donner,
Je suis, abbé, tout prêt à la reprendre.

AU MÊME,

En réponse à un billet en vers dans lequel il prioit l'auteur de lui envoyer des fruits. 1707.

Reçois mes fruits, qu'avec toi je partage,
Pour régaler ces petits dieux badins
Qui dans tes vers viennent me rendre hommage
En me prenant pour le dieu des jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle
Me voulût prendre aussi pour ce dieu-là!
Point ne réponds lors de t'être fidèle;
Car trop bien sais qu'Amour même en rira.

Jamais ce dieu ne connut de morale.
Ce qui me plaît peut me rendre fripon.
Des gens de bien petite est la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or, en ce fait, tout ce qui me console,
Et qui me doit excuser près de toi,
C'est que du moins si ne vaux une obole,
La Fare encor certes vaut moins que moi.

A J. B. ROUSSEAU,

En réponse à une lettre dans laquelle il s'étoit nommé l'abbé des Riens.

POINT n'avez l'art de parler sans rien dire;
Commun pourtant est cet art ennuyeux.
Mais sur un rien, d'un tour ingénieux,
Avez celui de badiner et rire;
Et sur ce rien, ce que j'aime encor mieux,
A vos amis si galamment écrire,
Que j'ai prisé votre écrit autant qu'or;
Car bien savons qu'IN TENUI LABOR.
Ce rien qu'avez est ce rien précieux,
Ce rien brillant, que vint jadis Mercure,
Entre deux vins dépêché par les dieux,
Comme la pomme, apporter à Voiture,
Dont hérita son ami Sarasin,
Et qu'avons vu prendre forme nouvelle,
Avec un tour agréable et badin,
Dans le Voyage et l'Esprit de Chapelle;
Ce rien que n'eut l'auteur de la Pucelle,
Ni ces messieurs les Quarante à Paris
Que le badaud appelle beaux-esprits,
Mais qu'Apollon ainsi jamais n'appelle.
Mieux et plus tôt vous aurois répondu;
Mais je n'ai plus cet ami tant aimable,

Dont m'eût été la muse secourable :
Depuis deux jours, hélas ! je l'ai perdu,
Du nonchaloir ce héros adorable.
Mais à propos me souvient qu'un proverbe
Très sagement dit que trop gratter cuit,
Que trop parler et trop écrire nuit :
Laissons donc là le nom, pronom, l'adverbe ;
C'en est assez, bon soir, et bonne nuit.

Je vous demande pardon, monsieur, du petit grain de sel qui m'a échappé sur messieurs de l'académie : je sais que les gens charitables comme vous envers leur prochain haïssent ces sortes de traits-là ; mais je n'ai pu me résoudre à laisser partir une lettre de laquelle vous puissiez dire, IN TOTO NUSQUAM CORPORE MICA SALIS. Vous jouissez présentement de M. de La Fare. Je vous l'envie bien ; son absence empoisonne la tranquillité et le goût de ma solitude. Je m'étois apprivoisé à sa bonté, et je commençois à sucer son indulgence. Que n'est-il resté ! Il eût peut-être fait auprès de moi une mission plus utile au public, que ne l'a été celle de M. Maigrot et du légat de Tournon à la Chine, qui ont voulu honnir nos amis de la Société, que j'aime et révère. Adieu, monsieur. VALE ET NUGARE ; c'est-à-dire, affublez de quelque petite épigramme quelque nonnain ou autre, si le cas y échoit ; le tout, AD MAJOREM DEI GLORIAM, l'édification et correction du prochain.

A M. SONNING.

De Fontenay, le 20 juillet 1707.

Avez-vous oublié que vous m'avez promis à souper le soir que j'arriverois ? Si vous l'avez oublié, pour moi, je n'en ai pas fait de même. Messer Gaster, en langage de bons pantagruélistes, ou, si mieux aimez, en celui de Rome, ingenii largitor Venter, ne me laisse pas sortir de la mémoire chose si agréable : je serai donc dimanche au soir, vingt-quatrième de ce mois, à Neuilly, si vous y êtes ; à Paris, si vous y soupez. Je ne vous dis rien de la compagnie ; mais si vous voulez m'en croire sur l'ordre de ce repas,

La Fare y conduira, sous le nom de Comus,
La bonne chère et l'alégresse ;
La divine Bouillon, sous celui de Vénus,
L'esprit, les enjoûments, et ce que la déesse
Qui fait aimer traîne sans cesse
Après elle de jeux, de ris et d'agréments.
Si tu veux à nos passe-temps
Donner l'air de fête complète,
Rousseau les muses mènera ;
Notre abbé les cajolera ;
Très bien savez que la fleurette
Volontiers il débitera :

Et quoique ces neuf belles fées
Soient peut-être un peu surannées,
Notre ami leur en contera;
Car notre ami très cher aura
Toujours vol pour la mijaurée,
Collet très bien tiré, perruque bien poudrée;
Et toujours il coquettera.
Régnier aux vins présidera :
Cet élève altéré d'Orphée
Avec les Graces chantera.
Alors grand' merveille sera
De voir flûter vin de Champagne.
Déjà de cent chansons tout Neuilly retentit :
Pour moi, rouillé de ma campagne,
Je n'apporterai rien qu'un fort grand appétit.

COUPLETS

Faits à un souper chez M. Sonning, en 1703.

Que ce réduit est agréable !
Mille plaisirs, nulle façon ;
L'hôtesse en est toujours aimable ;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon vin.

Amis, buvons à la nature,
Dont nous suivons les douces lois.
Disciple aimable d'Épicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes amours.

Périgny, bois à ta maîtresse ;
Porte, au sortir de ce repas,
Les faveurs d'une double ivresse
Dans ses bras ;
Imprime aux roses de son teint
L'odeur du vin.

Pour toi, père de la mollesse,
Arbitre de la volupté,
La Fare, élève de Lucrèce,
Ta santé

Vole aux deux bouts de l'univers,
Avec tes vers.

Avec la mine et le courage,
Grand-Prieur, du dieu des combats,
Qu'il est doux d'avoir en partage
Les appas
De celle de qui les beaux yeux
Charment les dieux!

Mais ce qui te rend plus aimable,
C'est ton amitié pour le vin;
Et que, toujours charmant à table,
Le matin
Te trouve entre les Ris, les Jeux,
Plus badin qu'eux.

COUPLETS

Faits à un souper chez madame de La Sablière.

Le beau duc de Foix nous réveille :
Chantons Vénus et Cupidon ;
Chantons l'Iris et la bouteille
Du disciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne sans cesse,
Les Graces, les Ris et les Jeux.
Qu'il est doux d'être la maîtresse
De ce jeune voluptueux !

Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir ;
Et laissons là le soin des choses
Que nous cache un long avenir.

CHANSON

Sur l'air des Flon, Flon.

Ne sortons pas encore
D'un repas si charmant;
Que la naissante Aurore
Nous retrouve chantant
Flon, Flon.

Profitons de la vie;
Çà, verse-moi du vin:
Et qui sait, ma Sylvie,
Si nous ferons demain
Flon, Flon?

A J. B. ROUSSEAU,

Pour lui apprendre le temps de mon retour, qu'il n'avoit pu deviner.

Pour un vaticinateur
Que plus d'une muse inspire,
Et que tient sous son empire
Phébus le divinateur,
Assez peu de connoissance
Des choses de l'avenir
Me paroît dans l'ignorance
Où je vois votre prudence
Du temps qui fera finir
Vos souhaits et mon absence.
Pourquoi donc tant consulter
Cabalistes, massorètes,
Et ces diseurs de sornettes
Qu'un démon vient transporter?
Eh quoi! nous autres poëtes,
Parmi nos illusions,
Valons-nous pas des prophètes
Dans leurs saintes visions?
Que si, pour l'air de miracle,
Vous voulez un autre oracle,
Rablais vous y conduira,
Sans vous donner la torture;

Et frère Jean vous dira :
« Cousultez sur l'aventure
Des gens de cette nature
La sibylle de Pansoust. »
Mais, dieux ! où vais-je me mettre ?
Phébus même forge-mètre
N'oseroit pas se promettre
De trouver de rime en Oust.

Ainsi brisons là. Cependant je n'ai pas oublié que je me suis obligé de vous apprendre la réponse de l'oracle de la sibylle de Pansoust. Pasques * de Solles ! la voilà telle qu'elle l'a rendue :

Lorsqu'on mangera melons,
Que figues seront venues,
Verrez Neustriens gloutons
Au milieu de vos repues
Soudainement apparoir,
Et débarquer dans Lutèce
Cil que la sainte paresse
Retenoit dans son manoir.

Vous savez à présent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

Vous voulez bien que j'embrasse
Les La Fares, les Courtins,

* Jurement de Panurge.

Et qu'autant ici j'en fasse
A tous messieurs les Sonnings.

Ils sont trop aimables pour ne les pas mettre au pluriel, et ce n'est pas assez qu'il n'y en ait qu'un de chaque espèce.

AU MÊME,

Sur la direction que M. DE CHAMILLART lui avoit donnée dans les finances, en 1707.

QU'AVEC plaisir du Parnasse
Je te vois descendre au bureau!
Dans un an, qu'il fera beau
Voir le nourrisson d'Horace
Dresser état, bordereau,
Et tirer de place en place!
La Fortune en ses changements
Semble à ses aveuglements
Mêler quelque connoissance;
Car mon amitié dès long-temps
Ne voit qu'avec impatience
Qu'il ne manque à tes agréments,
Rousseau, qu'un peu plus d'abondance;
Mais il est honteux à la France
Que ton esprit et tes talents
Ne la doivent qu'à la finance.
Jouis, quoi qu'il en soit, de ta félicité :
Mais surtout que la soif d'augmenter ta chevance
Ne te dérobe pas à ton oisiveté;
Et souviens-toi que la richesse
Que donne l'assiduité
Ne vaut pas la sainte paresse

Qu'un sage libertin professe
Avec joyeuse pauvreté.
Ainsi, sans changer de maxime,
Suis exactement le régime
Où la Fare et moi t'avons mis.
Fais lever matin tes commis;
Pour toi, passe les nuits à table,
Entre Bacchus et tes amis.
Sans quitter ce train que tu prise,
Moins utile que délectable,
Tu verras pourtant de louis
Une quantité raisonnable
Faire d'un poëte aimable
Un Bourvalais à juste prix.
Dans cette douce espérance
Qu'en conçoit déjà mon cœur,
Adieu, monsieur le directeur;
Non directeur de consciences,
Dont je suis bien moins serviteur
Que d'un directeur de finances.

A MADAME LA COMTESSE

DE STAFFORD.

Avez-vous bien le courage, madame, de me demander des vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïssez mortellement, et que jamais vous ne choisissez cette lecture pour vous amuser?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le chaos,
Lâcha les enfants d'Éole,
Et fonda le mont Athos,
Un mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine
Dont, sous ces beaux arbres verts,
Il faut boire à tasse pleine
Quand on veut faire des vers.
Ce mot a fait d'abord disparoître à ma vue
Ce mont et son double sommet
Qui se va cacher dans la nue,
Et sur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles précieuses
Qui, malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuses,
J'ai renvoyé ces malheureuses

Troquer avec des revendeuses
Leur cothurne et leurs guenillons.

Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changements
Ne coûtent à vos agréments
Que le temps de faire connoître
Ce que vous choisissez pour vos amusements;
Mais vous seriez moins étonnée,
Et vous en penseriez bien mieux,
Si, comme moi persuadée,
Vous saviez comme moi le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, et de la manière dont je viens de traiter ces pauvres muses à qui je sacrifiois avant que j'eusse eu l'honneur de vous voir, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces vers. Il falloit en mettre quelques uns dans une lettre pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : j'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon poëte, qui copioit mes vers autrefois quand j'en faisois; et comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose
Me rend, graces à vous, à la simplicité,
Je vais désormais de la prose
Emprunter la naïveté,

Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.

Fille d'une illustre comtesse [1]
Qui sut par de si doux accords
Allier aux graces du corps
La force de l'esprit, et la délicatesse,
Vous n'aurez jamais besoin
De muse qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne soin
De vous montrer le sublime;
Car vous trouverez chez vous,
Dans un oncle fort aimable [2],
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

---

[1] La comtesse de Gramont, sœur du comte Antoine Hamilton.

[2] Le comte Antoine Hamilton.

A LA MÊME,

Pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en juin 1704.

Si vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma santé parfaite.

Malade en état si piteux,
Direz-vous, est inguérissable;
Et puis que faire d'un goutteux?
Sa foiblesse est mal incurable.

Malgré ces beaux raisonnements,
Respectez cette infortunée,
En faveur d'illustres parents
Dont elle a l'honneur d'être née.

La déesse de la beauté
Ne dédaigne d'être sa mère;
Le père de la volupté,
Bacchus en veut bien être père.

Cependant je meurs de douleur
Malgré sa généalogie,
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de si près aux dieux m'allie.

Ah ! quelle réputation
Vous donnera cure si belle !
Au saint où j'ai dévotion
Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adressera :
Votre autel, paré de guirlande,
Chaque jour de fête sera
Chargé de mainte belle offrande.

Pour votre honneur, guérissez-moi ;
Ne trompez pas mon espérance :
J'ai mis toute ma confiance
En vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que si n'y peuvent réussir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir ;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

AU COMTE

D'HAMILTON,

Qui nous avoit mêlés, M. de La Fare et moi, dans une lettre écrite à M. le comte de Gramont, sous le nom de deux gentilshommes de campagne gascons.

Nous vous devons un compliment
Pour nous avoir sur le Parnasse
Accordé si bénignement
Une très honorable place;
Mais très bien nous serions passés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre muse, en fine coquette,
Tout doucement nous a glissés.
Bien loin d'en être courroucés,
C'est peu pour une muse anglaise
Qu'un léger petit coup de dent;
Elle qui, ne vous en déplaise,
Aime le carnage et le sang.
Sur la Tamise, Melpomène
Ne veut qu'horreur et que combats;
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'ensanglanter la scène.

Pour vous, dont le cœur amolli
Par les doux accords de Thalie
Nous fait voir un esprit poli
Dans les vallons de Thessalie,
Sous ces beaux arbres toujours verts
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie et la cadence
Du dieu qui nous dicte les vers.
Mais c'est peu d'une politesse
Qui pourroit empêcher la Grèce
De regretter Anacréon;
Vous savez, sur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et, plus sagement que Platon,
Établir une république.
Je sais quelles seroient ses lois;
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois,
Et trève de panégyrique.

Souvenez-vous bien seulement
Que devez à Maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injustement
Traité sa muse de gothique;
Elle qui, dans son enjoûment,
Sans être obscure ni caustique,
Sauroit bien faire une réplique
Aux rébus de vos campagnards,
Qu'on voit, à leur style rustique,

N'avoir rien lu que des Ronsards,
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle et de Sarasin
Qui répandoit sur leur ouvrage
Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité,
Dans des vers qui m'ont peu coûté,
J'ai quelquefois sur ma musette
Chanté les amours et le vin;
Et si j'étois moins libertin,
Je serois plus mauvais poëte.

AU DUC

DE VENDÔME;

Sur la charge de général des galères que le roi lui donna en 1694.

Vendôme, malgré moi je cède aux doux transports
Du dieu des vers qui m'anime;
Et je sens, malgré mes efforts,
Que d'une involontaire rime
Ce dieu va former les accords.
Mais, prince, combien la prose,
Modeste et sans ornement,
Qui de tes faits simplement
Raconteroit quelque chose,
Te loûroit plus dignement!
N'est-ce pas vouloir d'un songe
Tirer des réalités,
Qu'emprunter les vanités
Du langage du mensonge
Pour te dire des vérités?

Laissons à la Renommée
Publier tes actions,
Qui paroîtroient fictions,
Si tu n'avois, dans l'armée

Par Nassau même animée,
Pour témoins vingt nations.
Cette légère déesse
Dès Althénem suit tes pas :
Elle a chanté ta sagesse,
Ton sang-froid dans les combats;
A Steinkerque elle a pu dire
Jusques où fut ton ardeur,
Et ce que doit notre empire
A ton bras et ta valeur.

C'est elle qui, dans les airs
Pour toi déployant ses ailes,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'univers;
Qui, planant sur la Marsaille,
Te vit à cette bataille
Couvrir de morts les sillons
Où, dans un étroit passage,
S'opposoient à ton courage
Les plus épais bataillons.

Mais non : c'est plutôt aux hommes,
C'est à tous tant que nous sommes,
Qui ressentons ta bonté,
D'aller publiant sans cesse
Quel air haut, quelle noblesse
Brille en ta simplicité;
De quel prix inestimable
Pour nous est un prince aimable

Qui sait accorder si bien,
Loin de toute fierté vaine,
Aux talents d'un capitaine
Les vertus d'un citoyen.

Quoi donc! le dieu qui m'enflamme,
Et qui, bien ou mal, m'apprit
L'art de louer ta grande ame,
Ne dit rien de ton esprit!
Loin, d'un si rare avantage,
De faire un brillant usage,
Dans un simple badinage
Tu te plais à l'oublier;
Et je croirois faire un crime,
Tout grand qu'il est, tout sublime,
D'oser l'aller publier.

Mais où suis-je? quelle ivresse
Hors de moi m'a transporté?
Quel bruit! quel cri d'alégresse,
Sur l'aile des vents porté,
Vient de frapper mon oreille!
Je vois du port de Marseille
Tout le pompeux appareil,
Et nos galères parées
Faire briller au soleil
Leurs magnifiques livrées.
J'entends ces reines des mers
Des cris de mille coupables
Et des voix des misérables
Former de charmants concerts.

Je le vois ; sur sa galère
Ce général est monté ;
Déjà son humanité
Dans le sein de la misère
Fait renaître la gaîté :
Ce demi-dieu secourable
Vient dans un séjour affreux
D'un arrêt irrévocable
Consoler ces malheureux,
Sûrs que son cœur pitoyable
De leurs maux se touchera,
Et que, sensible à leurs peines,
Ne pouvant briser leurs chaînes,
Sa main les relâchera.

Fuyez, galères d'Espagne,
Désormais loin de ces bords ;
Allez cacher dans vos ports
La peur qui vous accompagne :
Vendôme s'en va sur vous
Bientôt lancer ce tonnerre
Dont tant de fois sur la terre
Il lui fit sentir les coups ;
Et je vois déjà Neptune
Qui, pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son trident et sa fortune.

Ainsi, par la bienveillance
De ce grand roi des François,

Qui déjà dessous tes lois
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puissance,
Et l'un et l'autre élément,
Charmé de son esclavage,
Se disputer l'avantage
D'obéir aveuglément.

D'une telle confiance,
Mon prince, connois le prix;
C'est l'effet de la prudence,
De la bonté de Louis:
Ton roi sait pour sa personne
Quel est ton attachement;
Qu'en lui tu crois la couronne
Faire son moindre agrément;
Pour l'état quel est ton zèle;
Et d'un sujet si fidèle
Il connoît le dévoûment;
Et c'est cette connoissance
Qui seule fait ton bonheur,
Et la seule récompense
Qui pouvoit flatter ton cœur.

ÉPITHALAME

Sur le mariage du duc DE VENDÔME avec mademoiselle D'ENGUIEN, en 1710.

Près de Seaux sur la fin du jour
L'Amour rencontra l'Hyménée :
Bon jour, frère, lui dit l'Amour ;
D'où venez-vous, de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour ?
Je viens de célébrer une grande journée ;
D'unir d'illustres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc ! dit l'Amour en courroux,
Mépriser ainsi ma puissance !
Eh ! depuis quand oubliez-vous
Que c'est à ma seule présence
Qu'Hymen doit tous ses agréments ;
Que sans moi point d'heureux moments ;
Que je traîne avec moi l'ardeur et la tendresse,
Les jeux, les ris et l'alégresse,
Et mille folâtres Amours ?

Où vas-tu, pauvre enfant, chercher ces vieux discours ?
Laisse ces lieux communs à tant de rimeurs fades,
Faiseurs de virelais [1], chants royaux et ballades ;

[1] Allusion à un virelai de Campistron sur le mariage du duc de Vendôme.

Qui, nous parlant toujours et de jeux et de ris,
De fadeurs et d'ennui font bâiller tout Paris:
Ce n'est pas sur ce ton qu'on fait l'épithalame
Du fils du grand Henri, de son illustre femme.
La fille de ces dieux qui président sur nous
Porte mille trésors en dot à son époux;
Le cœur du grand Condé; tout l'esprit de son père;
La grandeur, la raison, les vertus de sa mère.
Pour répondre à ces biens, l'époux, de son côté,
Met un lot immortel dans la communauté;
Tous ces lauriers cueillis au champ de dix batailles;
Nos ennemis forcés dans plus de cent murailles;
Enfin tout l'éclat de ce nom
Dont, malgré l'envie et sa rage,
Retentit encor le rivage
De ce fleuve orgueilleux où tomba Phaéton.

Nous le verrons bientôt, je peux te le prédire,
Entre nous autres dieux qui perçons l'avenir,
Au seul bruit de son nom forcer à revenir
La Victoire égarée au secours d'un empire
Que lui seul pouvoit soutenir,
Et, franchissant les Pyrénées,
Rendre leur première vigueur
A ces cohortes basanées
De qui tant de fois la valeur,
France, suspendit ta grandeur
Et balança tes destinées.
Venir, voir, vaincre, abattre un ennemi vainqueur,
Rendre à son roi chéri l'Espagne désolée,

Raffermir sur son front sa couronne ébranlée,
Ne coûte que trois mois à peine à son grand cœur.
Pour en conserver la mémoire,
Philippe fait dresser un trophée à la gloire
De ce nouveau Cid au-delà
De ces colonnes si fameuses
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuses.

Tu vois bien maintenant, Amour, qu'en telle affaire
Nous n'avons pas besoin de toi ni de ta mère.
Gardez l'attirail qui vous suit
Pour quelque noce du vulgaire;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythère.
Adieu, bon soir, et bonne nuit.

AU MARQUIS

DE LA FARE,

Qui m'avoit demandé mon portrait, en 1703.

O toi, qui de mon ame es la chère moitié,
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentiments d'une maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié,
La Fare, il faut bientôt que la parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds;
Et, malgré nos cris et nos vœux,
Bientôt nous essuîrons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur et difficile
Par où j'irai dans peu là-bas
Rejoindre Catulle et Virgile.
Là, sous des berceaux toujours verts,
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La muse qu'ils avoient laissée;
Et comme elle sut sagement,
Par ta paresse autorisée,

Préférer avec agrément
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment,
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibulle encor maintenant
En est jaloux dans l'Élysée.
Mais avant que de mon flambeau
La lumière me soit ravie,
Je veux te crayonner un fantasque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puisse à ce fidèle portrait
Ta tendre amitié reconnoître,
Dans un homme très imparfait,
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être!

Avec quelques vertus j'eus maint et maint défaut.
Glorieux, inquiet, impatient, colère,
Entreprenant, hardi, très souvent téméraire,
Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel, et ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison,
J'ai toujours traité de chimère
Et les dignités et le nom.
Ainsi je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel
Qui ne respecta dans sa vie
Que le mérite personnel.
Quels maux ne m'a point faits cette sage folie
Qui mériteroit un autel!
Pour réparer ces torts la prudente nature

En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis
Dont le mérite avec usure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis
Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.
Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé?
J'étois pour mes amis l'ami le plus fidèle
Que nature eût jamais formé;
Plein, pour leurs intérêts, et d'ardeur et de zèle,
Je n'épargnai pour eux périls, peines ni soins;
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.
Toujours hors de l'état de la triste indigence,
Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.
J'ai prêté cependant et j'ai donné mon bien.
Mais l'obligation en étoit fort légère;
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien;
Et les trésors qu'on croit chose si nécessaire
N'ont jamais fait ma passion :
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mon invention,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoit ôté ma dissipation.
Ainsi, rempli de confiance
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de savoir-faire, et beaucoup d'espérance.
Tout cela, soutenu d'assez de fermeté,

A fait, sur la simple apparence,
Que ma stoïque indifférence
Passa chez quelques gens souvent pour dureté.
C'est à cette férocité
Que je dois, tu le sais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et su braver l'adversité.
Ta tendre amitié m'a flatté
Que j'eus en mes beaux jours quelques talents de plaire.
Libertin et voluptueux;
Avide de projets, cependant paresseux;
Noyé dans les plaisirs, mais capable d'affaire;
Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination
Qui rejoignît avec adresse
Au tour précis, à la justesse,
Le charme de la fiction.
Heureux, si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,
J'avois pu résister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir
Des héros que souvent a divertis ma muse!

Chapelle, par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.

Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre les amours et le vin,
M'apprit, sans rabot et sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjoûment,
Qui seul peut faire le sublime.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talents!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelques sornettes,
Je me vis, tout en même temps,
Affublé du nom de poëte.
Dès-lors on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville,
Que sans rime ni sans raison
On ne me donnât par la ville.
Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès :
J'eus beau les souffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en susse faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons,
Qui règlent la police et corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux Petites-Maisons,
Et détruire par-là cette maudite engeance?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaison que Calliope inspire;

Et je n'eusse jamais rimé.

Cependant, quoi qu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité
Que, toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité;
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu sais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois sensible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui, trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant sans être touché,
Je n'avois de l'amour que la seule apparence;
Qu'avec l'esprit d'Hylas j'eus sa légèreté;
Et que, dans mes écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatisé l'inconstance,
Et prêché l'infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance
Favorise la vérité,
Et vienne prendre la défense

De mes vrais sentiments et de ma loyauté.
J'étois né vertueux, j'eusse été plus fidèle
Que ne fut jamais Céladon
Que j'avois pris pour mon modèle;
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidèles
A qui l'amour prête ses ailes
En lui donnant ses agréments,
Qui même de ses changements
Sait tirer des graces nouvelles?
Marquis, à qui le fond de mon ame est connu,
Tu sais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable
Malgré son infidélité,
Chercha, dans la nécessité
D'un changement inévitable,
Des raisons pour rendre excusable,
Parmi tant d'agréments, tant de légèreté.
L'Amour a ses casuistes
D'avis fort différents dans sa religion :
Il a ses Escobars, il a ses jansénistes,
Dont l'austère opinion
Bannit tout libertinage,
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion.
Pour moi, qui fus toujours ami des jésuistes,
Raisonnable en mes sentiments,
En faveur d'une longue et sincère tendresse,
Je passe à l'humaine foiblesse

Quelquefois les égarements
D'une amoureuse frénésie.
Mais, sans aller plus loin pousser l'apologie,
Il est, il est encore un ascendant vainqueur
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Devenu constant et fidèle,
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle;
Et, livré tout entier à qui l'a su charmer,
Il sert encore un dieu qu'il n'ose plus nommer.

Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence :
Parle-s-en quelquefois; et que la médisance
Devant toi n'ose pas, avec son noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

APOLOGIE
DE L'INCONSTANCE,
EN 1700.

ODE.

Loin de la route ordinaire,
Et du pays des romans,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants,
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconstance
Et de l'infidélité.

Fuyez donc, pasteurs fidèles,
Qui, sur le ton langoureux,
Verrez radoter vos belles,
Plus indolents qu'amoureux :
Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre qui badine
Inspirer de nouveaux sons.

Vous seuls faites la puissance
De l'empire de l'Amour;
Sans vous bientôt la constance
Auroit dépeuplé sa cour;
Et si la friponnerie
N'y mêloit son enjoûment,
Dans peu la galanterie
Deviendroit un sacrement.

Que serviroit l'art de plaire
Sans le plaisir de changer?
Et que peut-on dire et faire
Toujours au même berger?
Pour les beautés infidèles
Est fait le don de charmer;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorsque l'on voit Cythérée
Des voûtes du firmament
Sortir brillante et parée,
Est-ce pour Mars seulement?
Non; la volage déesse,
Lasse des amours des dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la presse,
Adonis en ces bas lieux.

Si nature, mère sage
De tous ces êtres divers
Dans ses goûts n'étoit volage,
Que deviendroit l'univers?

La plus tendre tourterelle
Change d'amour en un an;
Et le coq le plus fidèle
De cent poules est l'amant.

La beauté qui vous fait naître,
Amour, passe en un moment;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins sujet au changement?
C'est souhaiter que la rose
Ait, pendant tout un été,
De l'instant qu'elle est éclose
La fraîcheur et la beauté.

Un arc, des traits et des ailes,
Qu'on t'a donnés sagement,
Du dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement.
Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement?

Aimons donc, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux! ce soir qu'Iris est belle!
Son cœur, dit-elle, est à moi;
Passons la nuit avec elle,
Mais comptons peu sur sa foi.

LA VIEILLESSE
D'UN
PHILOSOPHE ÉPICURIEN,
EN 1703.

ODE.

NECTAR qu'on avale à longs traits,
Baume que répand la nature
Sur les maux qu'elle nous a faits,
Maîtresse aimable d'Épicure,
Volupté, viens à mon secours :
Toi seule peux de ma vieillesse
Bannir la fatale tristesse
Qui noircit la fin de nos jours.

Viens donc, non telle qu'autrefois
Parmi la débauche égarée
Tu me suivis en mille endroits
De pampre ou de myrte parée;
Mais sage, et sans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeunesse
Succéder la délicatesse
D'un voluptueux sentiment.

Que sensible au goût des plaisirs,
Éloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques désirs,
Sans sortir de la bienséance :
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence,
Je tolère leur imprudence,
En faveur de leurs agréments.

Mais prends bien garde que l'Amour,
Qui n'en feroit pas grand scrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour
Sous une forme ridicule ;
Libertin et voluptueux,
Laissons-le folâtrer et rire :
Le plus sage n'en peut médire ;
Il est bon, tant qu'il est heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Je trouve ce que m'a promis
Leur amitié tendre et durable :
Qu'à ces libertins si chéris
Ma muse quelquefois aimable
Fasse encor des propos de table
De quelques traits de mes écrits.

Ainsi puissé-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale,

Où, content de ne plus souffrir
Cent maux dont elle nous délivre,
Je cesse seulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir!

Surtout, aimable volupté,
Répands dans ma douce retraite
Un esprit de tranquillité
Qui calme mon ame inquiète;
Joins un sentiment de plaisir,
Pour rendre sa douceur parfaite :
La main du héros qui l'a faite
La consacre à mon doux loisir.

Saint-Maur, séjour délicieux,
Qui, loin des fureurs de la guerre,
Servirois de retraite aux dieux
S'ils habitoient encor la terre,
C'est à toi que je dois ces jours
Qui, dévidés d'or et de soie,
Entre l'indolence et la joie
N'auront plus qu'un paisible cours.

Saint-Maur, ce seroit en ce lieu
Qu'il faudroit chanter sur ma lyre
Les vertus de ton demi-dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inspire.
Mais pour célébrer vos bontés,
Prince, que sert la voix d'un ange,
Quand vous haïssez la louange
Autant que vous la méritez?

Par les sentiments de mon cœur
Sans cela ma muse échauffée
Auroit cent fois à ta valeur
Pris soin d'ériger un trophée:
Notre monde et l'autre moitié,
Qui connoît assez ta vaillance,
Par moi sauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Steinkerque et Nerwinde t'ont vu,
Pour le salut de la patrie,
Parmi les soldats confondu,
Prodiguer ton illustre vie;
Mais on vit Bellone, en faveur
Des miracles de ton épée,
Respecter, dans le sang trempée,
Des jours qui font notre bonheur.

Condé, du séjour des héros,
Où, maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire,
Au désordre des ennemis,
Fuyant, forcés dans ce village,
Parmi le sang et le carnage
Reconnut là son petit-fils.

Sa grande ame du haut des cieux
Vint voler lors sur notre armée,
Pour voir de plus près par ses yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée.

Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout son courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroi.

Du prince l'objet de mes vœux
Je dirois cent autres merveilles,
Dont un jour des rois ses neveux
Je pourrois charmer les oreilles,
Mais, près de la postérité,
J'aime mieux garder le silence;
L'excès de ma reconnoissance
Feroit tort à la vérité.

A MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

AU NOM

DE MONSIEUR LE DUC,

Dans le temps que les dames de la cour prirent des coiffures et des espèces d'habits à l'espagnole, en 1702.

On maintenant, en ce grand changement
Où notre cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le style de Clément,
Pour rimailler encor joyeusement
Le virelai, chant-royal et ballade:
Mais qui pourra rattraper l'enjoûment,
Le tour naïf, où, sans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement,
Au bon vieux temps, une juste pensée?
Ceci, ma sœur, pour moi n'est chose aisée.
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéir; dussé-je en un moment
En quatre vers voir ma veine épuisée.
Puis près de moi n'ai malheureusement

Que quelques fous, et n'ai point de poëte,
Pour vous rimer baliverne et sornette.
J'ai bien aussi quelques bons orateurs,
Chasseurs rusés, et surtout en grand nombre
Joueurs subtils et cauteleux à l'hombre;
Mais tout au plus ne sont que prosateurs.
Jà n'est pour vous la chose difficile :
Besoin n'avez de courir à la ville;
Car près de vous avez certaines gens
De grand savoir, d'esprit rare et sublime,
Et prêts d'accorder en tout temps
L'harmonieux son de la rime
A la justesse du bon sens.
Point ne prenez ceci pour flatterie:
Mais écoutez; vous verrez si j'ai tort.

Chez un chanoine de Saint-Maur
Est une vieille centurie
Qu'il tira jadis du trésor
De l'église Sainte Marie,
Où le grand Nostradamus dort,
Qu'en une cassette pourrie
Il garde écrite en lettres d'or.

Quand viendra l'an de la grande omelette [1],
Onques ne fut princesse si parfaite;

---

[1] Allusion à un mandement très sévère du cardinal de Noailles, pour l'observance du carême.

Changé sera lors en Rhinocéros [1]
L'ailé cheval qu'on appelle Pégase,
Et l'on verra sur une selle rase
Maître Curé s'affourcher sur son dos.

Alors la docte neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hippocrène,
Transportera dans Seaux tout le sacré vallon.

Voilà justement la cause,
Princesse, pourquoi je n'ose
Vous attaquer de ce lieu :
Il vaut mieux vous dire en prose,
Adieu, chère sœur, adieu.

---

[1] Surnom de l'abbé Genest; on donnoit à M. de Malézieux celui de Curé.

A LA MÊME,

A SAINT-MAUR.

J'ai fait cent tours sous mon portique,
Rongé mes ongles bien et beau,
Pour en style macaronique
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux rébus prophétique;
Mais plutôt ferois-je un rondeau,
Ou même un poëme épique,
Qu'un obscur et triste lambeau
D'une figure allégorique.
Reprenons donc style nouveau;
Laissons là langue marotique:
Bouquins [1], bouquins, rentrez dans le tombeau;
Rébus sont morts; adieu la muse antique.
A moins que, du Sieur des Accords
Reprenant les traces obscures,
Je n'aille compiler un corps
Dont je vous délirai, ma sœur, les Bigarrures.
Aussi-bien, contre nos clartés
Tiennent peu les obscurités
Qu'avec art et fine manière
Dans vos écrits vous affectez;

[1] Parodie de deux vers de Sarasin.

Et savons d'un trait de lumière
En percer les difficultés.
Deviner des rébus, princesse, est où je pipe.
Le ciel, en me formant, me fit des yeux de lynx :
Eussiez-vous l'énigme du sphinx,
Vous avez trouvé votre OEdipe.

Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguste
Qui depuis peu nous a rendu
Par un placard le sang aduste.
Je n'en dis rien ; mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette reine aimable
Qui sur le Nil servit d'appui
A ce Romain si redontable ;
Je dirai franchement de lui
Que, s'il avoit été semblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopâtre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil amant
N'auroit dissous dans du vin blanc
Sa grosse et belle perle ronde ;
Et n'eût jamais vu le soleil
Cette fête si magnifique
Dont décrit si bien l'appareil
Le bon Plutarque en sa chronique.

Loin de ce banquet merveilleux,
Dont la chère fut si parfaite,

Ma table, sans viande et sans œufs,
Est celle d'un anachorète :
Je n'y suis entouré que de gobe-goujons,
De mangeurs de lupins, de raves, champignons:
Aucun pourtant n'a le teint blême,
Car, grace au sage mandement
Du prélat qui si saintement
Ordonne avec un soin extrême
Ce qu'on doit manger seulement,
Le vin qui mousse est de carême,
Et n'offense Dieu nullement :
Ainsi, pleins d'une sainte joie,
Toujours réglés et non dévots,
De dits joyeux et de bons mots
Nous assaisonnons la lamproie,
Et l'arrosons du jus des pots.
Mais c'est trop tirer de ma tête,
Dont petit est le réservoir.
J'irai dans deux jours vous revoir :
Donnez ordre que l'on m'apprête
Poulet maigre en votre manoir,
Dont en ce temps on se fait fête
Avec regret, mais par devoir.

AU NOM

DE MONSIEUR LE DUC,

A MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

De Saint-Maur, le 27 mai 1702.

Chère sœur, princesse aimable,
De qui l'esprit agréable
Sans le secours d'Apollon,
Fait de Seaux ce beau vallon
Que nous a vanté la fable,
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Genest et Malézieux
Du récit harmonieux
De leurs douces rêveries
Entretiennent si bien Pan et ses demi-dieux.

Dans sa chétive baronnie
Venez voir un pauvre baron,
Qui très humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure, au nom
De sa sainte Mauritanie;

Non baron de qui l'équipage
Se transporte dans un chausson,
Mais baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de lis en son écusson.
Tout ne cherchera qu'à vous plaire;
Du vin du crû, mais du meilleur;
Nous vous ferons méchante chère,
Mais ce sera de très bon cœur,
Surtout, ma très aimable sœur,
De mets qui ne nous coûtent guère.
Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais avec du pain bis,
Quelques fraises, et d'autres fruits
Qui croissent dans le voisinage;
Le tout à fort modique prix.

Comme on sait pourtant, quoique gentilhomme de campagne, rendre les honneurs qui sont dus à une grande princesse comme vous, on vous présentera un dais en arrivant, et vous serez haranguée.

Le bailli, grave personnage,
Endossera l'accoûtrement
Sous lequel assez rarement
Il rend justice en ce village,
Mais qu'il mettra lors en usage
Pour pouvoir magistralement,
Moitié code, moitié roman,
En son rustique badinage
Vous détacher un compliment,

Où, ravi d'abord en extase,
Surpris d'un éclat sans pareil,
Ce renifleur, avec emphase,
Comparera dans une phrase
Vos yeux aux rayons du soleil.

Avouez, ma chère sœur, que tout cela ne vous donne guère d'envie de venir à Saint-Maur. Voilà pourtant, comme baron, tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque considération pour moi; car enfin, depuis la mort du pauvre baron de la Crasse, nous ne sommes plus que trois à la cour, le baron de Breteuil, Lengeamet, et moi. Mais puisque tous les plaisirs que je vous propose en langage de baron ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici; voyons un peu si ceux que je vous proposerai comme poëte, c'est-à-dire, en langage des dieux à qui l'avenir est déjà présent, ne vous engageront point à passer quelques jours à Saint-Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez sur le soir.

Le Soleil achevoit sa course vagabonde;
Et ses chevaux, lassés de son oblique tour,
S'en alloient au grand trot plonger au sein de l'onde
Ce char dont les rubis font la clarté du jour.
Vous parûtes alors: le dieu de la lumière,
Charmé du plaisir de vous voir,
Immobile dans sa carrière,
Suspend sa course et son devoir,

Et sur vous seule, tout le soir,
Attache les regards qu'il doit à tout le monde.
Les Nymphes qui devoient friser sa tête blonde,
Ne sachant comment ni pourquoi
Phébus venoit si tard au gîte,
Consultèrent tout au plus vite
Protée sur ce désarroi.
Téthys, qui l'attendoit chez elle,
Pâlit de ce retardement,
Et crut que cet hôte infidèle
Avoit changé de logement,
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne sont pas là tous les désordres que vous avez causés. La tête en a pensé tourner à messieurs de l'observatoire. Le pauvre M. Cassini n'en a point dormi : car la dernière heure du jour que vous êtes venue, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu ou aura quatre-vingt-douze minutes ; et depuis que Josué arrêta le soleil, ou que cet astre retourna sur ses pas, de peur de voir un méchant souper, il n'étoit pas arrivé un si grand désordre dans les pendules. Quoi qu'il en soit, vous voilà donc arrivée. D'abord,

On vit s'élancer dans les airs
Le cristal de mille fontaines,
Dont quelques unes, au travers
De longs rameaux touffus et verts,
Arrosoient les cimes hautaines
D'arbres vieux comme l'univers.

Toutes nos épines fleurirent,
Et, sur leurs boutons qui s'ouvrirent,
De cent oiseaux qui s'établirent
On entendit les douces voix :
Philomèle, au fond de nos bois,
Toujours de ses malheurs outrée,
Ce soir-là, sur de nouveaux tons,
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'insolent Térée.
Cependant les jeunes Zéphyrs
Portoient partout l'ordre de Flore,
Qui dans nos champs faisoit éclore
Les fleurs, la joie et les plaisirs.

Avouez que les muses sont bien gasconnes ; car tout cela ne veut dire au plus autre chose, sinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en haut, et dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutissent à une assez agréable fontaine. Mais continuons. Vous descendîtes de là dans une longue allée, qui borde, d'un côté, une grande pièce de pré, et, de l'autre, la rivière de Marne.

Alors sortit de son limon,
Pour jouir de votre présence,
Ce dieu, gendre de Palémon,
Qui, tout fier de cette alliance,
Fit simplement la révérence,
Et ne vous dit ni oui ni non ;
Car, quoique Quinault ait fait faire

D'amour mainte et mainte leçons
Aux dieux, aux nymphes de rivière,
Ils sont muets pour l'ordinaire,
Comme le reste des poissons.

Depuis même que l'académie des sciences a fait l'anatomie d'un évêque marin et d'un triton, que l'on avoit pêchés à Dieppe, on a découvert que ni l'un ni l'autre n'avoient d'organes pour parler. Cela corrigera nos poëtes anciens, et surtout Ovide et nos faiseurs d'opéra, qui font jaser Alphée et les autres fleuves comme des perroquets.

Dans la grande prairie, vous trouvâtes des danses de Nymphes et de Dryades, non pas en jupe, comme on les voit négligées danser au silence des bois, mais parées pour vous recevoir, comme quand elles vont aux fêtes des dieux.

Dans un lointain, on découvrit une troupe de Faunes, de Sylvains, de Chevre-pieds et de Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie ; mais, par respect pour vous, je leur avois fait défendre d'approcher. M. le comte de Fiesque, pour vous faire honneur, et peut-être pour s'en faire un peu aussi, s'étoit mis à la tête de cette illustre compagnie, et vouloit à toute force vous donner un petit divertissement, avec quelques entrées de ballet, dont Pan avoit fait les pas, et lui la musique. Je lui fis signe de s'éloigner brusquement avec ses Capripèdes : mais comme vous savez, ma chère sœur,

qu'il est bien plus le maître que moi à Saint-Maur, malgré toutes mes défenses, il s'approcha tout en colère ; et après avoir murmuré quelques mots inarticulés, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réservés, et que nous passions notre vie avec des gens que nous estimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens qu'il vouloit vous présenter. Oui, me dit-il en jurant, monsieur, oui, monsieur,

Il est mainte tête chenue,
Maint porteur de barbe pointue,
Dont le soulier de maroquin
Nous cache une pate pelue,
Et le pied fourchu d'un bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre, et il fallut bien souffrir que mon factotum,

Puisqu'il en avoit tant d'envie,
Vînt danser avec son follet
Et sa burlesque compagnie
Une figure de ballet.

Il auroit aussi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur elle a quitté ce beau gosier flûté, depuis que le vin de Champagne s'en est emparé.

Ce bon seigneur, que la soif pique
Dès le matin jusques au soir,
De l'organe de sa musique
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avoit plus de là qu'à monter au château, pour s'en aller souper; mais, dès que l'on fut au haut de la terrasse, on aperçut de loin une grosse troupe, qui avoit de l'air d'une cour. La bizarrerie et la magnificence des habits nous arrêta. D'abord

On prit pour une mascarade,
Ou quelque chose d'enchanté,
Un certain air de majesté
Qui régnoit en cette brigade.
Les dames portoient vertugade;
Les chevaliers, collet monté,
Pourpoint de satin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En approchant, je fus tout étonné de voir que cette compagnie conservoit toujours ce même air de gravité, et ne se mettoit guère en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curiosité; et comme je soupçonnois toujours ce spectacle-là d'être un trait d'imagination poétique ou d'enchantement, je détachai l'abbé de Chaulieu, expert en pareilles matières, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus étonné de voir que, dès qu'il approcha, trois ou quatre des plus apparents de la troupe, et qui paroissoient les plus gaillards, vinrent lui sauter au col, en lui disant: Eh! bon jour, frère! nous sommes ravis de vous voir ici; quelles nouvelles au Parnasse? qu'y fait-on? qu'y dit-on? Un cinquième, plus enjoué

et plus goguenard encore que les autres, le joignit; et je l'entendis qui lui disoit, en l'abordant avec mille graces :

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amère,
Et que sa méprise prouva
Qu'avoit plus d'appas que sa mère,
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Rien trouvé qui puisse lui plaire
Que la princesse que voilà.

L'abbé de Chaulieu reconnut d'abord son ami Marot, au style de cette épigramme fameuse. En effet, c'étoit Catherine de Médicis qui se promenoit au pied de son château avec la plupart des poëtes de la cour de François I et d'Henri II. Elle avoit les deux Marot, père et fils, Saint-Gelais, Dubellay, Ronsard, et quelques autres. Comme elle sait le goût que vous avez pour les vers, et que c'étoit une des plus polies et des plus spirituelles princesses du monde, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ses poëtes, pour vous divertir, comme vous et moi avions amené les nôtres. On alloit entrer en conversation, qui apparemment, avec une pareille compagnie, eût été fort vive; nous allions voir pleuvoir, parmi tous ces nourrissons d'Apollon, les virelais, ballades, chants-royaux, épigrammes et madrigaux : mais par malheur il fit un éclair; un chanoine de Saint-Maur,

qui se tronva là, eut peur; il fit un grand signe de croix, et tout disparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le salon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement servies. Si les muses aimoient autant le vin de Champagne, que le poete qui vous écrit ceci, vous auriez une belle description du repas et de toutes les sortes de vins qui y étoient; mais ces vieilles précieuses ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de sornettes,
Je ne sais ce qu'il deviendra.
Je sais bien que, si vous en faites
L'usage qu'il méritera,
Par votre main ars il sera;
Et seront les choses parfaites,
Car ma sœur à Saint-Maur viendra.

A MADAMÈ LA MARQUISE

DE LASSAY,

Qui m'avoit demandé, de la part de S. A. S. madame la duchesse, des vers pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marly, le 2 mai 1702.

Je crois, en vérité, madame, que vous vous moquez de moi, quand vous me demandez des vers et une chanson pour divertir madame la duchesse, pendant son rhume à Marly. Eh! depuis quand donc

Voit-on les Graces enrhumées,
Elles, à ce qu'Horace dit,
Avec Vénus accoutumées
A danser sans bonnet de nuit;
Foulant d'un pied nu les prairies
De l'île où la mère d'Amour
Sur ces rives toujours fleuries
Établit sa charmante cour?
Jamais le père des glaçons,
L'hiver, n'osa porter sa rage
Sur ce délicieux rivage
Où l'éternel printemps fait toutes les saisons.

Là, jamais ni brouillard ni brume
N'obscurcit la clarté du jour,
Et jamais dans ce beau séjour
N'enfanta catarrhe ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'île de Cythère. Tous les lieux que les divinités habitent ont de pareils agréments. Si madame la duchesse veut faire encore un voyage à la campagne aussi long que le dernier qu'elle y a fait,

Vous verrez au pied de Saint-Maur,
Et ceci n'est chose frivole,
La Marne, comme le Pactole,
Couler dessus un sable d'or;
La rose y sera sans épine;
Nos bois y seront toujours verts;
Et cette présence divine
Préservera nos fleurs de l'horreur des hivers.
Dans cet heureux coin de la terre
Elle fera régner la joie et le repos,
Et le délivrera des maux
Qui parfois nous y font la guerre.
Vervins n'y disputera plus :
Dans son savoir plus orthodoxe,
Il citera des faits connus
Et quittera le paradoxe.
Fiesque, loin des soins superflus,
Fera quelque chose d'utile,
Et moins altéré, plus tranquille,
Ne cognera plus de fétus.

Tous nos jours seront jours de fête,
Et n'auront que de belles nuits.
Lassay chassera ses ennuis,
Et ne frottera plus sa tête;
Mais, tranquille dans un bosquet
Où sa bergère ira l'attendre,
Il oublîra cet amour tendre
Qu'il eut pour les coups de mousquet.
Pour moi, sage comme Xaintraille,
Laissant la rime et l'in-promptu,
Au lieu d'un gros ventre pointu,
J'aurai bientôt la belle taille
Et l'esprit de l'abbé Testu.

Je crois qu'il est plus glorieux aux charmes de madame la duchesse de faire ces grands changements à Saint-Maur, que de faire naître les fleurs sous ses pas; louange que je laisse aux poëtes de profession à lui donner. Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de lire cet endroit de ma lettre à monseigneur le duc, parcequ'il connoîtra mieux que vous l'importance de ces métamorphoses, connoissant mieux les personnages dont il s'agit.

Voilà ce qu'Apollon m'a inspiré de vous dire, avant que de me dicter la chanson que lui demande madame la duchesse, pour faire répondre, dans le conte de fée qu'elle fait, la princesse Rosette à son amant invisible. Le pauvre diable étoit enfermé dans une perle en poire qu'elle portoit à l'oreille,

et se plaignoit que la présence importune de son gouverneur l'empêchoit de parler à la princesse. Je vous avouerai ingénument que je ne sais point faire parler un amant invisible; je sais seulement

Que ce seroit rare merveille,
Encor plus gentil ornement,
De pouvoir porter son amant
En forme de pendant d'oreille.

Jusques à ce que cette belle invention, qui se découvrira peut-être, soit trouvée, voilà trois couplets de chanson pour celle qui l'avoit.

Un pauvre amant invisible,
Quoiqu'aimé, n'a tout le jour
D'autre plaisir plus sensible,
Que de conter son amour.

S'il se plaint que la contrainte
Lui ravit cette douceur;
Un cœur touché de sa plainte,
Comme lui, sent ce malheur.

L'amour, quand il est extrême,
Rend tout égal entre nous.
Souffrir avec ce qu'on aime
A quelque chose de doux.

Ne me ferez-vous point de réponse à ceci? Vous avez à Marly des nourrissons d'Apollon, et très bien nourris :

La Fare, au corps gent et dodu,
Maître libertin de la rime,

Sur qui Phébus a répandu
Le badinage et le sublime.
Je n'ose nommer en ce lieu
Ce charmant, cet aimable prince
Dont la muse finement pince
Jusques aux serviteurs de Dieu.

Il ne me reste ici, madame, qu'à supplier madame la duchesse, quand elle voudra achever de rassembler tous les plaisirs à Saint-Maur, de vous amener avec elle, vous qui pouvez faire les délices de tout le genre humain; vous, dis-je, dont tout le monde seroit charmé, seroit content, si vous vouliez bien l'être une fois de vous-même; car enfin

Les dieux vous donnent l'art de plaire,
Et le pouvoir de charmer;
C'est avoir de quoi se satisfaire
Que d'avoir de quoi se faire aimer.

AU MARQUIS

DE DANGEAU,

ÉTANT DANS SON GOUVERNEMENT DE TOURAINE.

De Saint-Maur, le 6 octobre 1702.

Gouverneur de ces beaux climats
Que du ciel la douce influence,
Loin des hivers et des frimas,
A faits le jardin de la France,
Vous agissez très sagement
De souhaiter que l'enjoûment
De notre muse vous réveille :
Car nous croyons très aisément
Qu'assez souvent, sous une treille,
Dans un doux assoupissement,
En Touraine Apollon sommeille.
Ce dieu sobre, qui ne peut pas
S'échapper seulement à boire
Deux doigts de vin à son repas,
Peut fort bien, au bord de la Loire,
S'enivrer de vos bons muscats,
Puisque de cette belle eau claire
Que frère Lubin savoit faire
Très prudemment boire à son chien
Le blond Phébus à tasse pleine

Se coiffe au bord de l'Hippocrène
Aussi rondement, aussi bien,
Que fait le bon-homme Silène
Du jus du Père Bromien;
Et c'est de cette docte ivresse
Que naissent si facilement
Tous ces vers où si galamment
Tantôt tu chantois ta maîtresse,
Tantôt les peines d'un amant,
Toujours avec tant d'agrément,
Que jadis pour toi, dans la Grèce,
Laïs eût quitté brusquement
Anacréon dans sa jeunesse.
Quant à la muse de Saint-Maur,
Que moins de douceur accompagne,
Il lui faut du vin de Champagne
Pour lui faire prendre l'essor :
Aussi, quoique sage et pucelle,
Mais plus libertine que celle
De Saint-Amand et de Faret,
Dans son aimable négligence
Elle se sent de la licence
De la table et du cabaret;
Ce qui fait que la jouissance,
Dans les vers de ses nourrissons,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuses chansons.
Souviens-toi qu'Auguste venoit
Avec Mécénas chez Horace;
Et du monde qu'il gouvernoit

Quittoit le soin pour le Parnasse.
Parmi les verres et les pots
On vit ce maître de la terre
S'échapper en joyeux propos,
Et quelquefois, par de bons mots,
Pincer, dans une douce guerre,
Les ridicules et les sots.

Que serviroit de vous apprendre
Que le preux Mélac vient de rendre,
Plutôt accablé qu'abattu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre
De ce fort si bien revêtu?
Car vous savez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

Sachez plutôt que dans ce lieu
La femme d'un héros, et la fille d'un dieu,
Avec sa cour est arrivée.
On croit que c'est Vénus, des Graces entourée,
Qui transporte en ce beau séjour
Tous les charmes dont est parée
L'île où l'on adore l'Amour:
Aussi son aimable présence
Chasse déjà les aquilons,
Qui nous marquoient la décadence
De nos fruits et de nos melons;
Et l'on voit venir, sur les ailes
De Flore et des jeunes Zéphyrs,
Couronnés de roses nouvelles,
Le beau Printemps et les Plaisirs.

Avouez, marquis, que sans peine,
Pour voir cette charmante cour,
Vous quitteriez votre séjour,
Et tous les muscats de Touraine.

A MONSIEUR

DE MALÉZIEUX,

Sur une fête qu'il donna à la duchesse DU MAINE, à Châtenai, en 1703.

QUEL est cet homme admirable,
Cet opérateur charmant,
Qui d'un spectacle agréable
Fait naître l'enchantement?

Des plaisirs d'une bergère
Il sait amuser les dieux;
A tant de talents de plaire
Je reconnois Malézieux.

Parmi la magnificence
D'une fête de la cour,
Tout respire l'innocence
Du plus champêtre séjour.

Ici la reconnoissance
Répond toujours aux bienfaits,
Et les siècles ni l'absence
Ne l'effaceront jamais.

Du Maine, si respectable,
Digne fille de cent rois,

Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle est parmi nos bois.

Dans cette belle contrée
Tout berger est Céladon ;
Chaque bergère est Astrée ;
Et tout ruisseau, le Lignon.

Nos beautés, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux :
L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçus des cieux.

Leurs miroirs sont nos fontaines.
Ainsi que des autres fleurs,
Les zéphyrs, par leurs haleines,
De leur teint font les couleurs.

L'amour même est sans malice,
Simple et sans déguisement ;
L'on n'aime ici l'artifice
Que dans les feux seulement.

AU MÊME,

Qui avoit invité l'auteur à un divertissement où devoit se trouver madame la duchesse DU MAINE, en 1706.

SEIGNEUR châtelain, la manière
Dont m'invitez si galamment
Aux tournois, combats de barrière,
Que prépare votre enjoûment
A Vénus, qui chez vous doit tenir cour plénière,
Mérite humble remercîment :
Si je jouis de la lumière,
Je n'y manquerai nullement.
Qui ne suivroit aveuglément
Les ordres d'une princesse
Qui sait si gracieusement
Joindre au pouvoir d'une déesse
Tout ce qu'une mortelle eut jamais d'agrément ?
Mais quand bien même la Parque
M'auroit d'un coup de ciseau
Fait passer le noir ruisseau
Où Charon mène sa barque ;
Seigneur, n'en soyez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenai ;
Car Pluton, quoiqu'inflexible,
Si du Maine daignoit seulement m'appeler,

Bientôt devenu sensible,
Avec un compliment me laisseroit aller;
Et, mieux que ne fit Orphée
Pour Eurydice autrefois,
Le doux charme de sa voix
Me conduiroit à Seaux tout droit de l'Élysée.

Ainsi, quoi qu'ordonne le sort,
Au châtel enchanté vers six heures je vole;
Et vous m'aurez, vif ou mort,
Pour spectateur bénévole.

VERS
DE M. DE MALÉZIEUX,

Donnés à M. l'abbé DE CHAULIEU, en arrivant à souper à Seaux, le 25 décembre 1715.

QUELLE ardeur subite m'enflamme!
Quel dieu, s'emparant de mon ame,
M'inspire la fureur des vers ?
Apollon quittant le Parnasse
Vient-il animer nos concerts ?
Ou Chaulieu vient-il en sa place ?

RÉPONSE
DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

POURQUOI chercher si loin quel est ce feu nouveau
Qui s'allume dans ton ame,
Ou quel dieu d'un trait de flamme
Vient échauffer ton cerveau ?
Qui peut avoir un regard de du Maine,
Et qui connoît le pouvoir de ses yeux,
A-t-il besoin de chercher d'autres dieux,
Ou d'aller boire à la belle fontaine
Où si souvent s'enivre Malézieux ?

A MONSIEUR

DE MALÉZIEUX,

En réponse à des couplets qu'il avoit composés sur la spiritualité de l'ame.

Au plus docte, au plus gracieux
Des habitants du Parnasse;
Il loge proche d'Horace
Sur ce mont délicieux,
Au coin de la grande place,
A l'hôtel de Malézieux.

Pour te répondre il faut plus d'une fois
Sur l'Hélicon consulter Melpomène;
Car l'in-promptu n'a pas assez d'haleine,
Et son auteur n'a pas assez de voix.
C'est la raison, n'en soyez point en peine,
Pourquoi je n'ai sur le champ répondu;
Et j'aime mieux, absorbé, confondu,
Dire : Seigneur, excusez le bon-homme,
Il a laissé son calepin à Rome.

Puisque le prix haussé de la monnoie
Fait qu'aujourd'hui chacun, à ce qu'on dit,
Paye ce qu'il doit avec joie,
Il est juste que je t'envoie
Les trois couplets dont tu m'as fait crédit.

I.

Tu débrouilles dans tes vers
Si bien la machine ronde,
Et la sagesse profonde
Qui régit cet univers,
Qu'il faut, si je ne m'abuse,
Que tous les jours Malézieux
Et sa philosophe muse
Assiste au conseil des dieux.

II.

Pour répondre à tes chansons,
Il faudroit de la Nature,
De Lucrèce, ou d'Épicure,
Emprunter quelques raisons:
Mais sur l'essence divine
Je hais leur témérité;
Et je n'aime leur doctrine
Que touchant la volupté.

III.

Je suis cet attrait vainqueur,
Ce doux penchant de mon ame,
Que grava d'un trait de flamme
Nature au fond de mon cœur;
Dans une sainte mollesse
J'écoute tous mes désirs;
Et je crois que la sagesse
Est le chemin des plaisirs.

A MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

En lui envoyant une bourse.

Vénus vous a donné depuis peu sa ceinture;
Aujourd'hui le dieu des larrons,
Ce gentil dieu qu'on appelle Mercure,
Dieu des rhéteurs, des ribleurs et fripons,
Vient vous offrir présents d'autre nature;
Une bourse qu'à l'opéra
Il a coupé depuis trois jours en çà:
Et fut très bien payé par sa richesse
Du gentil tour qu'avoit fait son adresse;
Car il trouva plus de mille talents,
Restes sacrés de l'antique monnoie,
Rares trésors que le ciel nous envoie,
Quand il veut bien nous faire des présents.
Trouva d'abord trois cents talents de plaire,
Pour le moins autant de charmer,
Quatre cents de se faire aimer;
Marqués étoient tous au coin de Cythère:
De plus celui de se bien exprimer,
A ce qu'on dit donner forme nouvelle,
Parler raison, et parler bagatelle;
Surtout trouver l'invention
De joindre avec délicatesse

Au tour précis, à la justesse,
Beaucoup d'imagination.
Mais c'est assez; car sans point de mécompte
Voilà les mille dons dont je vous devois compte.
Or en ceci ce dieu ne s'est mépris,
Et jugea bien cette Lourse être vôtre;
Car l'univers en son vaste pourpris
En pourroit-il encor fournir une autre
Qui possédât ce nombre de talents?
Sans y compter mille et mille agréments
Qu'en vous formant les dieux sur vous versèrent,
Ceux dont aussi les Graces vous parèrent.

AU CHEVALIER

DE BOUILLON,

EN 1704.

Toi qui, né philosophe au milieu des grandeurs,
As secoué le joug des vulgaires erreurs,
Et, gai dans tes discours, et simple en ta parure,
Connois pour toutes lois les lois de la nature;
Chevalier, reçois ces vers
D'une muse libertine :
Qu'ils aillent, sous ton nom, de popine en popine,
Apprendre à tout l'univers
Que Fite et la Morillière [1],
Pour n'avoir point de Césars,
Ont pourtant, sous leur bannière,
Leurs héros, ainsi que Mars;
Que ceux qui, comme toi, ont des talents de plaire,
De l'esprit, de la beauté,
Doivent, d'une main ménagère,
Mettre à profit le temps, qui, d'une aile légère,
Emporte nos plaisirs avec rapidité;
Et que la seule jouissance
D'un instant si précieux

[1] Fameux marchands de vin.

Est l'unique présent que, dans leur bienveillance,
Puissent nous faire les dieux.
Sur ce principe de sagesse,
Affranchi des devoirs, en pleine liberté,
Goûte tous les plaisirs que t'offre la jeunesse
Dans les bras de l'oisiveté.
Je sais qu'une façon de penser folle et vaine
Établit qu'il est glorieux
De porter sur les pas de ton oncle Turenne
Le bruit de ses exploits en mille et mille lieux;
Que, sorti, comme toi, d'une illustre origine,
Avec ton port, ta bonne mine,
Une jambe de bois te siéroit assez bien;
Et qu'après nos guerres finies
Tu viendrois avec grace encore aux Tuileries,
Éborgné, clopinant, nous servir d'entretien.
Que te reviendroit-il de tant de renommée?
Rien que la chétive lueur
Et quelque peu de fumée
D'une lampe en ton honneur
Sur ton cercueil allumée,
Et le touchant plaisir, aux pieds du grand Louis,
Enterré près Guesclin, d'infecter Saint-Denis.
Va, que cette folle idée
Ne trouble pas tes beaux jours.
Vois-tu, près de la guinguette,
Folâtrer, dessus l'herbette,
Vénus avec les Amours?
Elle attend, sous cette treille
Où tu vois mainte bouteille,

Nolet [1] au sortir du Cours.
Joins ce que ton cœur adore
A ce couple libertin :
Qu'en ouvrant les cieux l'Aurore
Vous trouve tous quatre encore
Ivres d'amour et de vin ;
Et grondez cette pleureuse,
Qui, pour troupe si joyeuse,
S'éveille un peu trop matin.
Mais, hélas ! ô loi trop dure !
Cependant que je te fais
De cette aimable aventure,
Cher chevalier, les portraits,
Je ne verrai désormais
Tous ces plaisirs qu'en peinture !
Qu'importe que la vieillesse
Vers moi s'avance à grands pas,
Quand Épicure et Lucrèce
M'ont appris que la sagesse
Veut qu'au sortir d'un repas,
Ou des bras de sa maîtresse,
Content l'on aille là-bas ?
Pour moi, qui crois telles choses
Conformes à la raison,
Sur les pas d'Anacréon,
Je veux, couronné de roses,

---

[1] Capitaine aux Gardes, homme de bonne compagnie, et convive agréable.

Rendre visite à Pluton;
Je vois d'un œil sec la Parque
Qui commence à se lasser,
Et Charon fréter la barque
Qui va bientôt me passer.

LETTRE

DE VOLTAIRE

A M. L'ABBÉ

DE CHAULIEU,

Écrite de Sully, en 1716.

A vous l'Anacréon du Temple,
A vous le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des dieux!

Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle a demeuré deux ans de suite; mais il n'y était point par ordre du roi. Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son génie; cela accommoderait bien un homme qui

veut vous écrire : mais comme on assure qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé de recourir à lui-même :

Et, dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus badin des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice
Comme eût fait un prêtre des dieux,
Ou quelque vieille pythonisse :
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère ;
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
En in-promptu je lui dis donc :
Eh ! de grace, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour un rimeur qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Sémèle :
Du haut de ce divin canton
Descendez donc, monsieur Chapelle.
Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation ;
Car enfin, quoique mal tournée,

Elle était faite en votre nom.
Chapelle en ce moment-là donc
M'apparut par la cheminée.
Je fus bientôt, à son approche,
Saisi d'un mouvement divin,
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi dans sa poche :
Il s'appuyait sur Bachaumont,
Dont il se servit pour second
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Est la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et, si la poste ne me pressait, je vous le rimerais, ce Bachaumont-là n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien ; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du voyage, et entre autres, VOUS CE BERCEAU QU'AMOUR EXPRÈS....

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs : il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle, pour lui demander comme il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulants,

De la nature heureux enfants,
Où l'art ne trouve rien à dire.
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin :
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servi, quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien.

LETTRE

DE VOLTAIRE

ET DE M. L'ABBÉ

COURTIN,

Écrite de Sully, à monseigneur le Grand-Prieur.

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un poëte des plus minces
Qu'un assez bizarre destin
A confiné dans ces provinces.

Vous voyez, monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour V. A. a réuni deux hommes bien différents.

L'un, gras, gros, rond, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné
Avec la croupe rebondie:
Sur son front respecté du temps
Une fraîcheur toujours nouvelle

Des premiers jours de son printemps
Entretient la fleur éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Bien moins malin que l'on ne dit,
Et sans doute de Dieu maudit,
Puisque toujours il versifie.

Notre premier dessein était de vous envoyer un ouvrage dans les formes, moitié prose et moitié vers.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu deplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.
Nous eussions peint les Jeux voltigeant sur vos traces,
Et cet esprit charmant au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgraces;
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse;
Nous vous eussions avec adresse
Fait la peinture des Amours,
Et des Amours de toute espèce :

Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût point fait la différence :
Bacchus aurait paru de tocane échauffé,
D'un bonnet de camphre coiffé,
Célébrant avec vous mainte joyeuse orgie,
Ayant sans cesse à son côté
Les plaisirs et la liberté,
Quelquefois même la folie.
Petits soupés, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins
Que les Amours à rire enclins
Dans leur sottisier recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
O que j'aime ces vers badins,
Ces riens charmants et pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il avait sa place
Avec Auguste et Mécénas!

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits.
Nous ne sommes point beaux esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant

Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément
Qui dans votre Temple réside.
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre unique affaire.
Nous buvons à votre santé
Dans ce beau séjour enchanté,
Nous faisons excellente chère;
Et voilà tout, en vérité :
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ

DE CHAULIEU.

J'avois résisté jusques ici, monsieur l'abbé, à toutes vos coquetteries : mais il faut avouer sa foiblesse ; je n'ai jamais pu tenir contre le pâté de perdrix dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre lettre. J'ai senti avec plaisir que mon appétit et mon estomac étoient en moi plus forts que l'amour-propre. Transporté d'une reconnoissance gloutonne qui m'a tenu lieu d'enthousiasme, je me suis écrié :

Toi, dont le teint fleuri, respecté des années,
Fit toujours les souhaits des beautés surannées,
Aimable glouton, cher Courtin,
Qui veux, quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours reprendre du vin,
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainsi n'aura fin ;
Quand arriva l'épître vôtre,
J'étois gisant sur le grabat ;
Et le rhume, qui tout abat,

Tenoit Palaprat dans un autre,
Gisant comme moi tout à plat.
Avouez que, sans imprudence,
Rimeurs en état si piteux
Ne doivent rompre le silence,
Car d'un corps foible et langoureux
L'esprit ressent la décadence;
Et le chagrin de la souffrance
Éteint le brillant de ces feux
Qu'allument la santé, les plaisirs et les jeux
Dans le sein de l'intempérance.
Et puis, messieurs les beaux esprits,
Qui veut vous faire une réponse
Plus d'une fois sur ses écrits
Doit passer la pierre de ponce.
Ainsi point ne serez surpris
Que ces contre-temps, ces obstacles
Ayent fait cesser les oracles
Que Bacchus rendoit au pourpris
Du Temple, où se faisoient miracles
Autant qu'à temple de Paris.

N'allez pas croire, au moins, messieurs, que j'aie voulu vous faire une réponse en forme ni méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible que j'ai eue depuis un mois sur les yeux, je me purgeai hier; et la médecine me fit évacuer ces malheureux vers que je vous envoie, qui, je crois, faisoient la matière corrompue de tous les maux que j'ai soufferts; car, comme a très bien dit

M. Arouet, maudit est de Dieu, et bien malade, qui toujours versifie. Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon,

Qui, sous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement,
En badinant, une aiguillette,
Mais le tout avec agrément.

Pour vous, successeur de Villon,
Dont la muse toujours aimable
Fait de Sully ce beau vallon
Que nous a tant vanté la fable,
Sachez que si, dans nos repas,
Par quelque gentil vaudeville
Nous avons réprimé les fats
Qui sans nous inondoient la ville,
Jamais notre malignité
Ne sentit l'aigreur de la bile,
Et jamais toute la gaîté
De notre troupe encline à rire
Ne passa jusqu'à l'âpreté
De la plus légère satire.
Suivez ces utiles leçons;
Et, toujours occupé de plaire,
Cueillez au jardin de Cythère
Des fleurs pour orner vos chansons.
C'est là qu'Amour avec sa mère
Tient école de sentiment,
Et répand certain enjoûment

Sur nos vers, et cette mollesse
Où ni le brillant, ni les traits,
Ni toute la délicatesse
De l'esprit n'atteindra jamais,
Et dont votre muse badine,
De jour en jour plus libertine,
Nous fait sentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, et même assez pour un convalescent.

Quant à notre père prieur
Qui, dans sa verve, souvent pince
Jusqu'à son humble serviteur,
Il ne veut plus être rimeur,
Et s'est mis à faire le prince.
De sa table, qui n'est pas mince,
A de joyeux compotateurs
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun seigneur de province.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, messieurs, à vous donner salut et bénédiction, et à vous souhaiter.....

Dans votre séjour enchanté,
Buvez frais, faites chère lie.
Dieu vous donne prospérité,
Son paradis en l'autre vie,
Dans celle-ci joie et santé!
Goûtez bien votre oisiveté,
Et bornez au plaisir votre philosophie.

AU CHEVALIER

DE BOUILLON,

EN 1713.

Élève que j'ai fait en la loi d'Épicure,
Disciple qui suis pas à pas
D'une doctrine saine et pure
Et les leçons et les appas;
Philosophe formé des mains de la nature,
Qui, sans rien emprunter de tes réflexions,
Prends pour guide les passions,
Et les satisfais sans mesure;
Qui ne fis jamais de projets
Que pour l'instant présent qui coule à l'aventure,
Et, sachant au plaisir borner tous tes souhaits,
Foule aux pieds la fortune, et ris de son empire;
Heureux libertin, qui ne fait
Jamais rien que ce qu'il désire,
Et désire tout ce qu'il fait!
Chevalier, c'est peu qu'au Temple
Je t'aie appris comment, dans la belle saison,
Avec des talents de plaire,
Un homme sage doit faire
D'amour et de plaisirs une douce moisson:
Mais il faut que mon exemple,
Mieux qu'une stoïque leçon,

T'apprenne à supporter le faix de la vieillesse,
A braver l'injure des ans;
Te montre comme il faut, par des amusements,
Arrêter, dans ces derniers temps,
La volupté qui fuit, le plaisir qui nous laisse.
En vain la nature épuisée
Tâche à prolonger sagement,
Par le secours d'un vif et fort tempérament,
La trame de mes jours que les ans ont usée;
Je m'aperçois, à tout moment,
Que cette mère bienfaisante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeurs
De sucs empoisonnés inonde ma paupière;
Mais ce n'est pas assez d'en perdre la lumière,
Il faut encor que son aigreur,
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur
Qui serve à ma vertu de plus ample matière.
La goutte, d'un autre côté,
Me fait, depuis vingt ans, un tissu de souffrance.
Que fais-je à cette extrémité?
J'oppose encor plus de constance
A cette longue adversité,
Qu'elle n'a de persévérance:
Car ma triste expérience,
En m'apprenant à souffrir,
M'apprend que la patience
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir.

Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triste hiver compagnes trop fidèles,
Je suis tranquille et gai. Quel bien plus précieux
Puis-je espérer jamais de la bonté des dieux?
Tel qu'un rocher, dont la tête
Égale le mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots;
La mer autour bruit et gronde :
Malgré ses émotions,
Sur son front élevé règne une paix profonde,
Que tant d'agitations
Et que les fureurs de l'onde
Respectent à l'égal des nids des alcyons.

Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asile assuré
Contre ces préjugés dont l'esprit enivré
De sa propre raison lui-même se défie;
Et, sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle, autant qu'il peut, les principes des choses,
Connoît les nœuds secrets des effets et des causes,
Regarde avec mépris et la Parque et Charon,
Et foule aux pieds le bruit de l'avare Achéron!
Mais c'est pousser trop loin peut-être la sagesse:
J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse,
Et, de l'opinion respectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laisse là Minos et son urne fatale,
Le rocher de Sisyphe et la soif de Tantale;

Et, sans m'aller noircir de cent tourments divers,
Tout ce qui s'offre à ma pensée,
Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verts,
Et les champs fortunés de la plaine Élysée.
Là, dans l'instant fatal où le sort m'a remis,
J'espère retrouver mes illustres amis;
La Fare avec Ovide, et Catulle et Lesbie;
Voulant plaire à Corinne ou cajoler Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit,
Au son harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille et d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées.
Quel spectacle à mes yeux, et quel plaisir nouveau!
Dans un bois d'orangers, qu'arrose un clair ruisseau,
Je revois Seignelai, je retrouve Béthune,
Esprits supérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie et de plus de fortune.
Avec Gaston de Foix quelle ombre se promène?
Ah! je la reconnois; c'est le jeune Turenne,
Présent rare et précieux,
Que l'avare main des dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire et d'honneur
Ne t'eussent point porté tes vastes destinées,
Si Mars, jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées!
Que vois-je près de toi? c'est ta mère éperdue,
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descendue,

Qui, conservant pour toi ses tendres sentiments,
De ce fils si chéri vole aux embrassements.
Marianne, est-ce vous ? Le ciel impitoyable
A-t-il voulu sitôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable,
Et qui pouvoit aux dieux disputer des autels,
Si la grace et l'esprit, comme eux, est adorable ?
Quoi donc ! quand j'espérois qu'à mon heure fatale
Tu recevrois mon ame à nos derniers adieux,
Et que ton amitié, pour moi toujours égale,
Peut-être, en soupirant, me fermeroit les yeux;
C'est moi qui te survis ! et ma douleur profonde
N'a, pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jusques au bout du monde,
De jeter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agréments, et célébrer tes charmes,
Dans ces vers mille fois effacés par mes larmes !

Dans une foule de guerriers,
Vendôme, sur une éminence,
Paroît couronné de lauriers;
Vendôme, de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions
Que le sac de Carthage et celui de Numance
N'obscurcit pas ses actions;
Et laisse à juger à l'Espagne
Si son bras n'y fit pas plus en une campagne,
Qu'ils n'y firent en dix avec vingt légions.

Dans le fond des jardins de ce séjour tranquille
Mais quel est ce héros issu du sang des dieux ?

C'est ce prince adorable à qui les destinées
Donnèrent, à Saint-Maur, mes dernières années;
C'est d'Enghien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nerwinde et Steinkerque entretenant Achille.
Je vois ce vainqueur d'Ilion
Frémir que tout son courage
Aux bords du Simoïs n'ait pas fait davantage
Que dans ces deux combats fit ce jeune lion.

Plus loin, dans le fond d'un bocage,
Je vois Catinat et Caton
A tous les gens de bien faisant une leçon.

Ainsi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l émail des prairies,
Je promène les erreurs
De mes douces rêveries;
Et, ne pouvant former que d'impuissants désirs,
Je sais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes souvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaisirs.
Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Sylvie,
Rappellent à mon cœur son amoureux tourment!
Bien loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.
Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes!
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi, dissipa mes alarmes,
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,

Sous ce tilleul, au frais je vins me reposer.
Cet arbre porte encor le tendre caractère
Des vers que j'y gravai pour l'aimable bergère,
Arbre, croissez, disois-je, où nos chiffres tracés
Consacrent à l'amour nos noms entrelacés!
Puissent croître avec vous nos ardeurs mutuelles!
Et que de si tendres amours,
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'ayent au moins de fin que la fin de nos jours:
Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poison lent et funeste,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

L'IMAGINATION,

AVEC

L'ADIEU AUX MUSES.

ODE.

Quel éclair perce la nue !
Quelle est la divinité
Qui vient offrir à ma vue
Tant de grace et de beauté ?
Qui, comme elle, peut paroître ?
Sa main sème plus de fleurs
Que l'Aurore n'en fait naître,
Et qu'Iris n'a de couleurs.

Son art forme sa coiffure :
L'or, les perles, les saphirs,
Et sa riche chevelure
Est le jouet des Zéphyrs :
Ce beau feu qui l'environne
Tient de sa vivacité ;
Et tout l'air de sa personne
Marque sa légèreté.

Devant elle la richesse
Marche avec l'invention ;
Alentour volent sans cesse
Le charme et la fiction :
Qu'à ses traits, sa gentillesse,
Et qu'à mon émotion,
Je reconnois ma déesse !
C'est l'Imagination.

Reine aimable des mensonges,
Viens-tu, mère des erreurs,
De l'ivresse où tu nous plonges
Me rappeler les douceurs ?
Ton brillant et ta jeunesse
Pour moi sont hors de saison ;
Laisse en repos ma vieillesse
Suivre à la fin la raison.

Non, déesse ; je m'égare :
Reste toujours avec moi.
Quoi que le sort nous prépare,
Nous le bravons avec toi.
L'amertume du calice
Par toi se change en douceurs ;
Et les bords du précipice
Par toi sont semés de fleurs.

Tu peux, quand la destinée
Nous réduit au désespoir,
Prêter à l'ame étonnée
Ta façon de concevoir,

Qui du courage héroïque
Fait le généreux effort,
Et dans une ame stoïque
Fait le mépris de la mort.

C'est par toi, divine fée,
Qu'au sein même du repos
L'essor seul de la pensée
Fait éclore les héros.
C'est toi qui les illumines
Par la beauté des objets,
Et seule les détermines
A tous leurs vastes projets.

Ta divine frénésie
Pouvoit seule enfler le cœur
De ce Grec qui de l'Asie
Osa devenir vainqueur.
Eût-il entrepris la guerre
Si ton magique miroir
N'avoit pas fait voir la terre
Tremblante sous son pouvoir?

Si tu n'avois montré Rome
Et son sénat orgueilleux
Soumis aux lois d'un seul homme,
Les eût-il domtés tous deux?
Sans une si douce amorce,
Cet ennemi de Caton
N'auroit jamais eu la force
De passer le Rubicon.

Tu fais les talents de plaire;
Et par toi Pâris trouva
L'art de rendre moins sévère
La beauté qu'il enleva.
Dans ce temps sec et stérile,
Heureux à qui tes faveurs
Sans travail rendent facile
Le commerce des neuf sœurs!

Jamais loin de ta présence
Ne sont les Ris et les Jeux :
Ferrand tient de ta puissance
L'empire qu'il a sur eux.
Lorsque ton beau feu s'allume,
Veut-il écrire d'aimer;
Vénus vient tailler sa plume,
Les Graces le font rimer.

Feu divin, que Prométhée
Alla prendre dans les cieux,
Vive image de Protée,
Rare et cher présent des dieux,
Céleste et brillante flamme,
Je renonce à vos clartés :
Il faut occuper mon ame
De plus solides beautés.

Muses, que j'ai tant chéries,
Je vous quitte désormais :
Adieu, douces rêveries;
Vous ne reviendrez jamais.

Adieu, Pinde; adieu, fontaine;
Adieu, lauriers toujours verts;
Lieux sacrés ou Melpomène
M'apprit à faire des vers.

Aussi bien de ma carrière
Je touche au bout; et les dieux
Commencent de la lumière
A priver mes tristes yeux.
Disparoissez, songe aimable:
Que l'affreuse vérité
Dans le malheur qui m'accable
M'offre au moins sa dureté.

Je sens qu'un dieu se retire:
C'est ce dieu qui présenta
A ma jeunesse la lyre
Que Chapelle me prêta.
Je vais, déesse, à ta gloire,
A l'honneur de tes bienfaits,
Pendre au temple de Mémoire
Les derniers vers que j'ai faits.

A MONSEIGNEUR
DE VENDÔME,

Grand-Prieur de France, sur son retour à la cour, en octobre 1715.

ODE.

J'avois suspendu ma lyre
Au temple des doctes sœurs;
Les ans du dieu qui m'inspire
Avoient calmé les fureurs :
Mais, prince, ni la foiblesse
De l'âge, ni sa froideur,
Ne peut rien sur la tendresse
Des sentiments de mon cœur.

C'est elle qui me ranime,
Et, malgré mes cheveux gris,
Pour toi de quelque sublime
Saura parer mes écrits.
Est-il muse, ni Parnasse,
Qui jamais eût le pouvoir
De tenir en moi la place
Du plaisir de te revoir?

Tel qu'une douce rosée
Qui rend la vie à nos fleurs,
Sur ma trame presque usée
Tu répands mille douceurs :
Ton retour de ma vieillesse
Fait cette belle saison
Où jadis l'enchanteresse
Eut l'art de remettre Éson.

Reçois le premier hommage
Des transports que tu me rends :
Je n'en veux point d'autre usage
Que de t'offrir mon encens,
Chanter un hymne à ta gloire,
Et, par des chants immortels,
Au temple de la Victoire
Te consacrer des autels.

Là, sur ses riches murailles
D'un marbre blanc de Paros,
Je tracerai ces batailles
Où se trouva mon héros ;
Fleurus, Steinkerque, et la plaine
Où le grand Vendôme et vous,
Tels que les frères d'Hélène,
Se connoissoient à leurs coups.

Quoi ! d'une large blessure
Ton sang coule à gros bouillons,
Et, rougissant ton armure,
Fait frémir nos bataillons !

Le destin, à qui tout cède,
Nous fait trop voir en ce lieu
Qu'aux champs troyens Diomède
Put jadis blesser un dieu.

Je te vois, dans ces années
Qu'Achille étoit au giron,
Par l'ordre des destinées,
Des femmes ou de Chiron,
Cherchant la gloire ou la guerre,
Jusqu'au-delà de la mer,
De ton nom remplir la terre
Qui vit naître Jupiter.

Au fond du temple est l'image
Du Rhin parmi ses roseaux,
Effrayé que ton courage
Osât traverser ses eaux :
C'est là qu'on te voit à nage
Fendre les flots écumeux
Qu'opposoit à ton passage
En vain ce fleuve orgueilleux.

Dès que la fière Byzance
Semble contre nos remparts
Vouloir avec insolence
Déployer ses étendards,
La noble ardeur de ton zèle
Saisit cette occasion,
Et déjà vole où l'appelle
Malte et la religion.

Tu touches la terre à peine :
De tous côtés, sous tes pas,
Au seul nom du capitaine,
On voit naître des soldats :
Tout y respire la guerre ;
Devant toi fuit la terreur
De ces vainqueurs de la terre,
Et contre eux tourne en fureur.

Tu dis, et déjà du sable
Sortent des retranchements,
Digue à jamais redoutable
A l'orgueil des Ottomans :
Prince, ta main qui les trace,
S'il le faut, bien mieux encor
A ces cohortes de Thrace
En disputera l'abord.

Mais laissons à la déesse
A cent bouches, a cent voix,
A nous raconter sans cesse
La grandeur de tes exploits.
Viens, ma muse ; viens, parée
De fleurs pour tous ornements,
De ris, de jeux entourée,
Viens chanter ses agréments.

Chante ses talents de plaire,
Sa droiture, sa bonté ;
Avec un esprit d'affaire,
Le brillant de la gaîté ;

Sans débauche, sans mollesse,
Le goût de la volupté;
Le calme de la sagesse,
Et jamais d'oisiveté.

Quoi donc ! dix ans de souffrance
Et d'un exil odieux
Seront-ils la récompense
De tant de dons précieux?
Le ciel, qui l'auroit pu croire?
En te comblant de grandeurs,
Eût bien moins fait pour ta gloire,
Qu'il n'a fait par tes malheurs.

Il semble que la fortune
Cherche, en ton adversité,
Une preuve non commune
D'un excès de fermeté :
De peur même que l'envie
Ne doutât d'une vertu
Qui, dans le cours de ta vie,
N'auroit jamais combattu,

Après un si long orage,
Tu reparois à nos yeux
Tel qu'au sortir d'un nuage
Le soleil plus radieux
Dore le haut des montagnes,
Et de l'abri des vergers
Ramène dans les campagnes
La musette et les bergers.

Agréable solitude,
Clichi, reprends tes attraits;
Que les soins, l'inquiétude
Loin de toi vole à jamais !
Que toujours avec lui-même
Ton prince chez toi d'accord
Goûte le bonheur suprême
D'être arbitre de son sort !

CONTRE LA CORRUPTION

DU STYLE

et le mauvais goût des poëtes du temps, en 1713.

Quoi donc! quand je veux écrire,
Faut-il appeler toujours,
Ou la mère des Amours,
Ou le blond dieu de la lyre,
Ou muses à mon secours?

Tant de bruit et tant d'enflure
Tient lieu de fécondité
A ces auteurs qu'a jeté
Dans beaucoup de boursouflure
Beaucoup de stérilité.

Pour toi, ma guide fidèle,
Qui hais l'affectation,
Reine de l'invention,
Tu viens sans que je t'appelle,
Chère imagination!

Alors au lieu de pensées,
D'antithèses et de traits,
Tu me fournis des portraits
Qu'à leurs manières aisées
L'on voit que toi seule as faits.

Là, point d'épithète en rime,
De pointe, de sens retors,
Ne vient former les accords
De ce sec et dur sublime
Pour qui Roy fait tant d'efforts.

C'est dans un dictionnaire
De rimes que prend Houdart
Ce bel essor, cet écart,
Qui, froids enfants d'un libraire,
Sentent trop la peine et l'art.

Féconde sans artifice,
Quand tu viens à t'enflammer,
Quoi que l'on veuille exprimer,
Les mots servent ton caprice,
Et s'empressent à rimer.

Tu fais ces belles images,
Ce tour facile et badin,
Ces fleurs qui, comme un jardin,
Émaillent les badinages
De Chapelle et Sarasin.

Du poëte de Sicile
Qu'est devenu le hautbois,
La flûte et la douce voix
Dont Moschus dans une idylle
Chantoit les prés et les bois?

Beau pinceau, tendre et fertile,
Où sont ces vives couleurs
Que pour peindre ses douleurs

Vint emprunter de Virgile
Philomèle en ses malheurs ?

Catulle, Gallus, Horace,
Aux soupers de Mécénas,
N'égayoient point le repas
De vers obscurs qu'au Parnasse
Phébus même n'entend pas.

Comme parle la nature,
L'on parloit au siècle heureux
Qu'Auguste rendit fameux,
Moins que son bon goût qui dure
Encore chez ses neveux.

Mais bientôt après suivirent
En foule les faux brillants :
Depuis ces malheureux temps
Les Dubartas refleurirent
Au café de la Laurens.

C'est là que Verdun admire
Gacon [1], Lucain, Martial,
Et que ce provincial
Vante les conchets qu'inspire
Et Rome et l'Escurial.

Paix-là ! j'entends Pinpreuelle [2]
Qui géométriquement

---

[1] Il y avoit d'abord HAINAUT.

[2] Substitué à FONTENELLE.

Par maint beau raisonnement
Fait, à la pointe fidèle,
Le procès au sentiment.

Le dur, l'enflé, le bizarre,
A sa voix reprend vigueur;
De son école l'auteur
Le plus plat se croit Pindare:
Danchet même a cette erreur.

Mais quoique dans leur chimère
Ils foulent Malherbe aux pieds,
Je n'y vois que des fripiers
Retourner l'habit d'Homère
Dans leurs vers estropiés.

Ferrand [1], chez qui se conserve,
Dans un esprit vif et doux,
Ce qui reste de bon goût,
C'est toi qu'Apollon réserve
Pour opposer à ces fous.

Sauve ta chère patrie
De l'invasion des Goths,
Qui, montés sur de grands mots,
Ramènent la barbarie
En triomphe chez les sots.

---

[1] Mort en 1719, à quarante-deux ans.

SUR LA MORT

DU MARQUIS

DE LA FARE,

Le 28 mai 1712.

La Fare n'est donc plus ! la Parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chère moitié !
Pourquoi, cruelle par pitié,
A tous mes vœux inexorable,
Me laisses-tu traîner ici de tristes jours ?
Étranger dans le monde, il m'est insupportable :
J'y languis, privé du secours
Et de ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.
Je te perds pour jamais, ami tendre et fidèle,
Toi dont le cœur toujours conforme à mes désirs
Goûtoit avec le mien la douceur mutuelle
De partager nos maux ainsi que nos plaisirs :
Flatté que ta bonté ne me fît point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois, sans perdre ton estime,
Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.
La trame de nos jours ne fut point assortie
Par raison d'intérêt, ou par réflexion ;

D'un aimant mutuel la douce sympathie
Forma seule notre union :
Dans le sein de la complaisance
Se nourrit cette affection,
Dont en très peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte passion.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère;
En longs habits de deuil les Muses, les Amours,
Et ces divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funèbre ont indiqué les jours :
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil;
Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.

Puisse la fidèle histoire,
Cher La Fare, des honneurs
Que t'ont rendus les neuf sœurs
Aux siècles à venir faire passer ta gloire!
J'espère, et cet espoir seul console mon cœur,
Qu'en éternisant ta mémoire
J'éterniserai ma douleur.

J'appelle à mon secours raison, philosophie;
Je n'en reçois, hélas! aucun soulagement.
A leurs belles leçons insensé qui se fie!
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède;

Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur toute ma vertu cède.

O mort, faut-il en vain que je vous sollicite ?
L'ordre que la nature a mis
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis :
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte.
En vain je cherche encore ici quelque agrément ;
Mes jours sont un tissu de douleur et de peine :
Chaque heure, chaque instant m'apporte un changement,
Me dérobe un plaisir, ou me fait un tourment.
Pourquoi n'osé-je rompre une fatale chaîne
Qui m'attache à la vie et m'éloigne du port ?
Il faudroit au moins que le sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de son sort.

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

DE FONTENAY.

Depuis que je suis parti de Paris, de tous les plaisirs de la vie aucun ne m'a tenté, madame, que celui de vous écrire. J'avois beaucoup de choses utiles et agréables que je pouvois et que je devois faire; je n'en ai point trouvé qui le fût tant pour moi, que de n'en faire aucune. Voilà le portrait, en trois paroles, d'une profonde paresse, et de l'état où, graces au ciel et à quelque peu de raison, je suis depuis quinze jours à la campagne.

Ici, malgré l'ennui que cause votre absence,
Je respire un air pur, et vois luire un beau jour;
J'entretiens à loisir mes douces rêveries :
Les soins ne volent point sur l'émail des prairies
Comme autour des palais d'une orageuse cour;
Ni la crainte ni l'espérance
Ne troublent le repos de cet heureux séjour;
Et les traits mêmes de l'Amour
Y respectent mon indolence :
Si l'on y connoît les désirs,
Les ardeurs et l'impatience,
C'est pour pouvoir trouver le comble des plaisirs

Dans le sein de la nonchalance.
Une éternelle complaisance
En bannit l'amoureux tourment :
Un peu d'amour, beaucoup d'aisance,
A mon avis, c'est aimer sagement.
Quand on a passé la trentaine,
Ne fût-ce que d'un seul moment,
On ne doit porter seulement
Qu'une douce et facile chaîne :
Et je crois, princesse, qu'alors
Si l'amour coûte quelque peine,
Ce ne doit être au plus qu'une peine du corps.

VOYAGE

DE L'AMOUR

ET

DE L'AMITIÉ,

Envoyé pour étrennes à madame ***, le premier jour de 1695.

L'Amour, partant de Cythère
Pour se rendre auprès d'Iris,
Inquiet de n'oser faire
Seul ce voyage à Paris,
Viens, dit-il à l'Amitié,
Viens, chère sœur, par pitié,
Servir de guide à ton frère;
Car je ne veux qu'en ce jour,
Quoi que ce conteur publie,
Il soit dit que la Folie
Serve de guide à l'Amour.
Chacun de nous a ses charmes.
Je te prêterai mes armes:
Prête-moi, ma chère sœur,
Ton air sage, ta douceur,

Cette tendresse durable
De qui la solidité
Souvent n'est pas moins aimable
Que l'est ma vivacité.
Cela dit, pour ce voyage
Ces dieux troquent d'équipage;
Ils volent. Sur leur passage
On vit d'abord s'enflammer
Tout ce qui, dans la nature,
Jusques à cette aventure,
Avoit refusé d'aimer.
Plus de bergère cruelle;
Plus de malheureux berger.
Chacun qui voulut changer
Trouva maîtresse nouvelle:
Qui resta fidèle amant
Retrouva dans sa maîtresse.
Pour un reste de tendresse,
Un nouvel empressement.
Les amis se réchauffèrent;
Tous les cœurs se reníammèrent;
On s'aima même à la cour;
Et la triste indifférence
Sentit, dans son froid séjour,
Échauffer son indolence
Aux approches de l'Amour.
Tandis qu'avec diligence
Ces dieux traversent les airs,
La nuit, déployant ses voiles,
D'un crêpe semé d'étoiles

Enveloppa l'univers.
Iris cependant, livrée
Aux charmes d'un doux sommeil,
De ses pavots enivrée,
Attendoit que son réveil
Sur son teint eût fait éclore
Bien plus de fleurs que l'Aurore
N'en avoit fait naître encore
Sur le chemin du soleil;
Quand, tout-à-coup, à sa porte
Cette belle entend du bruit.
Qui, dit-elle, de la sorte
Ose entrer ici la nuit?
C'est un enfant misérable,
Répond d'un ton pitoyable
Cet enfant maître des dieux,
Qui vient chercher dans ces lieux
Un asile à sa misère
Auprès de vos agréments.
Je suis chargé par ma mère
Pour vous de cent compliments.
On me bannit, on me chasse;
On m'ôte jusqu'à mes traits.
Je trouve dans ma disgrace
Peu de cœurs assez bien faits
Pour me donner encor place;
On me traite de cruel,
On me traite de parjure;
Et, sans être criminel,
Il n'est de sorte d'injure

Dont je ne sois accablé :
On diroit que j'ai troublé
Tout l'ordre de la nature.
Cependant, quelle imposture !
Sans moi, les hommes n'auroient
Qu'une languissante vie :
Je fais naître leurs désirs ;
Je fais ces ardents plaisirs
Par qui leur ame est ravie,
Sans moi qu'ils ignoreroient :
Et je vois leur injustice
Oublier tous mes bienfaits ;
Et, sur le moindre caprice,
Traiter même de supplice
Les biens que je leur ai faits.
Votre pitié vous engage
Au secours des malheureux ;
Votre cœur est généreux ;
Et, par un doux assemblage,
J'ai toujours vu la bonté
Compagne de la beauté.
Pour un enfant maltraité,
Dit Iris, votre langage
Me paroît bien doucereux.
Avec ce ton langoureux,
Cet air doux, cet équipage,
Ne seriez-vous point l'Amour ?
Je le suis ; mais, las ! je n'ose
Vous parler de mon retour.
Je sais que je suis la cause

D'un nombre infini de maux
Dont l'affreuse jalousie
Et la triste frénésie
Ont troublé votre repos.
Qui fit seul votre souffrance
Veut faire votre bonheur;
Et je viens, en récompense,
Vous faire présent d'un cœur
Digne de votre tendresse :
Comme il n'est point aujourd'hui,
Hormis vous, d'autre maîtresse
Au monde digne de lui,
De mille et mille agréments
Votre ardeur sera suivie;
Et vos doux engagements
Feront, de tous les moments
D'une si charmante vie,
Autant de jours de printemps.
Le moyen à ta parole,
Dit Iris, d'ajouter foi?
Volage, n'est-ce pas toi
Qui, sur cet espoir frivole,
Trompas ma crédulité?
J'en conviens, la vérité
N'est pas toujours mon partage,
Répond l'Amour; mais je gage
Que de ma sincérité
La caution que j'amène
Va rassurer votre cœur:
L'Amitié ma chère sœur

S'engage avec moi sans peine
A tenir tous les serments
Que dans l'ardeur de vous plaire
Entre mes mains s'en va faire
Le plus loyal des amants.
Ta prudence est non commune,
Amour, en cette action.
Qui fut (soit dit sans rancune)
Si sujet à caution
Fait très bien d'en mener une
En pareille occasion :
Sans elle, accepter je n'ose
Ce cœur que l'on me propose :
Avec elle, je le veux ;
Et, sans vous laisser morfondre
Plus long-temps ici tous deux,
Si votre sœur veut répondre
De joindre sa vérité
A votre vivacité,
J'accepte, Amour, avec joie
Le cœur que Vénus m'envoie ;
Et je signe le traité.

ENVOI.

Mon Iris, exprès pour vous
Ces dieux ont fait ce voyage.
Il doit vous être assez doux
Qu'à s'accorder on engage
Ces maîtres de l'univers
Qui vont rarement ensemble.

Fasse le ciel que les vers
De celui qui les rassemble
Pour vous seule dans son cœur,
Iris, aient l'art de vous plaire;
Vous, qui seule pouvez faire
Sa fortune et son bonheur!
Puisse la nouvelle année
Passer comme une journée,
Ses jours comme des moments!
Que du reste de nos ans
La course soit fortunée!
Et que notre destinée
Nous fasse, avec ces beaux jours
Si doux, si dignes d'envie,
Trouver la fin de la vie
Dans la fin de nos amours!

ÉTRENNES

A MADAME D***.

Le premier jour de l'an 1700.

Autrefois l'Amour, vainqueur
Dans mon cœur,
Aujourd'hui t'eût étrennée;
Mais il est mort l'autre année
De douleur.

Retire un enfant si beau
Du tombeau,
Sa mère et moi t'en convie;
Et mieux en seras servie
De nouveau.

Pour le plaisir de ma vie,
Je te prie,
Reprends l'éclat de beauté
Que Vénus t'avoit ôté
Par envie.

Par malice, Amour te donne,
Ma mignonne,
Ses agréments et ses traits
Tout exprès
Pour te rendre plus friponne.

STANCES.

TIRCIS, toujours fidèle et toujours malheureux,
Tandis que ses moutons s'égaroient dans la plaine,
Entretenoit en vain de l'ardeur de ses feux
Daphné toujours aimable, et toujours inhumaine.

Cependant qu'il se désespère,
Un loup vient ravir un agneau :
Laisse, s'écria la bergère,
Laisse là les soupirs, et songe à ton troupeau.

Depuis que pour vous je soupire,
Hélas ! votre injuste rigueur
M'apprend trop à souffrir un plus cruel martyre ;
Je vous laisse ravir mon cœur,
Sans oser qu'en tremblant m'en plaindre et vous le dire.

STANCES.

Que de chagrins, de tourments et d'alarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verse des larmes
Pour déplorer ton infidélité ?

Tu me jurois une amour éternelle,
Et cependant tu me manques de foi :
Crois-tu trouver un amant plus fidèle?
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau berger à qui seul tu veux plaire
Sent pour Phyllis et pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la reine de Cythère
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux serments, ni tes trompeuses larmes,
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté.
Reviens, Iris : en faveur de tes charmes
Je ferai grace à ta légèreté.

JOUISSANCE.

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire !
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir un siècle de martyre ?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs.
Ce cher objet de mes désirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux :
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame tout entière a volé sur ma bouche.
J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes :
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roses.
Je ressentis alors une douce langueur
S'emparer de mes sens, et couler dans mon cœur.
D'amour et de plaisir nos yeux étincelèrent ;
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent ;
Et, livrés l'un et l'autre à nos emportements,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amants.
Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue
Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur :
Comme elle oublioit sa pudeur,
J'oubliois lors ma retenue ;
Et je me souviens seulement

Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaisir nos forces suspendues,
Nos corps entrelacés, nos ames confondues,
Nous laissèrent livrés aux transports les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.
Puissions-nous, mon Iris, dans ces ravissements
Passer ces jours heureux que donne la jeunesse !
N'envions point aux dieux leur immortalité,
Puisque, dans la brièveté
De ces jours malheureux que leur bonté nous laisse,
L'amour y fournit des moments
Dont les transports et la vitesse
Valent mieux que l'éternité.

RACCOMMODEMENT.

A MADAME D.....

C'est dans le palais de l'Amour
Qu'il faut finir notre querelle;
Le lit d'une paix éternelle
Est le voluptueux séjour.
Là n'habitent jamais la Discorde et la Guerre;
C'est le lieu que Vénus choisit pour ses ébats;
C'est le champ fortuné de mille doux combats
Qui ne dépeuplent point la terre :
On n'y voit voltiger que les Ris et les Jeux;
Même cet enfant dangereux
En qui toute malice abonde,
Pour n'y porter que ses attraits,
Trempe la pointe de ses traits,
Dont il désole tout le monde,
Dans un nectar que la beauté
Fait couler mollement d'une source féconde
Comme un torrent de volupté.
C'est là que dans tes bras j'adorerai ces charmes
Qui font ton infidélité.
Ah! s'ils sont quelquefois la source de mes larmes,
Ils le sont en ce lieu de ma félicité.
Sûre de ton impunité,
Viens, Lesbie, avec confiance

Que tes graces et ta beauté
Te vont tenir lieu d'innocence ;
Et tu verras mon indulgence
Trancher nos éclaircissements,
Et bientôt mes emportements
N'exiger d'autre pénitence
Que la douce fureur de tes embrassements

A LA MÊME,

Pour la prier de venir passer la soirée avec lui.

Viens ce soir, viens jouir du pouvoir de charmer:
Rends grace au ciel qui te donne,
Avec l'art d'être friponne,
Celui de te faire aimer.
Je t'aimerois bien moins si tu m'étois fidèle;
Moins de conformité nous uniroit tous deux:
Le ciel, entre fripons, forme d'aimables nœuds
Dont la durée est éternelle.
L'Amour, cet enfant libertin,
Hait tout ce qui sent le ménage;
Sa mère, pour être volage,
Ne perd rien de son air divin.
Ce dieu, qui sur mon cœur n'employa d'autres armes
Que les traits de ta beauté,
Parmi la foule de tes charmes
Prendra soin de cacher ton infidélité,
Qui n'a pu jusqu'ici te rendre moins aimable.
Ah! surtout dans les yeux porte ce trait vainqueur
Qui cent fois sous tes lois a ramené mon cœur;
Et ne crains pas ainsi de paroître coupable.

COUPLETS IRRÉGULIERS

Faits pour être chantés à la porte de la maison de Sylvie [1], à Chantilly, où devoit venir coucher M. le prince DE CONTI, deux jours après son mariage, en 1687.

SÉJOUR délicieux, retraite consacrée
A chanter autrefois les peines de l'amour,
Vous êtes, dans cet heureux jour,
Pour ses seuls plaisirs préparée.
C'est à toi, prince charmant,
D'achever la métamorphose,
En y faisant tout autre chose
Que d'y soupirer vainement.

Puissant dieu des jardins, que tout amant révère,
Prête-nous un secours à présent nécessaire;
Viens répandre en ces lieux tes dons et ta vertu
Sur un jeune héros qu'un doux hymen engage,
Qui, malgré son grand courage,
Nous paroît trop abattu.

[1] Allusion à la Maison de Sylvie de Théophile. C'est une suite de pièces galantes composées par ce poëte, pendant le temps de sa retraite à Chantilly.

Tel époux de bonne mine,
De grand air, de taille fine,
Pour les combats d'amour paroissoit un trésor,
Dont l'épouse en confidence
Dit, après l'expérience,
TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

Qui veut aller trop lom, prince, souvent recule.
Modère un peu ton amoureuse ardeur :
Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.

Adieu, c'est assez brocardé.
Satisfais tes désirs, contente notre envie :
Fais de la maison de Sylvie
Sortir, si tu peux, un Condé.

SUR UNE BROUILLERIE.

Je goûte loin de vous, en de paisibles lieux,
Un repos que partout troubloit votre présence;
Mais, hélas! je sens que l'absence
Me guérit trop du mal que m'avoient fait vos yeux.

Que me sert la beauté d'un si riant séjour?
Mon cœur n'y connoît plus ni désirs ni tendresse:
Il est vrai, j'y retrouve encore une maîtresse;
Mais, hélas! je n'y puis retrouver mon amour.

SUR UNE INFIDÉLITÉ.

Prés, côteaux, aimables fontaines,
Lieux où l'Amour me fit tant de fois revenir,
Témoins de mes plaisirs, confidents de mes peines,
Pourquoi me rappeler un si doux souvenir?
Vous qui vîtes Chloé si tendre et si fidèle,
Hélas! vous ignorez que l'ingrate a changé:
Cessez de retracer à mon cœur affligé
L'image d'une ardeur et si vive et si belle.
Et toi, qui si souvent me redis dans ces bois
Le sacré nom de l'infidèle,
Écho, redis-le-moi pour la dernière fois.

MADRIGAUX.

Mon Iris m'est toujours fidèle,
Nous sommes l'un de l'autre également contents;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle,
Que de l'aimer depuis quatre ans :
Cependant cela seul fait toutes nos querelles.
Hélas ! faut-il donc voir ainsi
S'échapper malgré nous nos ardeurs mutuelles?
N'étoit-ce point assez que le Temps eût des ailes?
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous aussi?

Après de longs soupirs, j'ai fléchi ma Climène;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine.
Hélas ! si tes plaisirs doivent durer si peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine?

Qu'il aime dès demain, qui n'a jamais aimé;
Et quiconque aima dans sa vie,
Qu'il aime encor demain; et c'est là, ma Lesbie,
Ce que je fais depuis que vous m'avez charmé.

A M. DE VILLIERS,

Pour l'inviter à venir entendre jouer du clavecin mademoiselle CERTAIN, dont il étoit amoureux.

JE dois ce soir voir une belle,
Dont le savoir et la beauté
Font douter s'il faut qu'on l'appelle
Muse, Grace, ou Divinité.
Je me fais un plaisir extrême
De pouvoir partager ce bonheur avec vous;
Après cela, jugez vous-même
Où je vous donne un rendez-vous.

QUOI que nos docteurs puissent dire
Du bonheur que là-haut goûtent les bienheureux,
Le vrai paradis où j'aspire,
C'est d'être toujours amoureux.

A MADEMOISELLE D. R.

THÉONE, tu voulois à la simple amitié
Réduire les ardeurs de ma naissante flamme;
Et tu croyois avoir trop fait de la moitié
D'écouter sous ce nom les transports de mon ame.

Enfin tu rends justice à mon amour extrême ;
Et le nom d'amant m'est permis.
Ah ! combien je sens que je t'aime,
Depuis que j'ai cessé d'être de tes amis !

A LA MÊME,

Sur la première représentation de l'opéra d'Armide.

Je sers, grace à l'Amour, une aimable maîtresse,
Qui sait, sous cent noms différents,
Par mille nouveaux agréments,
Réveiller tous les jours mes feux et ma tendresse.

Sous le nom de Théone elle sut m'enflammer ;
Arcabonne me plut, et j'adore Angélique :
Mais, quoique sa beauté, sa grace soit unique,
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle.
Fut-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant ?
Je goûte chaque jour, dans une amour fidèle,
Tous les plaisirs du changement.

A LA MÊME,

En lui envoyant L'ART D'AIMER d'Ovide.

THÉONE, à qui les dieux donnèrent
Tout ce qui sait charmer et l'oreille et les yeux,
Et sur qui les Graces versèrent
Mille et mille dons précieux,
Lisez de l'ART D'AIMER les maximes galantes :
Et vous jugerez aisément,
Selon ces règles importantes,
Que je dois être votre amant.
Ce livre, sur un point, vous est très nécessaire :
Laissez là les leçons qu'il donne pour charmer,
Vous savez trop comme il faut plaire ;
Mais apprenez-y bien comment il faut aimer.

A LA MÊME.

JE jouis du plaisir de te voir quand je veux ;
Je vois toujours en toi tout ce qui peut me plaire :
Que faut-il pour me satisfaire ?
On croiroit que je suis heureux.
Théone, cependant mon sort est déplorable ;
Toujours quelque jaloux souci
D'un amant trop heureux vient faire un misérable ;
Car tu me parois trop aimable
Pour que d'autres que moi ne t'aiment pas aussi.

COUPLET DE LULLI,

POUR MADEMOISELLE DE R...

A la fête d'Anet, 1686.

Quel étrange changement !
Que mon ame est transportée !
Trop aimable Galatée,
Je vous aime assurément.
Je renonce à ma patrie,
Je me jette à vos genoux ;
Secourez-moi, je vous prie,
Mon salut dépend de vous.

RÉPONSE EN IN-PROMPTU.

Vous avez gagné le cœur
D'un endurci S.....
Il falloit votre mérite
Pour convertir ce pécheur;
Mais on blâme par la ville
Ce sentiment peu commun
D'en faire damner dix mille,
Et n'en vouloir sauver qu'un.

Vous avez reçu des cieux
Tout ce qui peut rendre aimable,
Une voix incomparable
Et mille dons précieux:
Mais, dans un plaisir extrême,
C'est un tourment sans égal
De trouver, quand on vous aime,
Tout Paris pour son rival.

POUR MADAME D***.

Je louois mon Iris, et mon cœur prévenu
Voyoit à tous moments quelque grace nouvelle,
Que je lui jurois n'avoir vu
Jamais dans aucune mortelle;
Quand tout-à-coup cette belle,
Sans rien déguiser, m'a conté
Tous et tous les défauts qu'elle connoît en elle,
Alors d'amour transporté,
Mon Iris, ai-je dit, à ta sincérité
Je veux bien rendre les armes
Que mon cœur a disputé
Quelque temps contre tes charmes.
Dans la confession que ta bouche m'a faite,
Dans ce sincère aveu, que j'ai trouvé d'appas!
Et que tu me sembles parfaite,
Dès lors que tu veux bien ne le paroître pas!

A LA MÊME.

Mon Iris avec moi vient passer la soirée.
Elle y vient sous un simple et modeste ornement;
Mais d'art de plaire et d'agrément
Les Graces à l'envi toutes trois l'ont parée.
J'attends avec transport ce bienheureux moment :
Déjà l'Amour, qui le devance,
Des peines de l'impatience
Me fait un doux enchantement.
Ah ! si tu sais, Iris, même dans ton absence,
Par ces douces erreurs redoubler mes désirs,
Quels seront tantôt les plaisirs
Dont me comblera ta présence !

AU MARQUIS

DE LA FARE,

Pour le prier de venir souper avec madame D... et moi.

Ce soir, lorsque la nuit, aux amants favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans mon petit appartement
Les Graces et l'Amour conduiront ma maîtresse :
A cet objet de ma tendresse
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table
Entre l'Amour et l'Amitié.

A MADAME D***.

En buvant à sa santé avec du vin nouveau.

Il est jeune, il est aimable,
Il est piquant comme toi;
Pour t'être encor plus semblable,
Il m'a rangé sous sa loi:
Chacun de vous deux m'enflamme,
Chacun m'est un doux poison;
Et si l'un charme mon ame,
L'autre étourdit ma raison.

A LA MÊME,

Qui s'étoit plainte que le vin que je lui avois envoyé ne moussoit pas, comme quand nous soupions ensemble.

Ce n'est que pour nous seuls que mon vin moussera :
Sans chaleur, sans piquant, au plus, en notre absence,
Doucement il se laissera
Boire par pure complaisance ;
Mais jamais de plaisir il ne petillera.
C'est de l'aimable secousse
De nos esprits enflammés
Que naît la brillante mousse
Par qui nos sens sont charmés.
Cette fureur sympathique
Qu'Amour mit dans notre cœur
A cette aimable liqueur,
Dès qu'elle est entre nous, d'abord se communique :
Et ce nectar précieux,
Quand il gratte, mousse et pique,
Ne tient tout ce brillant que du feu de vos yeux.

A LA MÊME.

O vous, dont la beauté fit naître
Cette noire fille d'Amour
Qui, depuis qu'elle a reçu l'être,
Me fait crier et nuit et jour,
Sachez qu'en dépit de ma goutte
Je conserve un esprit gaillard,
Et me ris de ce qu'il m'en coûte
Pour avoir été trop paillard.
Venez me voir, objet rare et divin;
Venez me voir, mon aimable Catin!
Vos yeux pourront rendre mon cœur malade,
Mais me rendrez sûrement le corps sain :
Et puis ferons ensemble une ballade,
A qui l'Amour donnera pour refrain,
« Grand plaisir est d'avoir le cœur malade,
Quand avec ça l'on a le corps bien sain. »

A LA MÊME.

Venez me voir; l'amitié vous engage
A faire encor cette bonne action :
Chose ferez et bienséante et sage;
L'amour et moi en sommes caution.

Chacun dira qu'un tel empressement
Se sent encor du bon cœur de Lesbie:
De plus, ferez une friponnerie,
Et vous aurez ainsi double agrément.

A LA MÊME.

Tu vois trop mon rival, et tu me vois trop peu;
Il faudroit, pour ton bien, sur cela te contraindre:
Tu crois faire durer son feu,
Et tu travailles à l'éteindre.
Pour moi, moins je te vois, moins je suis amoureux:
Ranime mes désirs souvent par ta présence,
Fais-lui tâter un peu des rigueurs de l'absence;
C'est là le vrai moyen de nous garder tous deux.

CHANSON.

Le silence et la paix règnent dans ce bocage;
Le calme de ce beau séjour
N'est troublé que par le ramage
Des hôtes de ces bois qui chantent leur amour.

Oiseaux, dans l'ardeur qui me presse,
Hélas! je ne puis, comme vous,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse;
Mais j'ai seul plus d'amour que vous n'en avez tous.

La Fare me disoit un jour tout en colère:
Sais-tu que ta maîtresse est friponne et légère?
Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus porter;
Laisse-la désormais, et songe à l'éviter.
Le conseil est très bon, et d'un ami sincère,
Lui dis-je; et je croirois que l'on ne peut mieux faire,
Cher ami, que d'en profiter:
Mais son esprit m'amuse, elle a l'art de me plaire;
Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

A MADAME

LA MARQUISE D. L.

Je ne suis occupé que du soin de vous plaire :
Vous semblez approuver mes feux ;
Mais vous ne faites rien de tout ce qu'il faut faire
Pour rendre mon amour heureux.
Que je hais cet état douteux !
Entre les enfers et la gloire,
Il est trop incertain qu'il soit un purgatoire,
Pour que je veuille en souffrir deux.

A LA MÊME.

Vous m'avez dégoûté de tout ce qui peut plaire :
C'est le plus grand des maux que pour vous j'ai soufferts :
Mais je ne m'en plains pas ; seule vous pouvez faire
Ce qu'il faut pour payer tous les biens que je perds.

A LA MÊME,

En se promenant avec elle sur le bord de la mer qui étoit retirée, où il gravoit ses chiffres.

Celui qui grava sur le sable
Les chiffres dont tu vois les traits
Brûla dessus ces bords d'une ardeur véritable
Pour l'objet le plus aimable
Que nature fit jamais.
O mer, qui donnas la naissance
Jadis à la mère d'Amour,
En faveur de son fils respecte, à ton retour,
Ce monument de sa puissance.

POUR LA MÊME,

Écrit sur des tablettes.

Confidentes de mes pensées,
Où j'écrivis le nom de plus d'une beauté,
Apprenez qu'aujourd'hui ces traces effacées
Ont fait place à l'objet dont je suis enchanté :
Conservez chèrement le seul nom de Julie;
Seules soyez témoins de toute mon ardeur;
Que de ce nom sacré chaque page remplie
M'offre à tous les moments ce qu'adore mon cœur.

A LA MÊME,

Sur ce qu'elle fut nommée pour le voyage de Marly.

N'étoit-ce point assez de quatre jours d'absence ?
Faut-il qu'un ordre de la cour,
Au moment de votre retour,
Vienne vous dérober à mon impatience !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le roi prend mon bien :
Veut-il encor m'ôter le plaisir de ma vie ?
Du moins qu'il me laisse Julie,
Et je ne me plaindrai de rien.

Mais mon injustice est extrême
De me plaindre du goût que les rois ont pour vous ;
Est-ce à moi d'en être jaloux,
Lorsque, si j'étois roi, j'en userois de même ?

A LA MÊME,

En lui envoyant une petite tabagie.

Quand d'une sainte ardeur notre âme est enflammée,
Chaque chose nous instruit :
Vous trouverez dans cet étui
Mainte vérité renfermée ;
Et surtout si bien exprimée
La vanité de nos désirs,
Que vous verrez que nos plaisirs
Très souvent ne sont que fumée.

COUPLETS

Sur l air de la comédie de l'Inconnu.

Un doux penchant toujours vers vous m'entraîne,
Mais mon bonheur est trop long-temps douteux :
Ah ! de ma chaîne
Rompez les nœuds ;
Ou laissez voir à mon cœur amoureux
S'il doit mourir de plaisir ou de peine.

Trouble naissant dont je fus trop charmée,
Transports si doux qu'êtes-vous devenus ?
Flatteuse idée,
Vous n'êtes plus :
Songes trompeurs, que par malheur j'ai crus,
Disparoissez ; je ne suis point aimée.

A MADAME D. B.

Je vous trouve fort aimable,
Mais je crains votre air mutin :
Pour un amant libertin,
Il faut maîtresse traitable.

Quand l'Amour vous apprit à chanter tendrement,
Il voulut dès ce moment
Me soumettre à votre empire :
Je me souviens qu'autrefois
Ce fripon, pour me séduire,
Emprunta de Théone et la grace et la voix.

Mais, si je cherche à vous plaire,
Quand, comment me paîrez-vous?
C'est là le point entre nous
Qui règlera cette affaire.

L'Amour me dit assez que vous êtes mon fait;
Ajoutez à cela quelque prix qui m'engage :
Il n'est qu'un méchant valet
Qui veuille servir sans gage.

HYMNE A L'AMOUR,

POUR MADEMOISELLE

DE LAUNAY[1].

Je célèbre ta victoire,
Aveugle enfant, sur mon cœur.
Pour conserver la mémoire
De ta dernière faveur,
Je viens, captif, en l'honneur
De mon aimable vainqueur,
Chanter un hymne à ta gloire.

Amour, je dois à ta mère
L'objet charmant que je sers :
Tu lui donnas l'art de plaire,
Et tant d'agréments divers,
Que tu m'as forgé des fers
Les plus doux, les plus légers,
Qu'on ait forgés à Cythère.

Que tes peines ont de charmes !
Qui les souffre est enchanté.
Toi qui sais jusques aux larmes
Mêler de la volupté,

[1] Depuis madame de Staal.

Fais au moins que la beauté
Qui ravit ma liberté
Te rende avec moi les armes.

Viens, cher tyran de ma vie;
Toi seul fais l'enchantement
Qui tient mon ame asservie.
Que, dans ce ravissement,
Jusqu'à mon dernier moment,
Je vive et meure en aimant
Mon adorable Lesbie!

Tu m'entends, et viens sans peine,
Amour, exaucer mes vœux :
Déjà de ma douce el aîne
Je sens resserrer les nœuds;
Et, cent fois plus amoureux,
Je brûle de plus de feux
Que n'en allumoit Hélène.

C'est la digne récompense
Des tourments que j'ai soufferts,
Dès qu'au sortir de l'enfance
Je fus esclave en tes fers :
Et je veux que l'univers
Apprenne, en mes derniers vers,
Ma défaite et ta puissance.

A LA MÊME [1].

LAUNAY qui souverainement
Possèdes le talent de plaire,
Qui sais de tes défauts te faire un agrément,
Et des plaisirs du changement
Jouir, sans paroître légère,
Même aux yeux d'un fidèle amant;
Coquette, libertine, et peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens, dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable;
Et, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit une autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

Que ne te dois-je point? Sans toi, dans l'indolence
Couloient mes derniers jours à la nuit destinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence :
Toi seule, ranimant par d'inconnus efforts
D'une machine presque usée
Les mouvements et les ressorts,

[1] Chaulieu avoit quatre-vingts ans quand il composa cette pièce et l'hymne qui précède. On croit que ce sont les derniers vers qu'il ait faits.

As fait revivre encor dans une ame glacée
Les fureurs de l'amour et mes premiers transports.
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison?
Il n'en étoit plus temps; et déjà ton adresse
M'avoit fait avaler ce funeste poison
Que tu sais préparer avec délicatesse;
Et j'étois hors d'état d'écouter la raison,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse.
Comment te résister? Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir:
Je louois ton esprit avant de te connoître;
Ta seule réputation
Formoit l'intelligence et l'inclination
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en apercevoir, malgré moi, faisoit naître;
Je te cherchois partout. Quand tu vins à paroître,
Un charme plus puissant cent fois que la beauté
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une chaîne
Si forte en sa légèreté,
Que je sacrifiai sans peine
A ce doux penchant qui m'entraîne
Mon repos et ma liberté.

Qui jamais, comme toi, du charme de l'esprit
Fit sentir toute la puissance?
De tout ce que l'étude apprit
Il semble que tu veux affecter l'ignorance,
Et sais avec discernement
D'un esprit cultivé ménager l'abondance;

Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abstraite science
Tu conserves tout l'enjoûment
De la plus simple connoissance.
Sur tes moindres discours l'imagination
Jette des fleurs avec largesse,
Sans rien ôter à la justesse
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer;
Ces graces que nature donne,
Et qui se font sentir à qui te sait aimer;
N'étoit-ce pas assez? Un son de voix flatteur
Portoit à tout moment dans mon ame embrasée
D'une délicate pensée
La douce illusion et le tour enchanteur.

Jours sereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,
Où jadis plus d'une conquête
De myrte et de laurier vint couronner ma tête?
Jeunesse des plaisirs, beaux jours, vous n'êtes plus;
Et déjà l'âge qui s'avance
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.
Dans cette juste défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.
Je te parlois d'amour; tu te plus à m'entendre :
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens;

Et je connois peu de vrais biens
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.
Heureux à qui le ciel donne un cœur assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur,
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Les plus heureux amants jaloux de mon erreur!

LA TOCANE[1],

A MADAME D....

Naguère avois, dans un accès de goutte,
Juré de par le benoît saint Martin
Que ne boirois, quelque cher qu'il m'en coûte.
De meshui plus un pauvre coup de vin.
Bien me trouvois de ce sage régime:
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Aï ne faisoit que de naître.
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux!
Dans cet état vint à peine à paroître,
Que de ma bouche il passa dans mon cœur:
Il y remit battement et chaleur;
Puis tout-à-coup réchauffant ma pensée
Par l'eau déjà quasi toute glacée,
Il rappela, par ses douces vapeurs,
Muses et vers, aimables rêveries,
Les fleurs, les bois, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs;
Mieux fit encor, me rappela tes charmes,

[1] TOCANE, c'est le vin nouveau de Champagne fait de la mère goutte, et qui ne peut se garder que six mois.

De nos plaisirs le tendre souvenir :
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'avoient pu retenir ;
Et jurai bien, soit folie, ou sagesse,
Que passerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours qu'encor me laissera
Ce triste hiver qu'on appelle vieillesse.

A MADAME D***.

Qui veut parler d'amour à ma Catin
Doit en parler finement, ou se taire;
Car autrement c'est perdre son latin.
Son gentil cœur est fidèle et sincère;
Et son esprit, si délicat, si fin,
Que s'il venoit la reine de Cythère
Avec son fils, ses traits et tout son bien,
A ma Catin jà ne montreroit rien
En doux parler, bien moins dans l'art de plaire.
Toi donc qui, plein d'un langage ordinaire,
Viens cajoler ma Catin tout le jour,
Tu ne saurois onques pour toi pis faire
Qu'à ma Catin venir parler d'amour.

Depuis un temps suis en possession
De maints appas qu'hors moi chacun ignore.
Voudrois-tu bien m'ôter fruition
De ces beautés qu'en toi, Catin, j'adore? —
Non, dit Catin; mais s'il venoit quelque autre
Aussi pressé de voir mêmes appas,
De ce plaisir ne le dédirois pas,
Pour lui montrer quel bonheur est le vôtre.

SUR MON RIVAL,

Qui me croyoit brouillé avec ma maîtresse, pendant que j'étois raccommodé avec elle.

Oncques ne fut amant, tant soit chéri,
Qui, dans un an, ne devienne mari;
Et je le suis devenu comme un autre :
Lors, ma Catin, toute l'étude vôtre
Fut me tromper. Promenades, banquets,
Lettres d'amour, madrigaux et bouquets,
On me cacha. Maître en friponnerie,
Je démêlai d'abord la tromperie;
Je me tins coi, et jurai bien et beau
De m'en venger avant Pâque fleurie.
L'an s'est passé; mon joli cocardeau
Est devenu le mari de ma belle,
Mari croyant sa maîtresse fidèle :
(Qui croit ainsi ne peut être qu'un veau.)
Ami j'étois resté de la donzelle;
Bien connoissois le chemin de son cœur :
Un seul coup-d'œil ralluma notre ardeur;
Si qu'en trois jours, de concert avec elle,
Dessus le chef de notre jouvenceau
Je déposai la maritale huppe.
Or, qui de nous est le mieux attrapé?
Sans être un sot, je puis être trompé;
Sans être un sot, on ne peut être dupe.

BOUQUETS

POUR MADAME D.....

I.

Ces fleurs s'en vont trouver l'objet charmant
Sur qui d'amour tout le bonheur je fonde.
Si ce bouquet donner d'amour profonde
C'est te donner toute la terre ronde,
Comme l'a dit très bien maître Clément,
Jouis, Iris, de l'empire du monde,
Dont tu faisois déjà tout l'ornement;
Car bouquet onc plus amoureusement
Ne fut donné, depuis le doux moment
Qu'on vit sortir l'autre Vénus de l'onde.

II.

Ce bouquet est des jardins de Cythère;
Il est cueilli par la main des Amours,
A qui Vénus ordonna de le faire
En leur tenant à-peu-près ce discours
Faites, Amours, une guirlande;
Surtout composez-la des fleurs
Dont le teint de Chloris, pour qui je la demande,
Vous montre le mélange et les vives couleurs

Qu'ici, comme à Paris, on célèbre sa fête;
Nous devons à ses agréments
La gloire de mainte conquête,
Et le tribut de mille amants.

III.

Faire un bouquet peut être chose aisée;
Mais on en fait plus d'un malaisément :
Quand une fois notre verve est usée,
Grand danger est de rimer froidement.

Mais si l'Amour se met de la partie,
Mille bouquets il saura composer :
Amant qui doit travailler pour sa mie
Onques ne doit craindre de s'épuiser.

IV.

Plus n'est le temps que l'amour me faisoit
Te composer un bouquet pour ta fête;
Car maintenant est sorti de ma tête
Ce bon fripon qui si fort s'y plaisoit.
Or donc il faut s'y prendre d'autre sorte;
A son défaut l'amitié suppléera :
L'odeur sera moins suave et moins forte;
Mais le bouquet à jamais durera.

V.

Sous le doux nom d'amitié je t'ai fait
Un beau bouquet pour le jour de ta fête.
A me louer jà tout bon cœur s'apprête,
Et dit : Vraiment, cil est amant parfait
Qui reste ami de parole et d'effet
Après qu'amour est sorti de sa tête.
A mon rival j'ai tendu ce panneau :
Sera pour moi le passe-temps nouveau,
Si sur cela nous laisse en patience ;
Car notre amour plus en repos sera,
Tout aussi vif qu'au jour de sa naissance ;
Et quand ton cœur, Catin, le sentira,
Point ne me chaut ce que le monde en pense.

VI.

J'ai fait pour vous deux beaux bouquets
Avant qu'avînt le jour de votre fête ;
Car se trouver parmi petits naguets,
Quand chacun d'eux à votre honneur s'apprête
A rimailler bien ou mal leurs caquets,
Point ne convient à tout homme de tête :
Trop bien savez, Catin, que j'ai raison,
Et qu'à cela n'avez point de réplique :
Souvenez-vous que fête si publique
Devient enfin la foire de Beson.

CENTURIE

DE

NOSTRADAMUS,

Envoyée à monseigneur le Duc, à Saint-Maur,

PAR M. DE MALÉZIEUX.

QUAND on verra, par surprenants moyens,
Valeureux Francs unis à vieux Boïens,
Vieillard quinteux, moins vieux qu'un sien ouvrage,
Lairra son titre à docte personnage
A qui Phébus prodigue ses trésors,
Moins glorieux d'être au haut du Permesse,
Que d'avoir pu mériter la tendresse
Du seigneur grand entre tous ceux d'alors
Qui saura joindre à l'antique noblesse
Des Francs têtus la valeur des Hectors,
Grand' loyauté, science et politesse.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De cettui preux qu'a prédit et chanté
Nostradamus dans une centurie
Jà pour le los ne peut la flatterie
Aller si loin qu'a fait la vérité;
Ainsi, que soit démon, soit dieu qui vous inspire,
Point ne sauriez, beau centuriateur,
Quoi que fassiez, désormais assez dire
De son esprit, son courage et son cœur :
Jà n'est besoin de conter sa vaillance.
Quant au chétif sur qui sa bienveillance
Tant d'agréments, tant de biens répandit,
Seigneur curé, vous en avez trop dit;
Mais tariroit plutôt l'eau du Permesse,
Qu'en vous ces fleurs qui parent votre écrit,
Ce tour galant et cette politesse
Qui font aimer le savoir et l'esprit.

ÉPITAPHE

POUR

M. DE TURENNE,

A SAINT-DENIS.

D. O. M.

STA, quisquis es,
Et ingemisce
Ad fatalem bellici fulminis ictum
Quo
Tota insonuit Europa,
Perculsa Gallia,
Cæsus TURENNIUS,
Longa triumphorum series interrupta.
HIC JACET
Serenissimus princeps Henricus-Mauritius
DE LA TOUR D'AUVERGNE,
Supremus gallicorum exercituum dux,
Cui
Bellorum socio,
Victoriarum comiti,
LUDOVICUS MAGNUS
Inter tot sacros regum cineres
Monumentum erigi jussit.

INSCRIPTION

Pour mettre sur un cadran à Anet.

PHŒBE, nihil toto spectabis amœnius orbe;
Hìc utinam volucres sistere velles equos !
Tempora nec fluerent, nostri nec, Phyllis, amores;
Nec veniet tacito curva Senecta pede.

SUR

LA PRISE DE STRASBOURG

ET DE CASAL,

Au même jour.

ARGENTINA ferox, et longâ pace tumescens,
Submisit nostro colla superba jugo :
Attonitæ stupuere Alpes, fluitantia muris
Casalis, Lodoïx, cùm tua signa vident.
Eridanus, Rhenusque pater, submissus uterque
Captivas sub te volvere gaudet aquas.
Sic nihil est toto quod non tibi serviat orbe :
Ecquis enim mundi dignior imperio ?

ESSAIS DE QUATRAINS

Que le feu roi m'avoit voulu faire faire pour les tableaux de la grande galerie de Versailles.

I.

SUR LE TABLEAU QUI REPRÉSENTE LA TRIPLE ALLIANCE.

Cernis ut invisæ coeant in fœdera gentes :
Germani, Batavique Duces, et fortis Iberus,
In furias ignemque ruunt ; et, falce relictâ,
Undique ligones rigidum curvantur in ensem.

II.

SUR LE TABLEAU QUI REPRÉSENTE LE PASSAGE DU RHIN.

Quid frustra tumidas Rhenus pater objicit undas ?
Jam stat in adverso Lodoïcus littore, et instar
Fulminis obstantes momento disjicit arces,
Et rapidos circumvolitat Victoria currus.

NOTE DES ÉDITEURS.

Toutes les pièces de poésie qui précèdent avaient été recueillies et revues par Chaulieu lui-même, avec le soin convenable à l'intention où il était qu'elles fussent publiées après lui. C'était pour ce recueil qu'il avait écrit la préface qui se trouve en tête de ce volume.

Mais après sa mort on publia, indistinctement et à diverses reprises, toutes les pièces dont il était ou dont on le supposait l'auteur; et, parmi ces pièces, il y en a plusieurs qu'il avait négligées dans les manuscrits qu'il destinait à l'impression.

L'édition de 1774, étant la seule donnée d'après ces manuscrits, est aussi la seule où se trouve indiqué le choix que Chaulieu avait jugé convenable de faire parmi ses poésies.

Nous avons cru qu'il fallait laisser subsister cette indication; mais nous nous sommes bornés à choisir, parmi les pièces omises ou négligées par notre poëte, celles qui sont certainement de lui, ou qui du moins peuvent lui être attribuées avec une sorte de vraisemblance. Ce sont celles qui suivent.

LES POËTES LYRIQUES.

O muse, en ces moments, où, libre à cette table,
Je vois mes vers suivis de ce bruit favorable
Qui me rend aujourd'hui le plus fier des humains,
Viens toi-même, et mets-moi la lyre entre les mains.

Commençons. Je connois, à l'ardeur qui m'inspire,
Que Polymnie est en ces lieux.
Oui, je te reconnois; et chacun dans ses yeux
Avec transport me laisse lire
Ce que peuvent sur nous tes sons harmonieux.
Mais n'entreprenons point de dire
Les exploits des héros, la naissance des dieux;
Comment, d'un seul regard ébranlant son empire,
Jupiter fait trembler et la terre et les cieux.
Où suis-je? Et dans cette carrière
Où je vois s'élever sous les pieds des chevaux
Cette épaisse et noble poussière
Dont viennent se couvrir mille jeunes rivaux,
Quel mortel assis les couronne?
Cette foule qui l'environne
Attend le prix de ses travaux,
Des accords que forme sa lyre.
Je suis enivré de ses sons:
Eh! comment pourrai-je décrire
Ses ambitieuses chansons?

L'air s'ouvre devant lui de l'un à l'autre pôle;
Comme un cygne éclatant, loin de nous il s'envole;
Et la hauteur du ciel est celle de ses chants.
Muse, après tant d'efforts à peine tu respires.
Mais, aimable Sapho, je t'entends, tu soupires;
Tu cèdes à l'amour qui possède tes sens :
Bien plus doucement que Pindare,
Tu fais que la raison s'égare
En mille sentiers séduisants.
De ses sons le galant Horace
Parant ses accords avec grace
Aux bords les plus fleuris va dérober le thym,
Plus diligent que n'est une abeille au matin.
Que loûrai-je le plus, ou sa cadence juste,
Ou de ses vers aisés le tour ingénieux;
Vers par qui l'immortel Auguste
Boit le même nectar qu'Hébé dispense aux dieux?

Mais sa lyre avec lui s'enferme sous sa tombe.
En vain, sans qu'un beau feu daigne au moins l'éclairer
Ronsard chez nos aïeux cherche à la retirer;
Sous ses vains efforts il succombe;
Et, couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli,
Sous son obscure audace il reste ensèveli.

Quels accords épurés, quels nombres pleins de charmes,
Soit que, s'animant aux combats,
Malherbe suive au milieu des alarmes
Un roi qui soumet tout à l'effort de son bras;
Soit que, triomphant de l'envie,
Loin de la terreur, loin des pleurs,

Dans la paix des plaisirs suivie
Il peigne ce héros le front orné de fleurs!

Un autre, qu'un génie aussi juste qu'aimable
Du Pinde et du Lycée a fait le nourrisson,
Ne connoît aujourd'hui pour beauté véritable
Que celle que veut bien avouer la raison.
Pour toi [1], dont la muse facile
Sur le Pinde, à ton gré, sait affermir tes pas,
Tu serois sans peine un Virgile,
Si tu n'étois pas né du rang de Mécénas.

MADRIGAL

A MADAME D. L.

Le respect est de glace, et l'amour est de flamme,
Ils ne sauroient tous deux compatir dans une ame:
Mais ils peuvent, Phyllis, y régner tour à tour;
L'amour toute la nuit, et le respect le jour.

[1] Le marquis de La Fare.

A LA MÊME.

Iris, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
Me fasse ailleurs porter mon choix :
L'on peut, en vous voyant, devenir infidèle ;
Mais c'est pour la dernière fois.

A LA MÊME.

Le serin, belle Iris, que tu tenois en cage
S'est envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat étoit l'objet de tes plus tendres vœux :
Mon cœur étoit jaloux de son doux esclavage.
Si, comme lui, j'étois heureux,
Je ne serois pas si volage.

A MADEMOISELLE ROCHOIS.

Je goûte, en te voyant, mille et mille plaisirs ;
J'éprouve, loin de toi, les rigueurs de l'absence :
Et je sens que ma complaisance
Va toujours au-devant de tes moindres désirs :
Par mille petits soins tu cherches à me plaire.

Il faut pourtant, de peur d'exciter ta colère,
Sous le nom d'amitié cacher mes sentiments.
Théone, hélas! sais-tu la différence
Des amis comme nous aux plus tendres amants?

A MADAME B***.

Le ciel en formant un cœur,
Ne le forme jamais sans penchant pour un autre;
C'est lui qui fit le mien, belle Iris, pour le vôtre.
Sentir à votre abord une douce langueur,
Vous voir avec plaisir, vous perdre avec douleur,
Sont des ordres secrets qu'il veut que je vous aime :
Mais, puisqu'il le veut ainsi,
Il est bien sûr que de même
Il veut que vous m'aimiez aussi.
A des ordres si doux ne soyez point rebelle;
Suivons, en nous aimant, ce qu'ordonnent les dieux.
S'ils vous font à mes yeux si charmante et si belle,
Qu'ils me feront malheureux
Si vous devez m'être cruelle!

Votre absence me cause un plus cruel martyre
Que toutes vos rigueurs ne m'en ont fait souffrir.
Au milieu des plaisirs sans cesse je soupire;
Et loin de vos beaux yeux je ne saurois guérir.

Mon Iris, cependant, pour finir ma souffrance,
Garde-toi d'avancer d'un moment ton retour;
Laisse un peu durer une absence
Qui me fait sentir tant d'amour.

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

Ce 30 août.

Plus promptement que ne fait Melpomène,
Quand vous voulez, vous inspirez des vers.
Quand le voudrez, vos agréments, sans peine,
Feront encor cent miracles divers.

Il en est un dont vous doutez peut-être :
C'est me tirer de l'état langoureux
Où vous croyez que les dieux m'ont fait naître,
Et de moi faire un homme vigoureux.

De vos appas essayez la puissance ;
Jà n'aurez lieu de vous en repentir ;
Et beau pour vous sera faire mentir
Tout ce qu'a dit de moi la médisance.

De mon poupard vous faites un Tibulle :
Veuillez me plaire ; un regard de vos yeux
Fera de moi dans l'instant un Hercule ;
Et vous et moi nous en trouverons mieux.

A M. AROUET,

SUR SON PARNASSE.

Que j'aime ta noble audace,
Arouet, qui d'un plein saut
Escalades le Parnasse,
Et tout-à-coup près d'Horace
Sur le sommet le plus haut
Brigues la première place,
Loin du marais où Perrault
Contre nos maîtres coasse,
Avec maint et maint grimaud
Qu'on traite d'auteur insigne
Pour avoir en de grands mots
Mêlé très mal-à-propos
La guerre du peuple cygne
Aux louanges d'un héros.

Dans le beau feu qui t'anime
Tu foules d'abord aux pieds
La troupe pusillanime
Des malheureux fripiers
De qui la stérile veine,
Ne pouvant de leur cerveau,
Faute de force et d'haleine,
Arracher rien de nouveau,
Avec leur dictionnaire

Retourne l'habit d'Homère
Dans leurs vers estropiés.

Loin d'ici, rimeur timide
Qui n'oses parmi les airs
T'élever d'un vol rapide
Jusqu'où naissent les éclairs!
Le froid bon sens qui te guide,
Te laisse en proie à Dacier
Qui nous fait voir que ta plume
De vers faits sur une enclume
N'enrichit que l'épicier,
Et que parfois le sublime
Souffre à regret la prison
Où souvent trop de raison,
Trop de justesse et de rime,
Le resserre hors de saison.

Souffre que je t'encourage
A ce vol audacieux,
Toi qui n'as qu'à faire usage
De tes talents précieux :
Va d'un air victorieux
Faire une éternelle guerre
A ces enfants de la terre
Révoltés contre les dieux;
A ces beaux esprits modernes
Qui n'ont, malgré Terrasson,
Pour odes que balivernes,
Qu'Houdard pour tout Apollon,

Un café pour Hélicon,
La Laurens pour Calliope,
Qui de son bouge salope
Leur fait un sacré vallon.

Laisse-les, dans leur manie,
Préférer insolemment
L'exactitude au génie,
Et la pointe au sentiment.
Suis nos anciens modèles,
Et joins tes graces nouvelles
A tout ce qu'ont révéré
Des siècles de politesse,
Et ce que Rome et la Grèce
Et le temps ont consacré.

POUR MADAME DE VALOIS.

Le Rhône sur ses bords vit naître une pucelle :
Onques ne fut plus parfaite donzelle.
Tant par miroir, que par dits et redits,
La belle sut de la beauté le prix ;
Si que bientôt, nouvelle Cythérée,
Paris la vit en ses murs admirée.

Or, en ce temps, Amour et moi chétif,
Pour certain cas, étions en grand étrif :
Pour s'en venger croyant l'heure opportune,
Il envoya la beauté non commune
Tout droit chez moi. Dieux ! que je vis d'attraits !
Plus ébranlé mon cœur ne fut jamais ;
Mais du fripon connoissant la vengeance,
J'eus tôt recours au remède d'absence.
Me voilà libre ; et Cupidon contrit
Vole à sa mère annoncer son dépit.

Il est, dit-il, un mortel téméraire,
Qu'onques mes traits n'ont su férir.
Jà ne sais plus à l'indolent que faire :
Des plus beaux yeux a su se garantir.
Pour prendre cœur, lui répondit sa mère,
Beauté toujours ne suffit pas.
Point ne m'eussent cédé ni Junon, ni Pallas,
Si je n'eusse à Pâris su trouver l'art de plaire :

C'est là le point. Pour ce rebelle cœur
Cherche une Iris à la mine finette,
Et d'apparence un peu coquette,
Au doux sourire, au parler enchanteur,
Au regard fin, qui tout galant arrête.

A ces mots, l'enfant qui séduit
Partit, hélas! trop bien instruit.
Long-temps ne fut le scélérat en quête.
Sous un corps gent, sous gracieux minois
Bientôt trouva l'art de me déconfire.
Point n'ai besoin davantage de dire
Qu'il emprunta l'œil de Valois.

A MADEMOISELLE DE C**.

STANCES.

Après un rude hiver le printemps nous redonne
La verdure et les fleurs;
On voit l'ardent été qui devance l'automne;
Et la nature enfin, par Flore et par Pomone,
Change sa face et ses couleurs.

Cependant, malgré l'inconstance
Qu'elle marque par ses détours,
Malgré toute la différence
Qu'on voit dans les saisons, dans les nuits, dans les jours,
Elle est toujours la même, et suit toujours son cours.

Tel est un cœur que surprend la tendresse.
Qu'il soupire, ou qu'il soit content,
Qu'il soit infidèle ou constant,
Il varie en son choix; mais il aime sans cesse.
Ainsi, charmante Iris, pénétré de vos coups,
Je sens une si douce flamme,
Que mille objets en vain viennent flatter mon ame;
Je ne saurois aimer que vous.

Mais loin d'imiter la nature,
Qui, par ses changements, nous montre sa beauté,
Jamais mon tendre amour n'aura d'autre parure
Que sa fidélité.

ÉPITAPHE DE CHARLES V,

DUC DE LORRAINE.

SONNET.

Ci gît qui, dépourvu de ce riche apanage
Où son auguste sang le faisoit aspirer,
Sans sceptre, sans états, se fit plus admirer
Que tel qui sous ses lois tient un vaste héritage.

Ses brillantes vertus furent son seul partage :
Par elles en tous lieux il s'est fait révérer,
Content que pour monarque on l'ait su désirer,
Et qu'aujourd'hui César doit tout à son courage.

Quelle fut sa valeur ! Qui le sait mieux que vous,
Ottoman, abattu sous le poids de ses coups;
Hongrois, Dace, Esclavon, qui fûtes sa conquête ?

Et toi, chrétien, qui vois ton Achille au tombeau,
Orne son monument de ce pompeux bandeau
Qu'il mérita vivant de porter sur sa tête.

A MADAME D***,

Célèbre coquette qui avoit demandé une déclaration d'amour en vers.

En fait d'amour, sans trop cuider de moi,
N'ai jusqu'ici passé pour mal-habile.
Bien le connois, ce dieu sans foi, sans loi,
Qui, de plus belle, et sans savoir pourquoi,
Veut prendre encor chez moi son domicile :
Point ne reçois tel hôte en ma maison,
Sous beau semblant, sous doucereux langage,
Cachant noirceur, méditant trahison;
Et plus ne suis à mon apprentissage,
Pour me laisser prendre comme un oison.
Partant, Phyllis, quand seriez moins cruelle,
Quand à mes yeux offririez plus d'appas,
Je vous l'ai dit, par moi ne verrez pas
De vos amants croître la kyrielle,
Fors en un cas, qui n'est que bagatelle;
Attendez-moi ce soir entre deux draps.
Là, sur ma foi, je vous croirai fidèle,
Tant que serez, Phyllis, entre mes bras.

A MADEMOISELLE C***.

Quand je regarde ma bergère,
J'aperçois sur son teint tant de vives couleurs,
Que, voulant imiter l'abeille ménagère,
Comme elle vole autour des fleurs,
Je parcours mille appas qu'on ne voit point ailleurs,
Mais avec cette différence :
L'abeille en fait le miel dans l'aimable saison ;
Mes yeux, surpris par l'apparence,
Trompent toujours mon espérance,
Et n'en tirent jamais qu'un funeste poison.

SUR LES BEAUX YEUX

DE MADEMOISELLE DE ***.

A la tendre jeunesse
Vous joignez, belle Iris, des yeux à tout charmer.
Sitôt que l'on vous voit, on se laisse enflammer,
Et par raison et par délicatesse ;
Mais, hélas ! quelle cruauté !
On est surpris quand on y pense :
Vous inspirez l'amour et la fidélité,
Et vous bannissez l'espérance.

POUR MADAME DE LA B***.

Sitôt qu'Iris sut me toucher,
Je jurai de garder un silence fidèle;
Et je n'avois pas cru qu'on pourroit m'arracher
Le tendre aveu d'une flamme si belle :
Mais plus ma bouche, hélas! s'efforce à la cacher,
Et plus un mouvement rebelle
Fait que mes yeux parlent pour elle,
Sans que je puisse l'empêcher.

SUR LA JALOUSIE.

A MADAME D***.

Vous êtes fille de l'Amour,
Cruelle Jalousie;
Mais, hélas! vos soupçons font languir nuit et jour,
Sitôt que l'ame en est saisie.
Sans vos soins ennuyeux
L'Amour seroit tranquille :
Votre père est sans yeux,
Et vous en avez mille.

A MADAME

LA MARQUISE DE ***.

Qui lui avoit donné un rendez-vous.

Oui, je vous attendois, vous me l'aviez promis.
Mon cœur, à vos ordres soumis,
Brûle pour vous d'un feu qui ne sauroit s'éteindre ;
Il est en butte à vos plus rudes coups ;
Mais, pour avoir trop à se plaindre,
Il ne se plaint jamais de vous.

A LA MÊME.

J'attends Iris et ses rigueurs,
Et je l'attends avec impatience :
Quel en seroit l'excès, si, rempli d'espérance,
J'attendois d'elle des faveurs !

AU NOM

DE Mlle. DE LA FORCE,

A MADAME

D'ALIGRE DE BOISLANDRI,

Qui avoit quitté l'abbé DE CHAULIEU pour le marquis DE LASSAY, alors fort jeune.

Tu fuis loin de moi, Ricanette!
Mon commerce ne t'est plus doux!
J'en sais bien la raison secrète;
Et j'en déteste le jaloux
Qui t'a mise dans la retraite.
Hélas! que le sort des humains
Est plein d'un étrange caprice!
Nous quittons les plus beaux chemins;
Et sur des fleurs le pied nous glisse,
Pour tomber dans un précipice
Où notre liberté n'est plus entre nos mains.
L'enfant si rempli de malice
Te donne-t-il des jours sereins?
Ne te punit-il pas d'avoir changé de chaînes?
Il t'ôte des plaisirs, et te donne des peines.

Dis-moi, ne te souvient-il plus
De l'amant dont tu fus aimée,
De l'amant dont tu fus charmée?
Ces beaux nœuds sont enfin rompus.
S'ils sont rompus, on peut bien dire,
O puissante et douce Vénus,
Qu'on détruit ton plus bel empire.
Dans Athis [1], où tu te plais tant;
Dans ce riant séjour, où la simple nature
Brille d'un aspect éclatant,
Où la rivière, en se jouant,
Promène de longs flots d'argent
Sur mille tapis de verdure;
Dans ce lieu si propre aux plaisirs,
T'échappe-t-il quelques soupirs
Pour l'amant qui t'avoit su plaire?
Ne te dis-tu point quelquefois :
« Qu'a-t-il fait, et qu'ai-je pu faire,
Pour ne l'avoir plus sous mes lois? »
Tant de félicité seroit-elle effacée?
Te revient-il dans la pensée
La gloire et le plaisir qui suivoient tes amours?
Dans ces beaux et ces heureux jours,
Quel autre a mieux chanté tes attraits sur sa lyre?
Quel des favoris d'Apollon
A mieux fait retentir ton nom?

---

[1] Lieu de plaisance sur la Seine au-dessus de Paris. Recueil de 1744.

Ces doctes chansons qu'on admire
Donnent à ton amant un immortel renom.
Tibulle, le galant Ovide,
Ont-ils traité l'amour avec plus d'agrément ?
Le seul art d'aimer décide
Du mérite de l'amant.
Rappelle-toi tant de délicatesse,
De ses transports la piquante tendresse,
Ces repas si délicieux
Où le divin pouvoir qui partoit de tes yeux
Joignoit l'amoureuse ivresse
A celle de ce poison
Qui, sans bannir la sagesse,
Sait étourdir la raison.
De nos amis une agréable troupe,
Parmi des mets exquis et des vins délicats,
Du sel de leurs propos relevoit ces repas.
Le vin et les fleurs dans la coupe,
Ainsi qu'Horace, ainsi qu'Anacréon,
Il s'expliquoit sur plus d'un ton,
Passant subitement d'une aimable folie
Aux sublimes leçons de la philosophie.

Tous ces plaisirs sont passés ;
Et, par ton humeur légère,
Déjà les souvenirs en sont presque effacés ;
Et c'est pour te punir qu'ils sont ici tracés
D'une main qui te fut chère.

BALLADE IRRÉGULIÈRE

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

En lui envoyant l'ode suivante.

Quelques nourrissons du Parnasse,
Dans le noble château d'Anet,
Proposent que pour vous on fasse
Rondeau, ballade, ode et sonnet.
Sur ce s'assemble au cabinet
Des doctes sœurs la troupe leste;
L'avis y passe du bonnet.
Le porteur vous dira le reste.

Le prince [1] qui songe à vous plaire
Prend le sonnet dans son parti.
Le philosophe volontaire [2]
Au rondeau s'est assujetti.
Moi, de la ballade assorti,
J'ai pour l'ode eu martel en teste;
Mais j'en aurai le démenti.
Le porteur vous dira le reste.

[1] M. le duc de Vendôme.

[2] Chapelle.

Si j'avois de l'amant de Laure
Le talent et le bel esprit,
Cent fois plus brillante que Flore
Vous paroîtriez dans mon écrit:
Mais onc Apollon ne m'apprit
A parler la langue céleste,
Dont grand regret et mal me prit.
LE PORTEUR VOUS DIRA LE RESTE.

ENVOI.

Princesse, je sais seulement
Que, sans blesser votre air modeste,
Par la main d'un fin Agrément
Vénus vous a donné son ceste
Et ce qu'elle a de plus charmant.
LE PORTEUR VOUS DIRA LE RESTE.

ODE.

PRINCESSE, dont la patience
S'exerce dans les déplaisirs,
Et qui maîtrisez vos désirs
Par une dure expérience,
A force de faire des vœux
Si je pouvois rompre les nœuds
Du sort qui vous tient enchaînée,
Des dieux contre vous irrités

La haine seroit terminée ;
Et, parmi les prospérités,
Vous auriez une destinée
Telle que vous la méritez.

Mais, sitôt que je m'intéresse
A soulager quelque douleur,
Il me semble que le malheur
S'augmente plus j'ai de tendresse :
Je n'ose donc vous souhaiter
Où la gloire devroit porter
Vos infortunes éprouvées ;
Et je crains que l'astre odieux
Des disgraces que j'ai trouvées
N'épande un air contagieux
Sur tant de vertus achevées
Qui vous rendent digne des cieux.

Ainsi donc je vous abandonne
A votre mérite éclatant ;
Et je me tiens assez content
De révérer votre personne.
De l'esprit, de l'ame, et du corps,
Le ciel vous donne des trésors
Que le monde jaloux admire :
La sagesse en est le soutien.
Enfin que saurois-je vous dire ?
Vous seule possédez un bien
Sur qui l'injurieux empire
De la fortune ne peut rien.

Jouissez de cet avantage,
Dans une heureuse égalité.
Que la douce tranquillité
Soit à jamais votre partage !
Sans rien craindre et rien désirer,
Voyez tous vos jours expirer
Comme l'astre de la lumière ;
Et, ferme dans vos sentiments,
Poussez votre belle carrière
Jusqu'aux redoutables moments
Où le ciel réduit en poussière
Ses ouvrages les plus charmants.

Au fond de votre solitude,
Princesse, songez quelquefois
Que le climat où sont les rois
Est un séjour d'inquiétude ;
Que les orages dangereux
Pour ceux qu'on croit les plus heureux
S'élèvent sur la mer du monde ;
Et que, dans un port écarté,
Tandis que la tempête gronde,
On rencontre la sûreté
D'une paix solide et profonde
Que l'on possède en liberté.

BOUQUET.

A LA MÊME.

L'Amour, se dérobant aux charmes du sommeil,
Et plus diligent que l'Aurore,
Arriva si matin dans les jardins de Flore,
Qu'il la surprit à son réveil.
La jeune déesse, en alarmes
De voir l'enfant malin que redoutent les dieux.
Baisse modestement les yeux,
Et cache avec les mains la moitié de ses charmes
A cet immortel curieux.
Qui vous amène dans ces lieux?
Lui dit-elle en tremblant. Ne craignez point mes armes,
Répond l'Amour avec un doux souris :
Rassurez-vous, reprenez vos esprits;
Je ne veux point troubler le bonheur de R...
Et si je viens dans votre empire,
C'est pour vous demander quelques fleurs pour Iris.
On célèbre aujourd'hui sa fête;
Et d'une guirlande de fleurs
Peinte des plus vives couleurs,
C'est à vous, belle Flore, à couronner sa tête.
Si vous répondez promptement,
Déesse, à mon empressement,
Qu'à vos vœux je serai propice!
J'en jure par Vénus, en ce jour votre amant

M'acquittera d'un tel service
Par plus d'un tendre sentiment.
La déesse rougit. Une douce espérance
Lui rend le teint plus éclatant.
Amour, je vais répondre à votre impatience;
Et vous allez être content.
Elle dit, et vole à l'instant;
Elle cueille des fleurs qui ne font que d'éclore,
Que d'un de ses regards elle embellit encore.
L'Amour les reçoit de ses mains;
Et ce vainqueur des dieux et des humains
Me charge, Iris, de vous les rendre.
Pour remplir un pareil emploi,
L'Amour a cru qu'il devoit prendre
De ses esclaves le plus tendre :
Pouvoit-il mieux choisir que moi?

FRAGMENT.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Or à cette solennité
Il faut que le dieu de la treille
Mêle aussi la vivacité,
Les petits tours et la gaîté;
Et que sans cesse la bouteille
Entretienne, enflamme et réveille
Dans mes enfants la volupté.
Ami, c'est là le catéchisme
Que la déesse de Cypris
Enseigne à tous ses favoris.
Un impénétrable sophisme
N'ose y tourmenter nos esprits :
La mère des Jeux et des Ris
L'explique et nous le fait entendre :
Et c'est l'avoir déjà compris
Que de se sentir le cœur tendre.

ÉLÉGIE.

Dans ces tranquilles lieux que l'affreuse misère
Jusqu'à ce jour a respectés,
Je croyois, nouveau solitaire,
Jouir des vrais plaisirs à la ville ignorés:
Mais la campagne en vain m'offre ici ses délices,
Elle m'étale en vain ses innocents appas;
Mon cœur, toujours en proie aux plus cruels supplices,
Regrette ses douceurs, et ne les goûte pas.

Accompagné d'amis fidèles,
J'ai cru trouver dans leurs discours
Quelque adoucissement à mes peines mortelles;
J'ai du dieu des raisins emprunté le secours.
Vain espoir d'une ame abusée!
Mes projets, mes efforts ne sont rien que fumée;
Sur mon cœur en tyran l'Amour règne toujours.

Le souvenir trop cher de l'aimable Amarante,
Souvenir qui tout à la fois
Et me désespère et m'enchante,
Dans le sein du repos et dans le fond des bois,
A mon esprit troublé sans cesse se présente.

Tantôt elle s'offre à mes yeux
Fière, cruelle, indifférente;
Telle que je la vis, quand ma bouche tremblante
Osa lui déclarer de téméraires feux.

Tantôt je la revois belle, vive, piquante,
Telle que pour charmer la formèrent les dieux;
Telle qu'on voyoit en tous lieux
Vénus de tous les cœurs revenir triomphante.

Quelquefois, et c'est là le plus cruel de tous,
La nuit.... Mais oublions s'il se peut des mensonges,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ce n'est pas tout encore : à ses transports jaloux
Mon cœur agité s'abandonne.
Parents, amis, tout ce qui l'environne,
Sa chienne même excite mon courroux.

Souvenir trop funeste au repos de ma vie,
Cesse d'irriter ma douleur;
Et toi, de cette ingrate à mon gré trop chérie,
Diane, connois-tu le prix de ton bonheur?

A toute heure elle te caresse
De cent différentes façons,
Et te donne les plus doux noms
Que puisse inventer la tendresse.
Sans cesse attachée à ses pas,
Qu'elle sorte ou qu'elle demeure,
Tu ne passes jamais une heure
Absente de ses appas;
Et, d'une main bienfaisante,
Elle-même dans un repas,

En te caressant, te présente
Les morceaux les plus délicats.

Tu ne crains point qu'Amour d'un vain espoir t'abuse;
Elle prévient tes innocents désirs,
Te choisit des amants, te permet des plaisirs
Que l'insensible se refuse.

Que de baisers qui me sont dûs,
Hélas! que de baisers perdus
Sa bouche prodigue te donne,
Quand à peine elle me pardonne
D'oser lui demander, pour prix de mes soupirs,
Seulement un regard qui flatte mes désirs!

La nuit, sur son sein étendue,
Tu jouis d'un repos que je ne connois pas;
Sur ce sein dont toujours la cruelle à ma vue
Prit soin de cacher les appas!

Souvenir trop funeste au repos de ma vie,
Cesse d'irriter ma douleur;
Et toi, de cette ingrate à mon gré trop chérie,
Diane, connois donc le prix de ton bonheur.

Telles sont en ces lieux mes cruelles alarmes;
Rien ne sauroit flatter mes vœux;
Rien ne peut me cacher l'image de ses charmes,
Et je n'y puis plus vivre éloigné de ses yeux.
Quelque sort que mon cœur prépare à ma constance,
Partons; il faut encor revoir ses traits si doux.

Mais quoi ! fidèle à son indifférence,
Je verrai ses froideurs allumer mon courroux !
Il n'importe. Eh ! quels maux plus cruels que l'absence
D'un trop aimable objet dont on chérit les coups ?

ÉPIGRAMME

CONTRE ABEILLE,

Sur une Ode de la Constance, qu'il avoit dédiée à monseigneur le Duc.

Est-ce Saint-Aulaire ou Tourreille,
Ou les deux qui vous ont appris
Que dans l'ode, seigneur Abeille,
Indifféremment on ait pris
Courage, valeur, et constance ?
Peut-être en saurez-vous un jour la différence ;
Apprenez cependant comme on parle à Paris :
Votre longue persévérance
A nous donner de méchants vers,
C'est ce qu'on appelle constance ;
Et, dans ceux qui les ont soufferts,
Cela s'appelle patience.

SUR CHAPELLE,

Qui mouroit de peur que l'on ne le confondit dans une édition avec la Chapelle.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
Entre Chapelle et la Chapelle
Ce qui pourroit t'alambiquer
Dans cette édition nouvelle,
Lis leurs vers, et, dans le moment,
Tu verras que celui qui si maussadement
Fit parler Catulle et Lesbie
N'est pas cet aimable génie
Qui fit ce Voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'académie.

ÉPIGRAMMES.

Cependant que l'on examine
Qui du pompeux Corneille ou du tendre Racine
Reçut plus d'applaudissements,
La question seroit plus belle
De demander en même temps
Qui du fade Boyer ou du sec la Chapelle
Mérita plus de sifflements.

Depuis six ans sans cesse je publie
Au milieu de Paris, au milieu de la cour,
Que la Chapelle a mis au jour
Mainte belle tragédie.
J'en fais en vain mille serments;
Tout le monde dit que je mens:
Les belles pièces dramatiques
Que la représentation,
Le théâtre et l'impression
N'ont jamais pu rendre publiques!

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle
Par amour seul étoit ragaillardi;
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle;
Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Où d'être aimé j'aurai perdu le don,
Au moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'être amoureux ainsi qu'Anacréon.

Retirez-vous de moi, plaisirs tumultueux
Par qui fut autrefois ma jeunesse étourdie;
Retirez-vous de moi, plaisirs vains, fastueux,
Reste d'ambition non encor refroidie:

Sans regret pour toujours je vous fais mes adieux.
Mais pour toi, sentiment tendre, délicieux,
Voluptueux et vif, le charme de ma vie,
Je ne puis te quitter que les larmes aux yeux.

ÉPIGRAMME.

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constants, incapables de feindre,
Qui, d'une ingrate épuisant les rigueurs,
Vivoient soumis, et mouroient sans se plaindre :
Les traits d'amour étoient alors à craindre ;
Mais aujourd'hui les feux les plus constants
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit éteindre.
Hélas ! faut-il que je sois du vieux temps !

EXTRAIT d'une Épître de M. DE VOLTAIRE à M. le duc DE SULLY.

De Paris, le 18 août 1720.

SUR LA MORT

DE L'ABBÉ

DE CHAULIEU.

PEUT-ÊTRE, les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux
Qu'anima l'esprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paroîtra bientôt devant Dieu;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour, à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile et son latin,

Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous savez
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très beau sermon,
Qui satisfit tout l'auditoire;
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'étoit là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché;
Car on sait qu'il étoit poëte,
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il sera pourtant regretté
Comme s'il eût été modeste.
Sa perte au Parnasse est funeste :
Presque seul il étoit resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupoit sans cesse.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS LES POÉSIES DE CHAULIEU.

	Pages
PRÉFACE de l'éditeur,	V
Notice sur l'abbé de Chaulieu,	VII
Préface de l'auteur,	XVII
Au marquis de La Fare. Sur la mort, conformément aux principes du Christianisme. 1695.	1
Au même. Sur la mort, conformément aux principes du Déisme. 1708.	5
A madame la duchesse de Bouillon. Sur la mort, conformément aux principes des Épicuriens. 1700.	9
Sur la première attaque de goutte que j'eus en 1695,	14
La retraite, en 1698,	17
Les louanges de la vie champêtre, à Fontenay en 1707,	20
Réflexion sur la maxime d'Épicure... A DAMON,	24
Ode contre l'esprit, en 1708,	28
Au duc de Nevers, en 1680,	33
Au même, sur des vers de Chapelle, en 1680,	35
Au marquis de Dangeau, qui m'avoit traité de poëte en m'envoyan deux cents billets blancs de la loterie du roi, en 1680,	37
Au même, qui m'avoit envoyé autres cent billets blancs de la seconde loterie,	40

Pages

A madame la princesse de Conti, sur ce qu'elle s'amusoit à parler en rébus. 1703. 43
Rondeau sur la traduction des métamorphoses d'Ovide, en 1676, 45
A madame la duchesse de Mazarin et à M. de Saint-Évremond, en leur envoyant en Angleterre le voyage de l'Amour et de l'Amitié, en 1696, 46
Au marquis de La Fare, étant à Fontainebleau, en 1701, 48
Dialogue entre deux perroquets, en 1701, 51
Épigramme sur les courtisans, 53
Au chevalier de Bouillon, en 1711, 54
A madame la marquise de Lassay, de Fontenay, en 1705, 57
Lettre pour madame la marquise de Lassay, en 1701, 59
A la même, qui m'avoit demandé des croquets de Reims, 61
A la même, 63
Au duc de Nevers, en réponse à une épître en vers de trois syllabes écrite de Lyon en 1702, 64
A M. l'abbé Courtin, 68
Au même, qui avoit prié l'auteur d'aller le voir dans sa nouvelle maison, 71
Au même, en réponse à un billet en vers dans lequel il prioit l'auteur de lui envoyer des fruits, 1707, 74
A J. B. Rousseau, en réponse à une lettre dans laquelle il s'étoit nommé l'abbé des Riens, 75
A M. Sonning. De Fontenay, le 20 juillet 1707, 77
Couplets faits à un souper chez M. Sonning, en 1703, 79

Pages
Couplets faits à un souper chez madame de La Sablière, 81
Chanson sur l'air des flon flon, 82
A J. B. Rousseau, pour lui apprendre le temps de mon retour, qu'il n'avoit pu deviner, 83
Au même, sur la direction que M. de Chamillart lui avoit donnée dans les finances, en 1707, 86
A madame la comtesse de Stafford, 88
A la même, pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en 1704, 91
Au comte d'Hamilton, qui nous avoit mêlés, M. de La Fare et moi, dans une lettre sous les noms de deux gentilshommes de campagne gascons, 93
Au duc de Vendôme, sur la charge de général des galères que le roi lui donna en 1694, 96
Épithalame sur le mariage du duc de Vendôme avec mademoiselle d'Enghien, en 1710, 101
Au marquis de La Fare, qui m'avoit demandé mon portrait, en 1703, 104
Apologie de l'inconstance, en 1700. Ode, 112
La vieillesse d'un philosophe épicurien, en 1703. Ode, 115
A madame la duchesse du Maine, dans le temps que les dames de la cour prirent des coiffures et des espèces d'habits à l'espagnole, en 1702, 120
A la même, à Saint-Maur, 123
Au nom de monsieur le duc, à madame la duchesse du Maine, de Saint-Maur, le 27 mai 1702, 126
A madame la marquise de Lassay, qui m'avoit demandé des vers, en 1702, 136

Pages

Au marquis de Dangeau, étant dans son gouvernement de Touraine, en 1702, 141
A monsieur de Malézieux, sur une fête qu'il donna à la duchesse du Maine, à Châtenai, en 1703, 145
Au même, qui avoit invité l'auteur à un divertissement où devoit se trouver madame la duchesse, en 1706, 147
Vers de M. de Malézieux, donnés à M. l'abbé de Chaulieu, en arrivant à souper à Seaux, en 1715, 149
Réponse de M. l'abbé de Chaulieu, ibid.
A M. de Malézieux, en réponse à des couplets qu'il avoit composés sur la spiritualité de l'ame, 150
A madame la duchesse du Maine, en lui envoyant une bourse, 152
Au chevalier de Bouillon, en 1704, 154
Lettre de Voltaire à M. l'abbé de Chaulieu, écrite de Sully, en 1716, 158
Lettre de Voltaire et de M. l'abbé Courtin, écrite de Sully, à monseigneur le Grand-Prieur, 162
Réponse de M. l'abbé de Chaulieu, 166
Au chevalier de Bouillon, en 1713, 170
L'imagination, avec l'adieu aux muses. Ode, 177
A monseigneur de Vendôme, sur son retour à la cour, en 1715. Ode, 182
Contre la corruption du style et le mauvais goût des poëtes du temps, en 1713, 188
Sur la mort du marquis de La Fare, le 28 mai 1712, 192
A madame la duchesse de Bouillon, de Fontenay, 195

Pages

Voyage de l'Amour et de l'Amitié, 1695, 197
Étrennes à madame D***, 1700, 204
Stances, 205
Stances, 206
Jouissance, 207
Raccommodement, à madame D....., 209
A la même, pour la prier de venir passer la soirée avec lui, 211
Couplets irréguliers faits pour être chantés à la porte de la maison de Sylvie, en 1687, 212
Sur une brouillerie, 214
Sur une infidélité, ibid.
Madrigaux, 215
Couplet de Lulli pour mademoiselle de R. à la fête d'Anet, 1686, 219
Réponse en in-promptu, 220
Pour madame D***, 221
A la même, 222
Au marquis de La Fare, pour le prier de venir souper avec madame D... et moi, 223
A madame D***, en buvant à sa santé avec du vin nouveau, 224
A la même, qui s'étoit plainte que le vin que je lui avois envoyé ne moussoit pas, 225
A la même, 226
A la même, 227
A la même, ibid.
Chanson, 228
A madame la marquise D. L., 229

Pages

A la même, 229
A la même, en se promenant avec elle sur le bord de la mer, 230
Pour la même, écrit sur des tablettes, ibid.
A la même, sur ce qu'elle fut nommée pour le voyage de Marly, 231
A la même, en lui envoyant une petite tabagie, 232
Couplets sur l'air de la comédie de l'Inconnu, 233
A madame D***, 234
Hymne à l'Amour, pour mademoiselle de Launay, 235
A la même 237
La Tocane, à madame D...., 241
A madame D***, 243
Sur mon rival, qui me croyoit brouillé avec ma maîtresse, 244
Bouquets pour madame D....., 245
Centurie de Nostradamus, envoyée à M. le Duc, à Saint-Maur, par M. de Malézieux, 248
Réponse de M. l'abbé de Chaulieu, 249
Épitaphe pour M. de Turenne, à Saint-Denis, 250
Inscription pour mettre sur un cadran à Anet, 251
Sur la prise de Strasbourg et de Casal, au même jour, ibid.
Essais de quatrains, sur les tableaux de la grande galerie de Versailles, 252
NOTE DES ÉDITEURS, 253
Les poëtes lyriques, 255
Madrigal à madame D. L., 257
A la même, 258
A la même, ibid.

Pages

A mademoiselle Rochois, 259
A madame B* * *, ibid.
A madame la duchesse de Bouillon, ce 30 août, 261
A M. Arouet, sur son Parnasse, 262
Pour madame de Valois, 265
A mademoiselle de C* *. Stances, 267
Épitaphes de Charles V, duc de Lorraine. Sonnet, 268
A madame D* * *, célèbre coquette qui avoit demandé une déclaration d'amour en vers, 269
A mademoiselle C* * *, 270
Sur les beaux yeux de mademoiselle de * * *, ibid.
Pour madame de la B* * *, 271
Sur la jalousie, à madame D* * *, ibid.
A madame la marquise de * * *, qui lui avoit donné un rendez-vous, 272
A la même, ibid.
Au nom de mademoiselle de la Force, à madame d'Aligre de Boislandri, qui avoit quitté l'abbé de Chaulieu, 273
Ballade irrégulière, à madame la duchesse de Bouillon, en lui envoyant l'ode suivante, 276
Bouquet, à la même, 280
Fragment, 282
Élégie, 283
Épigramme contre Abeille, sur une ode de la Constance, 286
Sur Chapelle, 287
Épigrammes, ibid.

Pages

Extrait d'une épître de M. de Voltaire à M. le duc de Sully, de Paris, le 18 août 1720, sur la mort de M. l'abbé de Chaulieu, 290

Fin de la table des poésies de Chaulieu.

POÉSIES CHOISIES

DU MARQUIS

DE LA FARE.

NOTICE

SUR LA FARE.

Charles-Auguste, marquis de La Fare, naquit, en 1644, au château de Valgorge en Languedoc.

Une éducation soignée développa de bonne heure en lui les dons de la nature. A peine âgé de dix-huit ans, il fut introduit à la cour. Un extérieur agréable, des manières engageantes, une tournure d'esprit aimable et facile, un caractère où dominaient la bienveillance et la douceur, le firent remarquer de Louis XIV, et lui valurent, de la part de ce monarque, un accueil qui pouvait être regardé comme un présage de faveur.

Ce fut du moins ainsi que le considéra le jeune La Fare; mais, bientôt convaincu de la vanité de ses espérances, il sentit qu'il serait à-la-fois plus honorable et plus sûr d'intéresser la justice du monarque par des services, que d'en attendre des faveurs gratuites. Dans cette vue, il partit comme volontaire avec le renfort de six mille hommes que Louis XIV envoya, en 1664, à l'empereur alors en guerre avec les Turcs.

Le but que La Fare se proposait dans cette expédition fut assez mal rempli. On ne s'informa

pas de ce qu'il avait fait contre les Ottomans; mais, en revanche, on parla plus qu'il n'aurait voulu de la part qu'il prit à un duel entre deux de ses parents qui jugèrent à propos de mettre à profit leur rencontre en pays étranger pour terminer, sans risque de punition, un différent qu'avaient eu leurs pères, et dont ils avaient conservé la tradition. La Fare servit de second à l'un d'eux, et reçut deux blessures qui le retinrent quelque temps à Vienne.

La sévérité avec laquelle on poursuivait alors, en France, l'exécution des lois contre le duel lui donna d'abord des inquiétudes sur son retour; mais, rassuré par des protections efficaces, il reparut à la cour, et fut nommé bientôt après sous-lieutenant d'une compagnie de gendarmes qu'on ajouta à la garde du dauphin.

Cette distinction le combla de joie, et réveilla des illusions que la facilité avec laquelle il se faisait des amis par le charme de son esprit et de son caractère contribuait peut-être à rendre plus spécieuses. Il était loin encore de savoir qu'une des conditions nécessaires à la cour pour y obtenir la faveur, c'est de sacrifier à ceux qui la distribuent l'estime ou l'amitié des hommes sans pouvoir. La bonté de son cœur aurait suffi pour lui interdire un pareil sacrifice; mais il fut surtout préservé du malheur de le faire par la noblesse de ses sentiments. Il se résigna donc sans murmure aux honneurs subalternes de sa lieutenance.

La guerre avec la Hollande, en 1671, vint cependant renouveler ses espérances d'avancement, ou du moins lui fournir des occasions de le mériter. La compagnie des gendarmes du dauphin fut employée dans cette guerre; et il la commanda constamment avec autant de capacité que de bravoure.

Il se distingua particulièrement dans la campagne de 1674, d'abord en Flandre, sous le grand Condé, auquel il eut la gloire de se rendre utile à la bataille de Senef, et ensuite en Alsace, sous Turenne, duquel il se fit également remarquer. Il recueillit ainsi dans la même campagne, par une sorte de bonne fortune dont il était facile de sentir le prix, les éloges des deux plus grands capitaines de l'Europe.

Le maréchal de Luxembourg, aux ordres duquel il se trouva à la fin de cette guerre, demanda pour lui une place de brigadier, comme une récompense due à ses services. Mais Louvois, à qui cette demande s'adressait, n'écoutait guère que les prétentions de ceux qui consentaient à être traités par lui comme des favoris. La Fare n'était pas en mesure de faire valoir les siennes; il haïssait Louvois, et n'avait pas dissimulé sa haine. Il essuya donc un refus d'autant plus amer, que le motif en fut avoué avec la franchise la plus insolente.

Vivement piqué de ce refus, pressé par le dérangement de ses affaires domestiques, trouvant

d'ailleurs son penchant naturel à la paresse justifié par son expérience dans la carrière des emplois, il vendit sa charge de lieutenant des gendarmes du dauphin au marquis de Sévigné, qui l'acheta 90,000 livres.

Exempt dès lors de soucis et d'ambition, et encore dans la vigueur de l'âge, La Fare partagea sa vie entre les jouissances de l'amitié, de l'esprit et de la société. On connoît la tendre affection qui l'unit à Chaulieu, et que la postérité a, pour ainsi dire, consacrée par l'habitude d'associer le souvenir et les ouvrages de ces deux hommes aimables.

La Fare eut d'autres liaisons qui honorent trop sa mémoire pour qu'il soit possible de les passer sous silence sans être injuste envers lui. Il connut La Rochefoucauld, l'auteur des Maximes, et fut estimé par cet homme célèbre, qui avait trop étudié les hommes pour estimer facilement. Il fut aussi lié avec Turenne, et la manière dont il en parle dans ses mémoires semble prouver qu'il était digne de son amitié : « De tous les hommes que j'ai connus, dit-il, c'est celui qui m'a paru approcher le plus de la perfection. »

On s'imagine aisément que l'amour ne dut pas occuper moins de place que l'amitié dans la vie d'un homme tel que La Fare, voluptueux par tempérament et par réflexion. Il forma quelquefois de ces liaisons qui supposent plus de goût pour le plaisir, que de sensibilité. Mais il eut une passion tendre, constante et délicate pour madame

de La Sablière, célèbre alors par son esprit, et dont la société était recherchée par tout ce qui se piquait de talent ou de politesse.

Il semble que le double charme de la paresse et de l'indépendance aurait dû éloigner à jamais La Fare de tout ce qui pouvait compromettre de nouveau ces deux grands biens de sa vie. Il accepta néanmoins, à un âge déjà avancé, la place de capitaine des gardes du duc d'Orléans, depuis régent. Mais il est vraisemblable qu'auprès d'un prince ami du plaisir, et qui faisait cas de son esprit, cette place contraignit peu ses goûts et ses habitudes.

Ses amis et la société le perdirent le 22 mai 1712, âgé de soixante-huit ans.

Chaulieu l'a représenté comme un homme d'un esprit simple et naturel, formé de sentiment et de volupté, d'une aménité parfaite de caractère, et d'une indulgence inépuisable pour les folies, et même pour les vices de ses semblables. Il est à présumer que ce fut surtout à cette dernière qualité qu'il dut le privilège d'avoir vécu près de soixante et dix ans, et de n'avoir eu que peu d'ennemis.

Les ouvrages de La Fare se bornent à des MÉMOIRES SUR LES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS DU RÈGNE DE LOUIS XIV, et à un recueil de poésies assez varié quoique peu volumineux. On trouve dans ce recueil des odes, des poésies légères, une tragédie lyrique, intitulée PENTHÉE, la traduction

de plusieurs odes d'Horace, du premier livre de l'Énéide, et de plusieurs autres fragments de Virgile, de Lucrèce, de Tibulle, etc.

Ces traductions sont la partie la plus faible des poésies de La Fare. La perfection des originaux fait ressortir d'une manière trop saillante le principal défaut du copiste, celui d'un style sans imagination, et presque sans couleur.

La tragédie lyrique de Penthée n'offre rien de plus remarquable que d'avoir été mise en partie en musique par un prince qui fut depuis régent du royaume.

C'est dans le recueil trop peu volumineux de ses odes et de ses poésies légères qu'il faut chercher le talent de La Fare, car c'est là que son style prend la teinte de son imagination et de son caractère. On y trouve, en général, de l'aisance, du naturel et de la grace dans l'expression, et, dans les sentiments, un mélange heureux et facile de réflexion et de volupté. Moins passionné et moins mélancolique que Chaulieu, il est plus moral, et souvent plus délicat que lui. La poésie de l'un est plus animée, plus riche et plus hardie; celle de l'autre est plus simple, plus soutenue, et moins incorrecte. La force et l'harmonie sont les qualités dominantes de la versification du premier, quand elle est soignée; dans celle du second, ce sont la mollesse et la douceur. Ces rapprochements sont déjà à l'avantage de Chaulieu, et il faut convenir que l'on ne pourrait les pousser plus

loin sans qu'ils lui devinssent encore plus favorables.

Il est à remarquer que le talent et le goût de La Fare pour la poésie se sont développés très tard, et se sont perfectionnés dans sa vieillesse, au lieu d'en suivre le déclin. On peut croire qu'à l'âge de cinquante ans il n'avait point encore fait de vers; et ceux qu'il a composés dans ses dernières années sont les plus délicats et les plus faciles qu'on ait de lui. Il n'est pas inutile d'observer qu'il ne cultiva la poésie que pour sa propre jouissance, et non dans la vue de s'en faire un titre de gloire.

Il nous semble que nous ne devons pas terminer une notice sur La Fare sans dire un mot de l'ouvrage qui fait le plus d'honneur, sinon à son talent, du moins à son caractère, c'est-à-dire de ses mémoires. Ces mémoires sont faibles de style et de plan; il ne faut les considérer que comme une suite d'observations historiques sur les grands évènements, sur les hommes, le gouvernement, et l'esprit de son siècle. Mais ces observations sont pleines de raison, de justesse, et surtout d'indépendance, et se rattachent toutes à des principes élevés ou à des vues sages. Ce qu'on a le plus souvent critiqué dans ces mémoires, c'est l'esprit de liberté qui y règne; et l'on a même prétendu que cet esprit n'était que le déguisement de quelques intérêts personnels, et que La Fare n'avait été que l'écho de quelques grands avec lesquels il vivait d'une manière intime, et qui

passaient pour mécontents. Il serait aussi facile que superflu de justifier La Fare d'une semblable imputation. Mais peut-on s'empêcher de remarquer combien il est ordinaire dans tous les temps de rencontrer des hommes qui ne conçoivent pas d'autre motif de se plaindre des abus du pouvoir, que le dépit de ne pas profiter de ces abus?

POÉSIES CHOISIES

DU MARQUIS

DE LA FARE.

ODES.

ODE I.

Réflexions d'un philosophe sur une belle campagne.

Plus on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux :
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur, qu'elles sont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête et ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix, et mes regards.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissants,
J'y mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries;
J'y laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gazouillante
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des côteaux fertiles
Des troupeaux riches et nombreux;
Ceux qui les gardent sont heureux;
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et si l'hiver vient les contraindre,
Ce sont là tous les maux à craindre;
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connoître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faisons par nos soins
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie :
En vain la raison se récrie;
L'abus parle, tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos pères
Se bornoient dans les premiers temps :
Sages, modestes et contents,
Ils se refusoient aux chimères.

Leurs besoins étoient leurs objets ;
Leur travail étoit leur ressource,
Et le repos toujours la source
De leurs soins et de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De superbes temples aux dieux,
Et pour eux de simples cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contents de leur destinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos que par l'éclat.

Ils savoient à quoi la nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté
Et la fausse délicatesse
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangeoient pas leur repos ;
Ils aimoient plus, dans leurs héros,
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoissoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne ;
Le mérite de la personne
Passoit devant les droits du sang.

Dès qu'ils songeoient à l'hyménée,
Leur penchant conduisoit leur choix;
Et l'amour soumettoit ses lois
Aux devoirs de la foi donnée.
L'ardeur de leurs plus doux souhaits
Se bornoit au bonheur de plaire
Leurs plaisirs ne leur coûtoient guère,
Les saisons en faisoient les frais.

En amitié quelle constance!
Quels soins! quelle fidélité!
Ils étoient en sincérité
Ce qu'on est en fausse apparence.
S'étoient-ils donnés ou promis;
Leurs cœurs, jaloux de leurs promesses,
Voloient au-devant des foiblesses
Et des besoins de leurs amis.

Quel fut ce temps! quel est le nôtre!
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a besoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre?
Esclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices
Les noms des premières vertus.

Dégoûtés des anciens usages,
Entêtés de nos goûts nouveaux,
Loin de songer à nos troupeaux,
Nous détruisons nos pâturages :

Nous changeons nos prés en jardins,
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en stériles,
Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitants de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos désirs,
Si vous ignorez nos plaisirs,
Vous ne connoissez pas nos peines.
Vous goûtez un repos si doux,
Qu'il rappelle le temps d'Astrée.
Enchanté de cette contrée
J'y reviendrai vivre avec vous.

ODE II.

Sur la Paresse, à l'abbé de Chaulieu.

Pour avoir secoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raison l'homme s'enorgueillit!
Il vit frugalement; mais c'est par avarice :
S'il fuit les voluptés, hélas! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue et triste expérience,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus;
Je sais, sans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'est à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable Paresse :
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix;
C'est par toi que j'espère une heureuse vieillesse.
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah! de combien d'erreurs et de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les ames possédées
Ne peuvent reconnoître et suivre une autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus ferme courage
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté
Que par la volupté tranquille et délicate
Que lui fit savourer la molle oisiveté.

Rome eût toujours été la maîtresse du monde,
Si son sein n'eut produit que de pareils enfants,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphants.

Que Jule eût épargné de pleurs à sa patrie,
Si, vainqueur des Gaulois, par d'injustes projets
De ses rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux su préférer la paix!

De la tranquillité compagne inséparable,
Paresse, nécessaire au bonheur des mortels,

Le besoin que l'Europe a d'un repos durable
Te devroit attirer un temple et des autels.

Ainsi l'on vit jadis le chantre d'Épicure
Demander à Vénus qu'avec tous ses appas
Elle amollît de Mars l'humeur farouche et dure,
Lorsqu'elle le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains désirs n'est jamais satisfaite,
Leur vol rapide et prompt ne se peut arrêter;
Celui qui dans son sein porte une ame inquiète
Au milieu des plaisirs ne sauroit les goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talents, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les désirs et la vivacité,

Laisse-toi gouverner par cette enchanteresse,
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion;
Et préfère, crois-moi, les dons de la Paresse
Aux offres d'une vaine et folle ambition.

ODE III.

A la Vérité.

Loin d'ici, beautés mortelles,
Riches d'attraits empruntés,

Qui devez le nom de belles
A vos regards affectés :
Mon ame, aujourd'hui plus pure,
Célèbre de la nature
L'aimable simplicité ;
Et je prétends que ma lyre
Au cœur le plus vain inspire
L'amour de la vérité.

Venez donc, vierges sacrées,
Venez, sur l'émail des fleurs
Que le soleil a parées
Des plus naïves couleurs,
Dévoiler à notre vue
Cette beauté toute nue
Qui ne peut souffrir le fard ;
Belle de ses propres charmes,
Qui peut tout vaincre sans armes,
Et qui sait plaire sans art.

Tels du sein de la nature
Sortent ces riches tableaux
Dont la riante peinture
A des traits toujours nouveaux.
Tout l'art, quelque effort qu'il fasse,
N'en peut exprimer la grace ;
Et ces ouvrages parfaits,
Tenant de leur origine,
Portent la marque divine
De la main qui les a faits.

O qui sous de verts ombrages
Que le temps a respectés,
Ou le long de ces rivages
Que la nature a plantés,
M'emmènera, loin des villes,
En des demeures tranquilles
Où j'examine en repos
Quelle est la cause première,
Et comment de la matière
S'est débrouillé le chaos!

Au mépris de la richesse
Des esclaves de la cour,
J'y goûterai ma paresse,
Et la douceur d'un beau jour;
Si je n'y vois pas l'entrée
De ma maison entourée
D'une foule de flatteurs,
J'y verrai les fleurs nouvelles
Et leurs robes naturelles
Me présenter leurs odeurs.

Que je plains dans sa fortune
L'homme à qui la vanité
Et la grandeur importune
Font haïr la vérité!
Sous le poids de l'ignorance,
Il gémit dans l'abondance
Ce maître absolu de tout,
Et des plaisirs de sa vie

Sent la fausseté suivie
D'un invincible dégoût.

Il ne voit point sa maîtresse,
Ses enfants, ni ses sujets,
D'une sincère tendresse
Reconnoître ses bienfaits.
Comme il n'a, par ses caresses
Et ses immenses largesses,
Recherché que des flatteurs,
Il ne recevra du zèle
De cette troupe infidèle
Que des conseils séducteurs.

Venez dissiper la nue
Qui voile votre clarté,
Et montrez-vous toute nue,
Charmante divinité.
Qu'ici tout vous reconnoisse
Pour souveraine maîtresse,
O céleste Vérité!
Que tout autre culte cesse,
Et que tout mortel s'empresse
A suivre votre beauté.

ODE IV.

A l'Amour.

Puissant et premier génie
Par qui tout fut animé,
Toi qui maintiens l'harmonie
Du monde par toi formé,
Amour, d'un trait de ta flamme
Pénètre aujourd'hui mon ame,
Et fais couler dans mes sens
Le feu dont brûla Catulle,
Et qui du jeune Tibulle
Forma les tendres accents.

Ni les nymphes du Parnasse
Ni les faveurs d'Apollon
Ne me donneroient l'audace
De célébrer ton saint nom.
C'est toi qui, près d'une eau pure,
Au fond d'une grotte obscure,
Peux seul, enseignant ta loi,
Inspirer aux cœurs fidèles,
Dans leurs ardeurs mutuelles,
Des chansons dignes de toi.

Mais je sens que ma prière
A trouvé grace à tes yeux;

Une nouvelle lumière
Rend mon esprit radieux.
Mes vers vont servir de guides
A ces ames trop timides
Qui, de peur de tes rigueurs,
Fuyant tes faveurs divines,
N'osent, pour quelques épines,
Cueillir les plus belles fleurs.

Publions donc à ta gloire
Que, plus fort que tous les dieux,
Pour la plus grande victoire
Tu n'armes que deux beaux yeux;
Et que ta douceur est telle,
Que, dans la guerre mortelle
Que tu déclares aux cœurs,
Aimable jusqu'en tes peines,
Tu fais adorer tes chaînes
Aux vaincus, comme aux vainqueurs.

Loin de toi, loin de ton temple,
Ces jeunes présomptueux
Qui donnent l'indigne exemple
D'un amour faux, fastueux;
Qui, dans leurs humeurs hautaines,
Veulent imposer des chaînes,
Et garder leur liberté,
Et prétendent n'introduire
Dans le sein de ton empire
Que mensonge et vanité!

Non, ce n'est que la souffrance,
Que l'ardeur de nos désirs,
Qui mettent la différence
Et le prix à tes plaisirs.
Toi-même n'as pu connoître
Les douceurs que tu fais naître
Que quand ton cœur fut touché :
Et, pour goûter tes délices,
Il faliut que tu gémisses
Dans les fers de ta Psyché.

Ah ! que ta chaîne est légère !
Que ton joug a de douceur
Pour l'ame simple et sincère
Qui t'abandonne son cœur !
C'est pour elle que sont faites
Ces félicités parfaites
Qu'au monde on ne connoît plus,
Mais que, pour leur récompense,
Tu verses en abondance
Dans le sein de tes élus.

Je sais bien qu'à tes caprices
On impute tes faveurs ;
On dit que tes injustices
Font répandre mille pleurs :
Mais c'est avec les caresses
Et les trompeuses tendresses
D'une volage beauté
Confondre les biens durables

Et les plaisirs ineffables
Qu'on doit à la vérité.

Ce n'est point toi qui présides
A ce honteux abandon,
A ces commerces sordides
Qui déshonorent ton nom.
Ce n'est que des belles ames
Que ta main file les trames;
Tu tiens le vice abattu;
Ton choix, toujours légitime,
Ne donna jamais au crime
Les prix dûs à la vertu.

Quoi que nous conte la fable,
Tes yeux sont toujours ouverts;
Tu veilles, dieu favorable,
Au bonheur de l'univers:
Nos vœux, par ton assistance,
Parviennent jusqu'à l'essence
Qui maintient l'ordre des cieux;
Et, brûlant d'ardeurs fidèles,
Nos cœurs portés sur tes ailes
Vont s'unir avec les dieux.

ODE V.

Venez échauffer ma veine,
Venez, amours, ris et jeux;
Disparoissez, trouble et peine,
Respectez ce jour heureux
Où mon ame transportée
Demeure comme enchantée
Au comble de ses désirs.
Que sans cesse ma mémoire
De ce jour si plein de gloire
Me retrace les plaisirs!

Ainsi, fier de sa conquête,
Enivré d'un doux moment,
Parle, en sa joie indiscrète,
Un jeune et crédule amant:
Mais bientôt la frénésie
De la sombre jalousie
Agite son triste cœur,
Lui fait sentir ses alarmes,
Et payer de mille larmes
Un instant de son bonheur.

Il est des ames mieux nées
A qui le dieu des amours
A, malgré les destinées,
Filé de plus heureux jours:

Mais en vain leur confiance
Les flatte de l'espérance
De s'aimer jusqu'au tombeau ;
Leur cœur, par expérience,
Sent, même en la jouissance,
Éteindre un désir si beau.

Est-ce donc dans les batailles
Qu'un héros toujours vainqueur
Au milieu des funérailles
Trouve un solide bonheur ?
Non, d'un peu de renommée
La trop légère fumée
S'achète par trop de soins :
Le hasard l'ôte et la donne,
Et bien souvent l'abandonne
A qui la mérite moins.

Donc un vain désir m'excite
A parvenir au séjour
Que le vrai bonheur habite ;
Car, le chercher à la cour,
Parmi tant de misérables
Et d'infortunés coupables
Qui gémissent dans les fers,
C'est du monde en son enfance
Vouloir trouver l'innocence
Et le vrai calme aux enfers.

Ah ! quel sentier solitaire
Me présente tant d'appas ?

L'amitié simple et sincère
Vient y conduire mes pas.
Suivons cette aimable guide
Pour arriver où réside
La pure félicité :
Mon sort sera doux et rare.
Mais la trompeuse m'égare :
Dieux ! que d'infidélité !

Dans le sein de l'indolence
Cherchons du moins le repos,
Et que mon indifférence
Me mette à l'abri des maux.
Mais quoi ! c'est sur ma paupière
De peur de voir la lumière,
Mettre un funeste bandeau ;
C'est, d'une triste manie
Éprouvant la tyrannie,
Entrer vivant au tombeau.

Prenons moins de soin d'éteindre
Que de régler nos désirs ;
Livrons nos cœurs, sans rien craindre,
Aux plus sensibles plaisirs.
Goûtons-les, tels que les donne
La nature sage et bonne,
Dont les souveraines lois,
Éternelles, nécessaires,
Sont pour nous plus salutaires
Que ne seroit notre choix.

Mortel, oses-tu prétendre
Un bien qui dure à jamais,
Et, si peu parfait, attendre
Des plaisirs purs et parfaits?
Quand ton ame, possédée
D'une trop flatteuse idée,
Croit jouir des cieux ouverts;
Pour courre après des chimères
Et des biens imaginaires,
Ce sont les vrais que tu perds.

Heureux, heureux l'homme sage,
A qui ces réflexions
Ont appris à faire usage
Tour à tour des passions;
Qui, conducteur intrépide,
Sait et leur lâcher la bride,
Et, s'il faut, les retenir;
Qui, sensible et raisonnable,
Saisit l'instant favorable,
Peu certain de l'avenir!

ODE VI.

Lieux qui le trentième été
Me voyez parmi la foule,
Avec raison dégoûté,
Abusant du temps qui coule,
Rengager ma liberté,
Ah! je rougis que ma vie

Démente ainsi la fierté
D'un peu de philosophie.

Comme vous, ombrages verts,
Si j'étois sûr de renaître
Après l'horreur des hivers,
Si ce jour n'étoit peut-être
Un des derniers que je perds,
Amateur des cavalcades,
Je courrois dans vos déserts
Montrer mes feux aux Dryades.

Mais ce qu'un jour nous ravit,
L'autre ne peut nous le rendre ;
L'espérer du jour qui suit,
En vain, hélas ! c'est attendre
Le retour de l'eau qui fuit.
La ride en mon front tracée
Par le temps qui me détruit
Ne peut plus être effacée.

Il faut perdre, en même jour,
L'espoir, le désir de plaire ;
Pour l'amant sur le retour
Point de maîtresse sincère :
Plus de goût, donc plus d'amour.
C'est aussi chose importune
Que le vieillard à la cour
Qui commence sa fortune.

Ainsi tout doit m'avertir
Que, sans tarder davantage,

Il est temps de prévenir
D'une conduite peu sage
L'infaillible repentir.
Que l'homme sensé qui s'aime
Dans la retraite, à loisir,
Cherche à jouir de lui-même.

Quoi ! n'est-ce donc qu'aux déserts
Qu'habitera la sagesse ?
Sur tant d'hommes si divers
Ne peut-elle avoir sans cesse
Avec fruit les yeux ouverts ?
A la vertu, qui doit être
En spectacle à l'univers,
Défendra-t-on de paroître ?

Sur les foiblesses d'autrui
Le sage se fortifie :
Sans envie et sans ennui
Sur la raison il s'appuie ;
Elle soumet tout à lui.
Dans le milieu de la foule,
Seul il peut dire aujourd'hui,
J'ai joui du temps qui coule.

Il garde dans une cour
Le goût de la solitude ;
Et des plaisirs de l'amour
Il bannit l'inquiétude,
Qui ternit les plus beaux jours.
Sans faste, et sobrement sage,

Des passions tour à tour
Il connoît le juste usage.

Que son front doux et serein
Est, à mon gré, préférable
Au visage sec, chagrin,
De ce cagot qui du diable
Craint partout l'esprit malin!
Que j'aime à voir l'autre à table,
Sans morgue, le verre en main,
Rendre la sagesse aimable!

Je veux, avec peu d'amis,
Dont le goût exquis m'honore,
Faire voir qu'il est permis
D'être à la cour libre encore,
Malgré les temps ennemis;
Que le volontaire hommage
D'un cœur par son choix soumis
Ne tient point de l'esclavage;

Surtout lorsque plus heureux
Un air plus pur on respire
Près d'un prince vertueux [1]
Qui, par ses talents, attire
Des plus sages tous les vœux;
Dont le front, sans diadème,
Le charme de tous les yeux,
Est plus brillant par lui-même.

---

[1] M. le duc d'Orléans, régent.

ODE VII.

Muse qui, daignant me sourire,
Fais seule, au défaut des Amours,
Par l'enchantement de ta lyre,
Le charme de mes derniers jours,
Suis mes pas dans cette contrée
Où la Marne, désespérée
D'abandonner sitôt Saint-Maur [1],
Dès qu'elle s'en est séparée,
Retourne pour le voir encor.

Là, des retraites fortunées,
Séjour de l'ombre et du repos,
Par une reine destinées
Au loisir des jeunes héros,
Par les nymphes sont habitées,
Et des déesses fréquentées,
Que souvent du plus haut des cieux
Dessus ces rives enchantées
Attire un de nos demi-dieux.

Alors démêlant, chère muse,
Sans peine l'objet le plus beau,
Pendant que quelque fleur l'amuse,
Prends ton plus délicat pinceau.

[1] Maison de M. le duc auprès de Paris.

Peins de tes couleurs les plus vives
Son air et ses graces naives ;
Ses entretiens pleins de douceur,
Dont toutes nos ames captives
Portent l'image au fond du cœur.

Aux pieds de l'auguste déesse
Tu peindras une jeune cour.
Accompagné de la Jeunesse,
On y verra voler l'Amour ;
Non des plus mortelles blessures
Et des tragiques aventures
Cet Amour le cruel auteur,
Mais bien des ames les plus dures
Le voluptueux enchanteur.

Pan, les Faunes et les Satyres,
Cachés au milieu des roseaux,
Plaignant leurs amoureux martyres,
Montreront leurs rouges museaux ;
Lors, pour mieux tracer la figure
Selon la bizarre nature
De ces dieux habitants des bois,
Tu pourras prendre la mesure
Sur le nez d'un prince génois.

Chercherois-tu quelques modèles
Des suivants du père Bacchus ?
On t'en fera voir de fidèles
Tous remplis encor de son jus.

Veux-tu peindre le bon Silène
Riant de voir sa tasse pleine
D'un vin délicieux et frais ?
Je t'offre en ces lieux ma bedaine,
Et d'un front serein tous les traits.

Enfin, pour célébrer la fête,
Ne pouvant par tous tes efforts,
Pour faire le choix d'un poëte,
Muse, ressusciter les morts ;
Au fond d'une sombre vallée,
Dans une grotte reculée
Tu verras le vermeil Chaulieu,
Au défaut d'Homère et d'Orphée,
Chanter à la table du dieu.

Tantôt sectateur d'Épicure,
Philosophe dans ses chansons,
De la bonne et sage nature
Il fera valoir les leçons :
Tantôt dans une douce ivresse
Qui d'entrer en lice le presse
Avec des chantres glorieux,
Il réveillera la paresse
De Genest et de Malézieux.

Pour ouïr alors les merveilles
Qui naîtront de leurs doux accords,
On verra dresser les oreilles
Au dieu du fleuve sur ces bords.

Et toi-même, en cette contrée,
Muse, ainsi qu'aux beaux jours d'Astrée,
Voyant revenir l'âge d'or,
Suivras partout la Cythérée
Que nous adorons à Saint-Maur.

ODE VIII.

Esprit et corps, tout m'afflige :
L'un languit sans mouvement;
L'autre en vrai pédant s'érige,
Et veut penser tristement.

Reviens avec tous tes charmes,
Et dissipe mes noirceurs,
Amour, toi qui, jusqu'aux larmes,
Sais tout changer en douceurs.

Je rentre dans ta milice;
Et, comme ton vieux soldat,
Je prétends à ton service
Expirer dans le combat.

On écrira mon histoire
Dans les fastes de Vénus,
Comme on chantera ma gloire
Dans les fastes de Bacchus.

Là, dès que le bon Silène,
Chatouillé par les Amours,
Présentera sa bedaine,
Riant et buvant toujours,

En mémoire de la mienne,
Dans le bachique transport,
Chacun, à perte d'haleine,
Voudra boire un rouge bord.

PIÈCES DIVERSES.

RÉPONSE A UNE BALLADE

DONT LE REFRAIN ÉTOIT :

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Dans les siècles passés, quand l'amoureuse flamme
Avec quelque vivacité
Pressoit une jeune beauté,
L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme :
C'est ainsi qu'on aimoit dans le temps d'Amadis.
D'une manière si commode
Nous n'avons pas perdu la mode,
On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau sexe autrefois pour la galanterie
Prenoit la fine fleur de la chevalerie,
Il lui falloit des paladins;
Aujourd'hui ce n'est pas de même,
Il met tout en usage, et jusqu'aux baladins :
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.
Nos pères, qui vivoient dans un siècle peu fin,
Ne vouloient qu'amour et simplesse,
Et sur le fait de la tendresse

Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à se satisfaire,
Et sans toucher au bien d'autrui
Se contentoient de l'ordinaire :
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis du moment qu'une belle
Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enrager de son choix,
Il falloit qu'elle fût fidèle.
A présent on fait grace à leurs divins attraits.
Les femmes, sur cette matière
Ayant indulgence plénière,
En usent toutes de manière
Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux temps, dieux ! quels supplices !
L'amour ne trouvoit que rigueur ;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de services.
Aujourd'hui nul en vain ne paroît enflammé.
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance ;
On est payé comptant, et souvent par avance :
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique et triste esclavage
D'un honneur sottement placé,
Un pauvre cœur, le temps passé,
Étoit, à la fleur de son âge,
Impitoyablement forcé

De s'en tenir au mariage.
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois;
Nous suivons nos désirs, et, sans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, avecque sa chacune:
On aime plus qu'on aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche,
Partout en liberté l'on conte ses raisons.
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche,
Et l'amour est enfin de toutes les saisons.
Chacun en prend sans se contraindre;
Et je ne vois que les maris
Qui puissent justement se plaindre
Qu'on aime plus que l'on aimoit jadis.

Vivez, heureux sujets de l'amoureux empire;
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis,
Suivez les mouvements que le temps vous inspire,
Et soyez à l'amour sans réserve soumis.
Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis.
Commencez chaque jour quelque galante histoire,
Et par le nombre enfin de vos tendres amis
Confondez les rêveurs qui veulent faire croire
Qu'on aime moins que l'on aimoit jadis.

ÉPITRE

A ROUSSEAU.

Reçois avec plaisir l'épître
De ton ami ressuscité,
Cher Rousseau, qui se sent flatté
D'être par toi sur le regître
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.

Au reste, je suis enchanté
Par l'heureuse variété,
La recherche, la nouveauté,
Et la noblesse de tes rimes;
Plus encor par la vérité
Qui règne en toutes tes maximes,
Et confond la maliguité
De ceux qui t'avoient imputé
Insolemment leurs propres crimes.
Que j'aime aussi la netteté,
Le ton précis dont tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité
D'images riantes, sublimes,
Et de ces larcins légitimes
Que tu fais à l'antiquité!
Tu connois ma sincérité :

Non, tu ne saurois assez croire
Combien est utile à ta gloire
Et par tous ses lecteurs vanté
Ton livre, qui sera porté,
Sans doute, au temple de Mémoire
Par les muses qui l'ont dicté.
Cette prophétie eût été
Accomplie au siècle d'Horace.
Or à présent que le Parnasse
Est vilainement infesté,
Ce n'est plus qu'un mont déserté
Où maint et maint corbeau croasse.
N'espère pas de telle race
Le los qu'as si bien mérité,
Toi qui par leurs vers à la glace
Ne pus jamais être imité.
Mais où donc me sens-je emporté
Par un mouvement de colère
Contre telle déloyauté?
Puisse au moins le zèle sincère
D'un cœur exempt de fausseté
Et te consoler et te plaire!

RÉPONSE

A L'ABBÉ

DE CHAULIEU,

Qui avoit écrit à l'auteur une lettre en vers, qui étoit une espèce de cartel poétique. 1702.

Vous insultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la nature m'a donnée :
Les traits brillants, la fiction,
Dont votre lettre est tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.
A mon esprit ce dieu n'inspire
Que de tristes moralités.
C'est avec vous qu'il aime à rire ;
Il est toujours à vos côtés,
Et surtout lorsque vous buvez.
Là prendrez votre temps, beau sire,
Et pour moi lui demanderez
Le don d'égayer la satire
De ce sel que vous y jetez.
Me l'accordant, je pourrai dire

D'assez plaisantes vérités
Au public qui se les attire.
Mais jusque-là, sans me flatter,
Je sens, sur ma foi, qu'au Parnasse
J'aurois de la peine à monter;
Je perds haleine et je me lasse.
Puis Pégase, sans hésiter,
Considérant ma lourde masse,
Sans un ordre et sans cette grace,
Refuseroit de me porter.

BILLET

A MADAME LA PRINCESSE

DE CONTI,

Sur ce qu'elle reprocha à l'auteur son oubli, dans une lettre qu'elle écrivit à l'abbé de Chaulieu.

Quand j'entendis celle que j'aimois tant
Sur mon oubli me faire une querelle,
Peu s'en fallut que mon cœur à l'instant
Ne me quittât pour voler après elle.
Il avoit du chemin fait plus de la moitié,
Lorsqu'Amour lui dit : Téméraire,
Je veux bien te donner un avis par pitié :
Tu prends pour de l'amitié
Un simple désir de plaire.

RÉPONSE,

AU NOM

DE MADAME DE LASSAY,

A une lettre de l'abbé DE CHAULIEU.

ONQUES ne vis un si poli goutteux :
Prêt à toute heure à galamment écrire,
Mieux vous valez quand êtes souffreteux;
Très bien vous sied quelque peu de martyre.
Trop de santé tant de soins vous attire,
Tant de désirs à votre cœur inspire,
Qu'en trop d'endroits vous faut porter vos vœux:
Mais à présent qu'êtes gisant, beau sire,
Onques ne vis un si poli goutteux.

Que la douleur sur vous prend peu d'empire!
Vous n'en quittez l'air serein, ni la lyre,
N'en querellez le ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'esprit plus langoureux,
Ains ne pensez qu'à flatter et bien dire.
Onques ne vis un si poli goutteux.

A MADAME DE B...[1]

Bien m'y connois, et ne suis des plus bêtes,
Très peu s'en faut que ne soyez l'Amour;
Même croirois sûrement que vous l'êtes.
Gentil corsage, et minois fait au tour,
Friands souris, tout comme en a le traître,
On vous les voit : mais aussi ses défauts
Les avez tous. Perfide badinage,
Malice noire, et qui pourtant engage;
Qui l'eut jamais ? c'est l'enfant de Paphos,
Et vous, Climène. Or sus, sans vous déplaire,
Je vous dirai pour votre amendement
Qu'à tout cela réforme est nécessaire;
Et profitez de sermon salutaire.
Jà de l'Amour vous avez les appas,
Gardez-les bien, tel meuble est nécessaire :
Mais sa malice est un fort vilain cas;
Mieux vous vaudroit, pour finir nos débats,
Cette bonté qu'a madame sa mère.

[1] Ces vers sont généralement attribués à La Fare; il n'est cependant pas certain qu'ils soient de lui.

ÉPIGRAMME

Contre quelques courtisans qui prétendoient que Chaulieu et M. de La Fare avoient eu l'intention de tourner la cour en ridicule dans un dialogue entre deux perroquets qu'ils avoient composé ensemble.

Autrefois la raillerie
Étoit permise à la cour :
On en bannit en ce jour
Même la plaisanterie.
Ah ! si ce peuple important,
Qui semble avoir peur de rire,
Méritoit moins la satire,
Il ne la craindroit pas tant.

VÉRITÉ ÉGAYÉE.

De l'homme voici la chimère.
Pour lui tout naît, pour lui tout se détruit ;
C'est pour lui que tourne la sphère ;
Tout l'univers pour lui seul est construit.
Sur un tel fait ses arguments plausibles

Ne me sont pas sensibles :
Mais je m'aperçoi
Que ce vin est fait pour moi,
Lorsque je le boi.

MADRIGAL.

De Vénus Uranie, en ma verte jeunesse,
Avec respect j'encensai les autels,
Et je donnai l'exemple au reste des mortels
De la plus parfaite tendresse.

Cette commune loi qui veut que notre cœur
De son bonheur même s'ennuie
Me fit tomber dans la langueur
Qu'apporte une insipide vie.

Amour, viens, vole à mon secours,
M'écriai-je dans ma souffrance ;
Prends pitié de mes tristes jours.
Il m'entendit, et, par reconnoissance
Pour mes services assidus,
Il m'envoya l'autre Vénus,
Et d'Amours libertins une troupe volage,
Qui me fit à son badinage.

Heureux si de mes ans je puis finir le cours
Avec ces folâtres Amours !

A MADAME LA COMTESSE

DE CAYLUS.

M'abandonnant à la tristesse,
Sans espérance, sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse.
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que je fis dès mon enfance
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
Par l'ennuyeuse indifférence?
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus;
Je vais mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Caylus.

COUPLET

Sur l'air : Un inconnu, etc.

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chasser l'Amour qui m'a surpris :
Ce sont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

MADRIGAL

Sur ses vers.

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse.
Mais si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur :
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

TRADUCTIONS.

TRADUCTION

Des vers de CATULLE qui commencent par ces mots :

Ille mi par esse Deo videtur, etc.

Il égale en bonheur, il surpasse les dieux,
Celui qui près de toi pour toi brûle et soupire,
Qui te voit, qui t'entend, qu'animent tes beaux yeux,
A qui flatteusement il te plaît de sourire.
Oui, ma chère Lesbie, oui, dès que je te vois,
Tous mes sens sont émus, je brûle, je frissonne,
Mes yeux sont éblouis, je sens mourir ma voix,
Mon cœur vole vers toi, mon ame m'abandonne.
Catulle, c'en est fait : tu te perds, malheureux;
Tu ne peux résister. Ah! c'est trop tôt te rendre
Aux trompeuses douceurs de ce dieu dont les feux
Ont mis tant de palais et de villes en cendre.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE,

Quis multa gracilis te puer in rosa, etc.

Dis-moi, Pyrrha, quel est cet amant fortuné,
Tout parfumé d'odeurs, et de fleurs couronné,
Pour qui, sans aucun soin de te rendre plus belle,
Ta simplicité naturelle
Laisse flotter tes blonds cheveux,
Et qui, dans une grotte où ton amour l'appelle,
Croit de tous les mortels être le plus heureux?
Là, sur un lit semé de jasmins et de roses,
Où tranquillement tu reposes,
S'abandonnant à ses désirs,
Il aime à se noyer dans les plus doux plaisirs.
Mais sitôt qu'il verra son vaisseau trop fragile,
Agité par les vents, prêt à se renverser,
On le verra bientôt pousser
Vers le ciel sa plainte inutile,
Lui qui par sa crédulité
Sur la foi de ton cœur voguoit en sûreté.
Malheur, beauté trop inconstante,
Malheur à qui tu parois si charmante!
Pour moi, dans le port arrivé,
Je suis à l'abri de l'orage,
Et j'offre de bon cœur aux dieux qui m'ont sauvé
Tout le débris de mon naufrage.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE,

Eheu ! fugaces, Postume, Postume, etc.

Des ans, Postume, hélas ! que la fuite est légère !
Que la mort indomtée et la vieillesse austère
Avancent vers nous à grands pas !
L'éclat de ta vertu, que dans Rome on révère,
Ne les touchera pas.

Vainement tes désirs pieux et légitimes
Tenteroient de fléchir par cent mille victimes
Du dieu des morts le cœur d'airain;
Géryon et Titye au fond des noirs abîmes
Le réclament en vain.

Il les tient enfermés par cette eau détestable
Dont à chaque mortel, innocent ou coupable,
Né berger, ou du sang des rois,
Le passage terrible autant qu'inévitable
N'est permis qu'une fois.

On a beau fuir de Mars la main ensanglantée,
Et des vents du midi la vapeur empestée;
Il faut descendre chez les morts,
Du Cocyte il faut voir l'eau noire et détestée,
Et les funestes bords.

Il faut te séparer de ton épouse aimable;
Et de cette maison, de ce bois agréable
Que les siècles firent exprès,
Tu n'en emporteras, possesseur peu durable,
Qu'un funèbre cyprès.

Un héritier alors, plus heureux et plus sage,
Fera de tes trésors un magnifique usage,
Répandra les flots de vin vieux
Qu'avoit sous cent verrous conservés d'âge en âge
Le soin de tes aïeux.

TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE,

Exegi monumentum ære perennius, etc.

En lieu plus haut que n'est le front des pyramides
Je me suis élevé moi-même un monument
Qui ne craindra le feu, ni les ondes rapides,
Ni l'orage et le vent.

Plus solide que l'or, plus que l'airain durable,
Il bravera du sort les divers accidents;
Il saura triompher de l'oubli redoutable,
Et de la nuit des temps.

La meilleure moitié restera de moi-même ;
Mon destin deviendra plus illustre et plus beau ;
Je ne descendrai point, à mon heure suprême,
Tout entier au tombeau.

Mon los ira croissant de l'un à l'autre pôle,
Tant qu'avec le pontife et les prêtres sacrés
La vestale à pas lents du mont du Capitole
Montera les degrés.

Je serai célébré dans les champs que l'Aufide,
Avare de ses eaux, peut à peine humecter,
Pour avoir le premier, d'un courage intrépide,
Tenté de transporter

Les chants æoliens de la muse lyrique
Aux bords de l'Ausonie, où le Tibre autrefois
N'entendoit résonner que le chant bucolique
Et le son des hautbois.

Conçois un noble orgueil, divine Melpomène ;
Ceins mon front de lauriers à juste titre acquis ;
De tes propres faveurs, et des fruits de ma veine,
Viens me donner le prix.

FIN DES POÉSIES DE LA FARE.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS LES POÉSIES DE LA FARE.

	Pages
NOTICE sur La Fare,	3
ODES,	11
Ode I. Réflexion d'un philosophe sur une belle campagne,	ibid.
— II. Sur la paresse, à l'abbé de Chaulieu,	15
— III. A la vérité,	17
— IV. A l'amour,	21
— V,	25
— VI,	28
— VII,	32
— VIII,	35
PIÈCES DIVERSES,	37
Réponse à une ballade,	ibid.
Épître à Rousseau,	40
Réponse à l'abbé de Chaulieu,	42
Billet à madame la princesse de Conti,	44
Réponse, au nom de madame de Lassay, à une lettre de l'abbé de Chaulieu,	45
A madame de B...,	46
Epigramme contre quelques courtisans,	47
Vérité égayée,	ibid.
Madrigal,	48

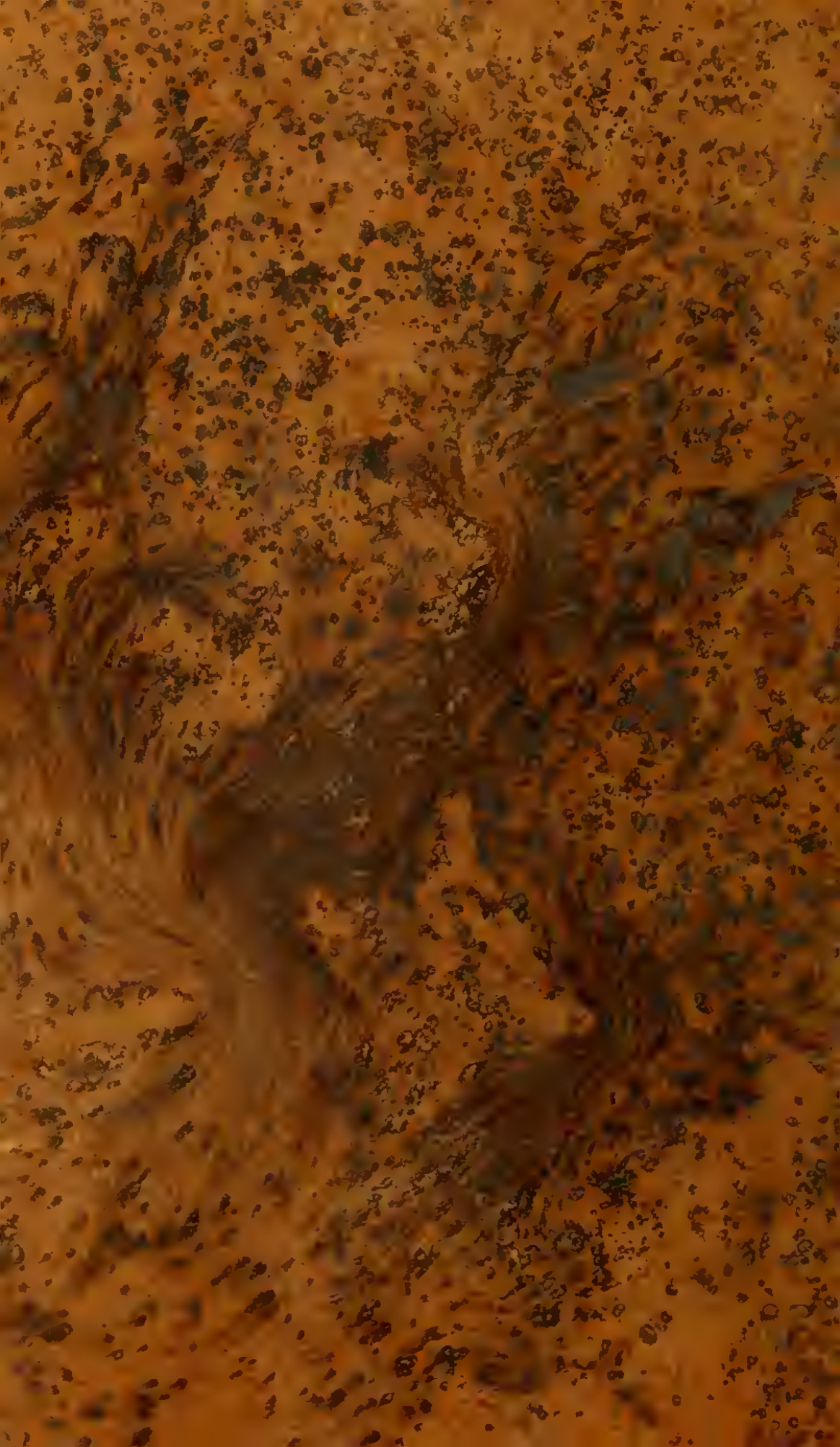
Pages

A madame la comtesse de Caylus, 49
Couplet, 50
Madrigal, ibid.
TRADUCTIONS, 51
Traduction des vers de Catulle, ibid.
— d'une ode d'Horace, 52
— d'une ode d'Horace, 53
— d'une ode d'Horace, 54

Fin de la table des poésies de La Fare.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1737
C4A17
1803

Chaulieu, Guillaume Amfr
de
Poesies de Chaulien e
du marquis de La Fare